This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

IM-4

~~NK~~ F

~~99 G~~

EA

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

Format in-18 anglais

A 2 FRANCS LE VOLUME

Le Vicomte de Bragelonne..	6 vol.	La Guerre des Femmes.....	2 vol.
Mémoires d'un Médecin (*Joseph Balsamo*.....	5	Isabel de Bavière.....	2
Les Quarante-Cinq.....	3	Amaury.....	1
Le Comte de Monte-Cristo..	6	Cécile.....	1
Le Capitaine Paul.....	1	Les Frères Corses.....	1
Le Chevalier d'Harmental..	2	Impressions de Voyage :	
Les Trois Mousquetaires....	2	Suisse.....	3
Vingt Ans après, suite des Trois Mousquetaires.....	3	Le Corricolo.....	2
La Reine Margot.....	2	Midi de la France.....	2
La Dame de Montsoreau....	3	Une Année à Florence....	1
Jacques Ortis.....	1	Bords du Rhin	2
Le Cheval. de Maison-Rouge.	1	De Paris à Cadix.....	2
Georges.....	1	Le Speronare.....	2
Fernande.....	1	La Villa Palmieri.....	1
Pauline et Pascal Bruno....	1	Le Bâtard de Mauléon.....	3
Souvenirs d'Antony.....	1	Les Deux Diane.....	3
Sylvandire	1	Ascanio.....	2
Le Maître d'Armes.....	1	Acté.....	1
Une Fille du Régent.....	1	Gaule et France.....	1
		Le Collier de la Reine.....	3
		Ange Pitou.....	2

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— BORDS DU RHIN. —

II

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1854.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

EXCURSIONS SUR LES BORDS DU RHIN.

LE DRACHENFELDS. — COBLENTZ.

Après être sortis de Bonn, nous nous avançâmes par une route charmante, qui longe d'un côté le Rhin, et de l'autre côté la base d'une chaîne de montagnes toutes parsemées de villages, de châteaux et de villas. Nous trouvâmes à notre gauche, sur un des bas-côtés du chemin, un petit monument appelé Hock Kreuz (la Haute-Croix). Aucune tradition ne se rattache à cette petite chapelle du plus beau gothique; c'est tout bonnement un témoignage de la piété de monseigneur Valram de Juliers, archevêque de Cologne, une de mes vieilles connaissances, qui joue un rôle dans mon roman de la *Comtesse de Salisbury*.

C'est de là que l'on commence à découvrir, sous son point de vue le plus pittoresque, les belles ruines de Godesberg. En sortant de ce village, nous prîmes à notre gauche un petit chemin de traverse qui nous conduisit en quelques minutes au village de Rhungsdof, au bord du Rhin, où nous trouvâmes plusieurs barques à l'affût des voyageurs; en quelques minutes encore nous fûmes transportés à Kœnigswinter, joli petit bourg situé sur l'autre rive. Nous nous informâmes de l'heure à laquelle passait le bateau à vapeur, on nous répondit qu'il passait à midi. Cela nous donnait une marge de près de cinq heures; c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour visiter les ruines du Drachenfelds.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, comme on se douta que nous étions des grimpeurs, nous fûmes chargés par un véritable escadron d'ânes, d'âniers et d'ânières, qui nous enveloppèrent et se mirent à vanter chacun les qualités de sa monture. L'un de ces coursiers nous séduisit par le contraste de sa selle magnifique et la modestie de son nom; il s'appelait Petit-Jean, Haenschen. Son maître, promit pour lui, sur l'honneur, qu'il ne se coucherait pas et ne passerait pas trop près des précipices. Moyennant ces deux promesses, notre compagne de voyage se confia à lui.

Petit-Jean tint parole, ce qui fait que je puis le recommander en conscience aux belles voyageuses de tous les pays qui tiennent à n'être pas précipitées dans quelque ravin.

Après trois quarts d'heure de montée à peu près, par un joli sentier qui contourne la montagne, nous arrivâmes au premier sommet, où se trouve une auberge et une pyramide. Petit-Jean alla droit à l'une, et moi droit à l'autre; si bien

que pour ce qui regarde l'hôtel je suis obligé de renvoyer à lui. Quant à la pyramide, elle est élevée en mémoire du passage du Rhin par l'armée prussienne.

Sur les quatre faces de la base sont les inscriptions suivantes :

Honneur et gloire au Très-Haut !
Paix et liberté à la patrie !
Honneur aux héros qui ont succombé !
Aux héros, hommage de la Lansturm de Siebengeberg.

Il y a, comme on le voit, dans le quatrain de la Lansturm de Siebengeberg plus de patriotisme que d'imagination; mais il paraît que la Lansturm a tenu à le faire elle-même, et, comme on sait, la Lansturm est la garde civique de la Prusse.

De cette première plate-forme, un joli chemin tournant et sablé comme celui d'un jardin anglais conduit au sommet du Drachenfelds. On arrive d'abord à une première tour carrée, dans laquelle on pénètre assez difficilement par une crevasse ; puis à une tour ronde, qui, entièrement éventrée par le temps, offre un accès plus facile. Cette tour est située sur le rocher même du Dragon. Le Drachenfelds tire son nom d'une vieille tradition qui remonte au temps de Julien l'Apostat. Dans une caverne que l'on montre encore, à moitié chemin de la montagne, s'était retiré un dragon énorme, si parfaitement réglé dans ses repas, que lorsqu'on oubliait de lui amener chaque jour un prisonnier ou un coupable, à l'endroit où il avait l'habitude de le trouver, il descendait

dans la plaine et dévorait la première personne qu'il rencontrait. Il est bien entendu que le dragon était invulnérable.

C'était, comme nous l'avons dit, au temps où Julien l'Apostat vint avec ses légions camper sur les bords du Rhin. Or, es soldats romains, qui n'avaient pas plus de vocation pour être dévorés que les naturels du pays, profitèrent de ce qu'ils étaient en guerre avec quelques peuplades des environs pour nourrir le monstre sans qu'il leur en coûtât rien. Parmi les prisonniers, il se trouva une jeune fille si belle que deux centurions se la disputèrent, et qu'aucun des deux ne voulant la céder à l'autre, ils étaient près de s'entr'égorger, lorsque le général décida que, pour les mettre d'accord, la jeune fille serait offerte au monstre. On admira fort la sagesse de ce jugement, que quelques-uns comparèrent à celui de Salomon, et l'on s'apprêta à jouir du spectacle.

Au jour dit, la jeune fille fut conduite, vêtue de blanc et couronnée de fleurs, au sommet du Drachenfelds : on la lia à l'arbre, comme Andromède à son rocher ; seulement elle demanda qu'on lui laissât les mains libres, et l'on ne crut pas devoir lui refuser une si petite faveur.

Le monstre, nous l'avons dit, avait une vie très régulière, il dînait comme on dîne encore en Allemagne, de deux heures à deux heures et demie. Aussi, au moment où il était attendu, sortit-il de sa caverne et monta-t-il, moitié rampant, moitié volant, vers l'endroit où il savait trouver sa pâture. Il avait l'air, ce jour-là, plus féroce et plus affamé que d'habitude. La veille, soit hasard, soit raffinement de cruauté, on lui avait servi un vieux prisonnier barbare, fort dur et

qui n'avait que la peau sur les os; de sorte que chacun se promit un double plaisir de ce redoublement d'appétit. Le monstre lui-même, en voyant quelle délicate victime on lui avait offerte, en rugit de joie, fouetta l'air de sa queue écaillée et s'élança vers elle.

Mais lorsqu'il était prêt à l'atteindre, la jeune fille tira de sa poitrine un crucifix et le présenta au monstre. Elle était chrétienne.

A la vue du Sauveur, le monstre resta pétrifié; puis, voyant qu'il n'y avait là rien à faire pour lui, il s'enfuit en sifflant dans sa caverne.

C'était la première fois que les populations voyaient fuir le dragon. Aussi, tandis que quelques-uns couraient à la jeune fille et la déliaient, le reste des habitans poursuivit le dragon, et encouragé par sa frayeur, introduisit dans la caverne force fagots sur lesquels on versa du souffre et de la poix résine, puis on y mit le feu.

Pendant trois jours la montagne jeta des flammes comme un volcan; pendant trois jours on entendit le dragon se débattre en sifflant dans son antre; enfin les sifflemens cessèrent : le monstre était rôti.

On voit encore aujourd'hui la trace des flammes et la voûte de pierre, calcinée par la chaleur, s'écraser en poussière aussitôt qu'on la touche.

On conçoit qu'un pareil miracle aida fort à la propagation de la foi chrétienne. Dès la fin du IVe siècle, il y avait déjà force sectateurs du Christ sur les bords du Rhin.

Comme j'étais occupé à admirer le magnifique paysage qui se déroule à vingt-cinq lieues à la ronde du sommet du Dra-

chenfelds, le plus élevé des sept monts, le propriétaire de Petit-Jean me montra, bien au delà de Bonn, c'est-à-dire à quatre ou cinq lieues sur le Rhin, un petit point noir, qui à cette distance paraissait à peine mobile, mais qu'à l'aide de ma lunette je reconnus pour notre bateau à vapeur, cet autre dragon moderne qui venait en jetant flamme et fumée par sa gueule béante, et en battant le Rhin de ses ailes de fer. Nous nous mîmes à redescendre la montagne, Petit-Jean se piqua d'honneur, et nous arrivâmes à propos à Kœnigswinter.

Je retrouvai sur le bateau nos deux Anglais, c'est-à-dire le soi-disant étudiant de quarante-cinq ans et son ami mylord S..., ce veuf inconsolable dont j'ai déjà parlé dans mon dernier chapitre sur Bonn ; ils remontaient le Rhin pour aller de compagnie à Mayence, voir où en était le tombeau de milady S...

Il y avait de plus un Hollandais, qui, selon l'usage de son pays, voyageait en tête-à-tête avec sa promise. C'est une excellente coutume de la Hollande, et qui rachète bien sa manière d'accommoder le poisson à l'eau, que cette permission de voyager ensemble que les fiancés obtiennent de leurs parens. Comme le voyage est la situation de la vie dans laquelle se développent le plus librement les bonnes et les mauvaises habitudes, les futurs époux, en remontant seulement le Rhin de Nimègue à Strasbourg, connaissent leur caractère respectif comme s'ils avaient déjà vécu dix ans ensemble. S'ils se conviennent, ils reviennent se tenant par la main vers leurs grands parens, qui leur donnent leur bénédiction et les marient. S'ils ne se conviennent pas, ils se

quittent, reviennent chacun sur un bateau séparé, et recommencent à voyager, le promis avec une nouvelle promise, la promise avec un nouveau promis. Il résulte de cette combinaison qu'il est fort rare qu'au septième ou au huitième voyage les deux moitiés d'âmes qui se cherchent, selon Platon et monsieur Dupaty, ne se soient pas rencontrées.

Une fois mariés, les Hollandais ne sortent plus de chez eux.

A peine celui-là eut-il su qui j'étais, qu'il se fit un devoir de me présenter à sa promise; c'était une belle grosse Hollandaise qui se crut obligée d'avoir l'air de m'avoir lu. Quant au promis, il me parla fort de la poésie hollandaise, et me demanda si je connaissais deux poëtes qu'il me nomma; je répondis que je n'avais pas cet honneur. Le promis partit de là pour me dire que c'étaient deux hommes fort au dessus de Lamartine et d'Hugo, et qui seraient connus du monde entier, si on pouvait prononcer leur nom dans un autre pays qu'en Hollande.

Je plaignis le sort de ces deux génies méconnus et voués à l'obscurité par une conspiration de consonnes. Ce qui me mit au mieux dans l'esprit du promis et de la promise, lesquels me firent toutes leurs offres de service si l'envie me prenait jamais d'aller à Lekkerkerk. C'était le nom de leur endroit.

Heureusement le paysage, qui devenait merveilleux, me donna une occasion d'interrompre la conversation néerlandaise dans laquelle j'étais empêtré. En ce moment nous passions entre Rolandseck et Nonenwerth.

Le pèlerinage du *Rolandseck* ou des *ruines de Roland*, est une nécessité pour les âmes tendres qui habitent non-seulement les deux rives du Rhin, depuis Schaffouse jusqu'à Rotterdam ; mais encore à cinquante lieues dans l'intérieur des terres. S'il faut en croire la tradition, ce fut là que Roland, remontant le Rhin pour répondre à l'appel de son oncle, prêt à partir pour combattre les Sarrasins d'Espagne, fut reçu par le vieux comte Raymond. Celui-ci, apprenant le nom de l'illustre paladin qu'il avait l'honneur de recevoir chez lui, voulut qu'il fût servi à table par sa fille, la belle Hildegonde. Peu importait à Roland par qui il serait servi pourvu que le dîner fût copieux et que le vin fût bon. Il tendit donc son verre : alors une porte s'ouvrit, et une belle jeune fille entra, un hanap à la main, et s'avança vers le chevalier. Mais, à moitié chemin, les regards d'Hildegonde et de Roland se rencontrèrent, et, chose étrange ! tous deux commencèrent à trembler de telle façon que moitié du vin tomba sur les dalles, tant par la faute du convive que par celle de l'échanson.

Roland devait partir le lendemain; mais le vieux comte Raymond insista pour qu'il passât huit jours au château. Roland sentait bien que son devoir était à Ingelheim; mais Hildegonde leva sur lui ses beaux yeux, et il resta.

Au bout de ces huit jours, les deux amans ne s'étaient point parlé de leur amour, et cependant, le soir du huitième jour, Roland prit la main d'Hildegonde et la conduisit dans la chapelle. Arrivés devant l'autel, ils s'agenouillèrent tous deux d'un même mouvement. Roland dit : « Je n'aurai jamais d'autre femme qu'Hildegonde. » Hildegonde ajouta :

« Mon Dieu ! recevez le serment que je fais d'être à vous si je ne suis à lui. »

Roland partit. Une année s'écoula. Roland fit des merveilles, et le bruit de ses prouesses retentit des Pyrénées aux bords du Rhin ; puis tout à coup on entendit vaguement parler d'une grande défaite, et le nom de Roncevaux fut prononcé.

Un soir, un chevalier vint demander l'hospitalité au château du comte Raymond ; il arrivait d'Espagne où il avait suivi l'empereur. Hildegonde se hasarda à prononcer le nom de Roland, et alors le chevalier raconta comment, dans la gorge de Roncevaux, entouré de Sarrasins, et se voyant seul contre cent, il avait sonné de son cor pour appeler l'empereur à son secours, et cela avec une telle force, que, quoiqu'il fût à plus d'une lieue et demie, l'empereur avait voulu retourner ; mais Ganelon l'en avait empêché, et le bruit du cor s'en était allé mourant, car c'était le dernier effort du héros. Alors il l'avait vu, pour que sa bonne épée Durandal ne tombât point entre les mains des infidèles, essayer de la briser sur les roches ; mais, habituée à fendre l'acier, Durandal avait fendu le granit, et il avait fallu que Roland enfonçât la lame dans une gerçure, et la brisât en appuyant dessus. Puis, couvert de blessures, il était tombé à côté des tronçons de son épée, en murmurant le nom d'une femme qui s'appelait Hildegonde.

La fille du comte Raymond ne versa pas une larme et ne jeta pas un cri ; seulement, elle se leva pâle comme une morte, et, s'approchant du comte :

— Mon père, lui dit-elle, vous savez ce que Roland m'a-

vait promis, et ce que, de mon côté, j'avais promis à Roland. Demain, avec votre permission, j'entrerai au couvent de Nonenwerth.

Le père regarda la fille en secouant tristement la tête, car il se disait en lui-même : Roland était-il donc tout? et moi, n'étais-je donc rien? Puis, se rappelant qu'il était chrétien avant d'être père :

— La volonté de Dieu soit faite en toute chose ! répondit-il. Et le lendemain Hildegonde entra dans le couvent. Puis, comme elle avait hâte de prendre le voile, car il lui semblait que plus elle serait séparée de la terre, plus elle serait rapprochée de Roland, elle obtint de l'évêque diocésain, qui était son oncle, que le temps des épreuves fût réduit à trois mois pour elle; et, au bout de ces trois mois, elle prononça ses vœux.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'un chevalier demande l'hospitalité au château du comte Raymond. Le comte descend au devant de lui; le chevalier s'arrête et le regarde avec étonnement, car depuis trois mois qu'il était séparé de sa fille, le comte avait vieilli de plus de dix ans. Alors le chevalier lève la visière de son casque :

— Mon père, dit-il, j'ai tenu ma parole. Hildegonde m'a-t-elle gardé la sienne?

Le vieillard jeta un cri de douleur. Ce chevalier, c'était Roland. Les blessures qu'il avait reçues étaient profondes; mais elles n'étaient point mortelles. Après une longue convalescence, il s'était mis en route pour venir rejoindre sa fiancée.

Le vieillard s'appuya sur l'épaule de Roland; puis, rappe-

lant son courage, il le conduisit, sans répondre une seule parole, à la chapelle, et là, lui faisant signe de s'agenouiller et s'agenouillant près de lui :

— Prions, lui dit-il.

— Elle est morte ? murmura Raoul.

— Elle est morte pour toi et pour le monde! N'avait-elle pas promis de n'être qu'à toi ou à Dieu? Elle a tenu son serment.

Le lendemain matin, Roland sortit à pied, laissant son cheval et ses armes au château du vieux comte ; il s'enfonça dans la montagne, et vers le soir il arriva au sommet d'un des pics qui dominent le fleuve ; il vit à ses pieds, à l'extrémité de son île verdoyante, le couvent de Nonenwerth. En ce moment, les nonnes chantaient le salut, et au milieu de toutes ces saintes voix qui montaient au ciel, il y eut une voix qui vint droit à son cœur.

Roland passa la nuit étendu sur le rocher ; le lendemain, au point du jour, les nonnes chantèrent matines, et il entendit de nouveau cette voix qui faisait vibrer toutes les fibres de son âme. Alors il résolut de se bâtir un ermitage au sommet de cette montagne, afin de ne point s'éloigner du moins de celle qu'il aimait. Il se mit à l'œuvre.

Vers les onze heures, les nonnes sortirent et se répandirent dans leur île ; mais une d'elles s'éloigna de ses compagnes et vint s'asseoir sous un saule au bord de l'eau. Elle était voilée ; elle portait le même costume que les autres religieuses, et cependant Roland n'avait point douté un instant que ce ne fût Hildegonde.

Pendant deux ans, soir et matin, Roland entendit au mi-

lieu des voix religieuses cette voix qui lui était si chère; pendant deux ans, tous les jours, à la même heure, la même religieuse solitaire vint s'asseoir à la même place, quoique chaque jour elle y vînt plus lentement. Enfin, un soir, la voix manqua. Le lendemain au matin la voix manqua encore. Onze heures vinrent, et Roland attendit inutilement. Les religieuses se répandirent, comme de coutume, dans le jardin, mais aucune d'elles ne vint s'asseoir sous le saule au bord de l'eau. Vers les quatre heures, quatre religieuses creusèrent, en se relayant, une fosse au pied du saule; quand la fosse fut creusée, Roland entendit de nouveau les chants auquel la plus douce et la plus belle voix manquait toujours, et la communauté tout entière sortit, escortant le cercueil dans lequel était couchée une vierge au front couronné de fleurs et au visage pâle et découvert.

C'était la première fois depuis deux ans qu'Hildegonde levait son voile.

Trois jours après, un pâtre qui avait perdu sa chèvre grimpa jusqu'au sommet de la montagne, et trouva Roland assis, le dos appuyé contre la muraille de son ermitage, et la tête inclinée sur la poitrine. Il était mort.

Les deux sujets du roi de Hollande, le promis et la promise, dont j'ai parlé plus haut, se firent descendre au village de Rolandswerth, et avant que le bateau à vapeur n'eût tourné la pointe d'Unkelbach, nous les vîmes paraître, les bras amoureusement enlacés, au sommet du Rolandseck.

En face de la pointe d'Unkelbach, sur la rive opposée, est le village d'Unkel, avec ses carrières de basalte, dont quelques colonnes se dressent au fond du Rhin, comme les rui-

nes d'une ville submergée; et de l'autre côté, Remayen, l'ancien Regomayen des Romains, à travers lequel l'électeur palatin, Charles Théodore, fit construire une route qu'acheva Bonaparte en 1801. Seize siècles auparavant, Marc-Aurèle avait eu la même idée et accomplit le même travail. Aussi les ouvriers retrouvèrent-ils partout les vestiges de la chaussée romaine, des pierres milliaires, des monnaies, des colonnes, des inscriptions et des cercueils; de sorte qu'on n'aurait eu, à la rigueur, qu'à suivre le tracé antique. Derrière Remayen s'élève l'Appollinarisberg, où l'on conserve la tête de saint Apollinaire, laquelle, dit-on, est une relique fort miraculeuse.

En ce moment mon vieil étudiant anglais vint à moi, toujours suivi de mylord S... qui, avec son crêpe à son chapeau et son crêpe à son bras, avait l'air d'une vieille pleureuse. Il tenait à la main une bouteille et deux verres, un troisième verre était à celle de mylord S...

— Tenez, me dit-il en me tendant le verre, il faut que vous goûtiez du vin de Ley, en face de la montagne où on le récolte, et, quoique vous ne m'ayez point paru un grand amateur, vous me direz ce que vous en pensez...

— Mais, répondis-je après l'avoir goûté, c'est d'excellent vin.

— Je le crois bien, répondit l'Anglais en faisant claquer sa langue; avec le *Johannisberg* et le *Lait de la Vierge*, c'est le meilleur de tout le Rhin.

— Et où croît ce nectar?

— Tenez, me dit l'Anglais, voyez-vous ce rocher de basalte.

— Eh bien?

— Saluez, c'est sa patrie.

— Mais il n'y a pas un pouce de terre sur votre rocher, et à moins que le vin ne coule de quelque source...

— Ah! voilà, mon cher monsieur; quand vous aurez étudié trente ans comme moi, vous saurez que l'homme étant un animal industrieux, a trouvé remède à tout, et, chaque fois que la chose a été nécessaire, a revu et corrigé l'œuvre de la création. Or, ici où la création n'avait jamais songé à faire venir de la vigne, l'homme a reconnu que la vigne viendrait à merveille; alors il a planté de la vigne dans des paniers, et il a porté ses paniers contre la montagne; le raisin s'y est laissé prendre, il a mûri comme s'il était en pleine terre, et on a fait ce vin-là.

— Il est excellent.

— Je crois bien. Mylord, *another glass, to the memory of that dear lady* (1).

— Heu! fit mylord en avalant piteusement son *wein Ley*.

— Vous le voyez, me dit son compagnon; selon les paroles du Psalmiste, il boit son vin mêlé de ses larmes. Moi, je l'aime mieux pur; encore un verre?

— Merci.

— Moi, dit l'étudiant, j'en bois toujours trois en passant à cette place. Le premier pour moi-même, le second par reconnaissance pour l'inventeur inconnu du système de la vigne en panier, et le troisième en l'honneur du seigneur d'Alpenahr. Vous voyez bien que vous êtes en retard de deux verres.

(1) Encore un verre en mémoire de cette chère milady.

— Très bien ! le premier je l'ai bu pour vous faire raison à vous-même. Je vais boire le second en reconnaissance de l'homme aux paniers ; mais quand au troisième, comme le vin du Rhin, dont je fais le plus grand cas au reste, m'agace odieusement les nerfs, vous me permettrez de vous demander, avant de boire à sa mémoire, ce que c'était que le seigneur d'Alpenahr.

— Ah ! eh bien ! le seigneur d'Alpenahr était un digne chevalier dont le manoir était situé sur le bord de la rivière qui se jette dans le Rhin, là, justement à notre droite, et qu'on appelle Lahr. Il était assiégé par un de ses ennemis dont je ne me rappelle pas le nom, mais n'importe ; au moment où l'assiégeant plantait sa bannière sur les murailles, le seigneur d'Alpenahr parut à cheval et tout armé sur son balcon, et s'adressant à son ennemi : « Comte Hermann, lui dit-il (il s'appelait Hermann), vos traits et vos pierres ont tué mes gens. La famine et la maladie ont emporté ma femme et mes enfans ; il ne reste plus au château que moi et mon cheval de bataille ; vous ne nous aurez ni l'un ni l'autre vivans. Adieu, comte Hermann, et soyez maudit ! »

A ces mots, il piqua son cheval, qui sauta en hennissant par-dessus le balcon, et disparut avec son maître dans les flots.

— Oh ! je ne puis refuser de boire un verre de vin du Rhin à la mémoire d'un si brave chevalier ; versez tout plein, sir... — Si vous n'avez pas oublié votre nom comme celui du comte Hermann, oserai-je vous le demander ?

— Sir Patrick Warden.

— Mais il me semble que vous êtes injuste, sir Patrick.

— Comment cela ?

— Vous buvez à la mémoire du chevalier d'Alpenahr et vous oubliez son cheval !

— Sur mon âme, vous avez raison ! En ce cas j'ai un énorme rappel à faire ! Il y a dix ans que je monte et que je descends le Rhin. A quatre fois par année (je cote au plus bas), c'est quarante verres que je dois à l'ombre du cheval. Garçon, une autre bouteille de vin de Ley ! — Mylord, monsieur dit une chose fort juste, continua en anglais sir Patrick, et en s'adressant à mylord...

Je profitai de l'explication pour gagner l'autre bout du bâtiment, et de là je vis mylord reconnaître visiblement l'erreur que son compagnon avait commise, et l'aider autant qu'il était en lui à la rectifier.

Il y passa six bouteilles de vin de Ley, mais sir Patrick, qui était un homme d'ordre, se retrouva au courant de ses comptes.

Pendant ce temps nous avançions toujours et nous avions dépassé Leusdorf, avec la tour blanche de son église ; Linz, que Charles le Téméraire prit en 1476, c'est-à-dire un an avant sa mort ; Jenzig, l'ancien *Sentiacum* des Romains, fondé par Sentius, lieutenant d'Auguste ; Argenfels et son vieux château ; Rheineck, où mourut, en 1544, le dernier descendant mâle de la famille de ce nom ; Brolh, charmant village, dont les toits rouges et bleus brillent à travers un voile de peupliers. Enfin, Hammerstein, célèbre par sa vieille hospitalité envers l'empereur Henri IV.

C'était vers la fin de l'année 1105. L'habitant du vieux château dont on voit aujourd'hui les ruines, se nommait le

comte Wolf de Hammerstein, c'était le dernier de sa race, car il n'avait point eu de fils, mais seulement deux filles, qui étaient si belles qu'on les appelait les roses du Rhin.

Mais loin de calmer sa douleur, les deux jeunes comtesses étaient pour leur vieux père un objet éternel de regret; et il les eût données toutes deux, si belles qu'elles fussent, pour un fils, si laid qu'il eût plu à Dieu de le lui envoyer, pourvu qu'il fût brave, et qu'il pût transmettre noblement à ses fils le noble nom qu'il avait reçu de ses pères.

Aussi quand il voyait ses filles filer au fuseau un lin plus fin que les fils de la Vierge, ou broder à l'aiguille quelque étoffe plus vive, plus diaprée et plus fleurie que ne l'étaient ses prés au mois de mai, il s'écriait tout en colère :

— Que tissez-vous là? Est-ce votre robe de noces? — Que faites-vous là? Est-ce mon linceul de mort?

Et ses filles lui répondaient tendrement et les larmes aux yeux, car elles savaient quelle angoisse lui serrait le cœur: « Mon père, ce n'est point ma robe de fiancée que je brode, car je ne me marierai jamais, afin de rester toujours auprès de vous.—Mon père, ce n'est point votre linceul de mort que je file, car, par la grâce de Dieu, rien ne presse, et vous avez encore bien des années à vivre. »

Or, un soir que le vieux comte était plus sombre que d'habitude, car il y avait une tempête au ciel, et le vent sifflait tristement dans ses vieilles tours, tandis que la pluie battait contre ses fenêtres, que de temps en temps venaient illuminer ardemment quelque éclair bleuâtre, il entendit frapper à la porte du château, et tressaillit, tant il était extraordinaire qu'à cette heure et par ce temps, un voyageur fût monté

si haut quand il pouvait s'arrêter dans le village; de leur côté les deux jeunes filles se levèrent tout debout, inquiètes et craintives. En ce moment, un serviteur ouvrit la porte et dit qu'un vieillard demandait l'hospitalité.

A ces mots les deux jeunes filles s'élancèrent au devant de lui, et bientôt elles rentrèrent, soutenant effectivement, sous chaque bras, un homme aux cheveux blancs et à la barbe grise, dont les vêtemens ruisselant d'eau et souillés de boue indiquaient qu'il venait de faire à pied une longue route; aussi les jeunes filles ne s'étaient point informées de son rang, et malgré les habits grossiers qui le couvraient, elles l'avaient fait entrer dans la plus belle chambre du château; car il en était ainsi chez le comte de Hammerstein. Quel que fut l'hôte qu'il recevait, la place d'honneur à table était sa place; la chambre d'honneur était celle où on dressait son lit.

Wolf s'avança vers le vieillard; mais quel fut l'étonnement des deux filles du comte, lorsque leur hôte ayant relevé la tête, elles virent leur père mettre un genou en terre devant lui.

— Tu me reconnais donc, Wolf, mon vieil ami, dit le voyageur.

— O mon empereur! dit le comte, pourquoi avez-vous quitté votre palais d'Ingelheim ou de Cologne, et que vous est-il arrivé de fatal que vous veniez seul, à pied, à cette heure et par ce temps, frapper à la porte de votre humble serviteur. Et au premier mot de leur père, les jeunes filles voyant que le vieillard qu'elles soutenaient par-dessous les bras n'était autre que l'empereur Henri IV, s'étaient éloi-

gnées de chaque côté par respect, et le regardaient avec vénération.

— Il y a, mon vieux porte-bannière, répondit le voyageur, que non-seulement je ne suis plus ni roi ni empereur, mais qu'hier encore, à cette heure, j'étais prisonnier, et qu'aujourd'hui, ce qui ne vaut guère mieux, tu le vois, je suis fugitif.

— Et quel est celui-là qui a osé porter la main sur l'homme qui est deux fois l'oint du Seigneur?

— Celui-là qui aurait dû le défendre avant tous et contre tous, c'est celui qui est né de mon sang, c'est celui qui porte mon nom; c'est Henri, c'est mon fils.

Les deux jeunes filles se voilèrent le visage, le comte de Hammerstein fit un pas en arrière, et le vieil empereur poussa un gémissement.

— Oui, c'est mon fils, continua-t-il. Il m'écrivit qu'il était malade au château de Klopp. Tu sais comme je l'aimais. Je ne pris pas le temps de me faire accompagner de mes gardes; d'ailleurs pouvais-je me défier de mon fils? Je montai à cheval et je partis; je marchai nuit et jour, priant tout le long de la route le Seigneur de m'ôter le peu de jours qui me restaient pour les ajouter aux siens. Enfin, j'arrivai; une garde m'attendait: je crus que c'était pour me faire honneur, ou plutôt je ne fis pas attention à elle. Je demandai seulement où était mon fils; on me montra du doigt le perron; je montai sans défiance. J'allais de chambre en chambre appelant mon fils, mon fils. Et à mesure que j'avançais, les portes semblaient se fermer toutes seules derrière moi, et j'entendais grincer les verroux. Alors un frisson me sai-

sit, non pas que j'eusse peur pour mon corps, mais je commençais à me douter de ce qui se passait, et j'avais peur pour son âme. Je ne m'étais point trompé : cette lettre, qu'il m'avait écrite, c'était un piége. Le malheureux ! il avait compté sur ma tendresse, et j'étais prisonnier.

— Un fils ! un fils ! murmura le vieux comte.

Et les jeunes filles se reculèrent encore davantage et se mirent dans l'ombre.

— Je passai quinze jours ainsi, croyant à chaque instant qu'il allait entrer et tomber à mes genoux. Et à chaque fois qu'on ouvrait la porte, j'étendais les bras pour le recevoir sur mon cœur. Au bout de quinze jours, ma porte s'ouvrit lentement, et le soldat qui me gardait entra :

— Que veux-tu? lui demandai-je.

— Monseigneur, me dit-il, entendez-vous ce bruit qui se fait par la ville?

— Eh bien ! qui fait ce bruit?

— Monseigneur, ce sont les princes ecclésiastiques. La Diète de Mayence, présidée par votre fils, vous a déposé et l'a élu; c'est lui qui est empereur maintenant, et ils viennent au château de Klopp pour y chercher la couronne, l'épée et le globe qui y sont déposés.

— Etait-ce pour me dire cela que tu as ouvert ma porte? lui demandai-je.

— Non, sire, c'était pour vous dire que si vous craignez quelque chose pour vous-même, je savais un chemin qui vous ferait sortir de ce château.

Je regardai cet homme, car son visage ne m'était point inconnu.

— Et qui es-tu ? lui demandai-je, toi qui offres ton appui à celui que son fils trahit, que ses amis renient, que le ciel oublie et que la terre abandonne.

— Qui je suis? Hélas! monseigneur, je ne suis rien qu'un pauvre soldat qui vous vis ceindre à Worms l'épée de chevalier. Nous étions au même âge, et vous aviez alors un air si fier et si guerrier, que je jurai de m'attacher éternellement à votre fortune. J'étais simple fantassin dans les troupes de Zehving, quand la révolte des Saxons vous força de fuir de la ville de Harsbourg. J'étais de votre escorte lorsque nous traversâmes les Alpes pour descendre en Italie, et que le roi des prêtres vous fit attendre, les pieds nus sur la neige, dans la cour de son château de Canossa. J'étais au combat de Mersebourg, et j'y restai blessé sur le champ de bataille.

Depuis, la misère m'a forcé de m'engager dans les troupes mayençaises, et c'est Dieu sans doute qui m'a conduit à vous de cette façon. Car, en voyant mon empereur si malheureux que non-seulement sa liberté est perdue, mais que peut-être encore sa vie est menacée, je me suis rappelé mon serment de Worms. Voulez-vous fuir, il vous reste un guide; voulez-vous combattre, il vous reste un soldat.

— Merci, lui dis-je, conserve-moi ce dévouement pour une autre heure et pour une autre circonstance; mais aujourd'hui je ne fuirai pas.

— Vous êtes mon empereur et mon maître, je dois vous obéir, dit le soldat ; que votre volonté soit donc faite, car, pour moi, vous êtes toujours sur le trône.

Et à ces mots il sortit.

A peine la porte fut-elle refermée, que j'allai dans la chambre où étaient renfermés les insignes de l'empire; je ceignis l'épée de Charlemagne, je posai la couronne sur ma tête, je jetai le manteau sur mes épaules et je pris le globe dans ma main; puis, les entendant entrer dans la chambre voisine, j'allai au-devant d'eux. A ma vue, ils reculèrent, car ils s'attendaient à me trouver en prisonnier suppliant, et non en empereur qui commande.

— Qui t'amène ici, Ruthor de Mayence; que cherches-tu en ce château, archevêque de Cologne? demandai-je. Et un instant ils restèrent muets et les yeux fixes; mais Ruthor, mon vieil ennemi, retrouva bientôt la parole.

— Nous venons te demander, dit-il, ce qui ne t'appartient plus. La Diète de Mayence t'a déposé, l'Église t'a rejeté de son sein; rends-nous ce qu'il t'est défendu de porter, et ce qui appartient à l'empereur Henri V; rends-nous cette épée, rends-nous cette couronne, rends-nous ce manteau, rends-nous ce globe.

— Venez les prendre, leur dis-je en riant; car, je l'avoue, je ne pensais pas qu'ils auraient osé porter la main sur leur empereur. Mais Ruthor se jeta sur moi et m'arracha la couronne, mais l'archevêque se jeta sur moi et m'arracha le manteau impérial; et les autres, enhardis par leur exemple, firent ainsi qu'eux, et m'arrachèrent le globe et l'épée, tandis que les chevaliers criaient, de la porte de la chambre sur les escaliers de la cour : Vive l'empereur Henri V! notre magnanime souverain!

Le soir même, on me transféra au château d'Ingelheim, et

j'y restai cinq mois prisonnier, lorsqu'un jour je vis la porte s'ouvrir, et le vieux soldat de Klopp reparut.

— Mon empereur, dit-il, c'est encore ton fidèle serviteur qui revient t'offrir ses services. Cette nuit, je suis de garde à ta porte, de dix heures à minuit; si tu veux me suivre, tu es libre.

J'acceptai, et je le suivis; mais il y a deux heures que les soldats de mon fils sont entrés tout à coup dans le village où nous prenions un instant de repos. Alors, fidèle jusqu'au bout, le vieux soldat a pris mes habits et m'a donné les siens, et tandis qu'ils le poursuivent, moi, à la lueur des éclairs, je suis venu chercher ton château, sachant que j'y trouverais du pain et un lit.

— Monseigneur! monseigneur! s'écria le vieux comte, vous ne vous êtes point trompé, car le château et le châtelain sont à vous.

Et en disant ces mots, il lui donna ses plus beaux habits et voulut l'en revêtir lui-même; puis, lorsqu'il fut habillé, il le fit asseoir à table et le servit; puis, lorsqu'il eut soupé, il le conduisit à sa chambre, et veilla à la porte l'épée nue.

Puis, le lendemain, quand l'empereur fut parti, il appela ses deux filles, il les serra sur son cœur, et leur dit: Vous êtes deux anges du ciel, soyez bénies.

Et plus jamais il ne lui arriva de regretter qu'au lieu de ses deux filles Dieu ne lui eût pas donné un fils.

De la petite île qui est en face d'Hammerstein, on aperçoit déjà Andernach avec sa haute tour; c'est l'ancienne Antoniacum des Romains, et l'une des sept villes du Rhin pri-

ses par Julien dans son expédition contre les Allemands, en 359. Sa porte romaine et sa haute tour datent probablement de cette époque. Les rois francs y eurent un palais, des fenêtres duquel, disent les anciens historiens, ils pouvaient pêcher dans le Rhin. Ou les anciens historiens se trompent, ou le Rhin s'est fort détourné de son ancien cours, car ces ruines, situées au sud-est de la ville, sont aujourd'hui à près d'un quart de lieue du rivage. En 1688, comme une partie des villes du Palatinat, Andernach fut brûlée par Turenne.

Comme nous étions en train d'examiner de notre mieux et à grand renfort de lunettes la vieille ville romaine, notre timonier poussa un véritable cri de joie qui fut répété par quelques personnes de l'équipage; il venait de reconnaître à la hauteur d'Irrlich, et venant droit à nous, ce qu'on appelle un grand radeau, c'est-à-dire une des constructions les plus curieuses que les hommes aient essayé de faire depuis l'arche de Noé.

Chacun accourut sur le pont.

Le grand radeau descendait majestueusement le Rhin que nous remontions, et semblait une montagne de bois flottant. Il pouvait avoir de huit à neuf cents pieds de long et de soixante à soixante-dix de large. A mesure qu'il venait à nous, nous distinguions un village, une population, des troupeaux. Ce village se composait d'une douzaine de cabanes, cette population de sept ou huit cents rameurs ou ouvriers, et ces troupeaux d'une trentaine de bœufs et de plus de cent moutons conduits par des bouchers. Je crus d'abord que c'étaient les habitans de quelque ville détruite qui émigraient, avec armes et bagages. Mais le capitaine me

dit que c'était tout bonnement un radeau portant du bois de chêne et de sapin de Mayence à Dordrecht.

Comme il était six heures du soir, c'est-à-dire l'heure du souper, nous eûmes bientôt un nouveau spectacle. A six heures sonnant le pilote du radeau poussa un cri, et un grand panier fut hissé au bout d'une perche; c'était, à ce qu'il paraît, le signal du repas : chacun quitta sa besogne, à l'exception du pilote et d'une douzaine d'hommes qui, à l'aide de longues perches, continuèrent à diriger l'énorme masse; chacun s'approcha, une écuelle à la main, d'une énorme chaudière qui contenait quelque chose comme huit à neuf cents portions de soupe. Nous leur dîmes bon appétit.

Si l'on veut se faire une idée de ce que c'est que ce monde tout entier qu'on appelle un gros radeau, on saura que la population qui l'habite consomme d'ordinaire, pendant son trajet sur le Rhin, de quarante-cinq à cinquante mille livres de pain, de dix-huit à vingt mille livres de viande fraîche, de huit à dix quintaux de viande salée, de dix à douze mille livres de fromage, de dix à quinze quintaux de beurre, de trente à quarante sacs de légumes secs, de cinq à six cents mesures de bière, et de huit à dix foudres de vin.

Il faut être un habile pilote pour diriger une pareille masse au milieu des détours, des rochers et des tourbillons du Rhin; aussi arrive-t-il quelquefois que des parties du radeau se détachent, ou même qu'il s'engloutit tout entier. C'est pourquoi les habitans des bords du Rhin ont l'habitude de dire qu'il faut à un maître de radeaux trois capitaux différens, un sur l'eau, l'autre sur terre, le troisième dans

sa poche. Un radeau flottant sur le fleuve revient, en effet, à son maître, à 550 ou à 400,000 florins, c'est-à-dire à plus de 1 million de notre monnaie.

On conserve comme le nom d'un grand homme le nom d'un batelier qui a conduit de Mayence à Dordrecht plus de cinquante de ces grands radeaux sans qu'il lui soit jamais arrivé aucun accident. C'était un nommé Zung, de Rudesheim.

Nous suivîmes le radeau des yeux pendant quelque temps, mais en arrivant à la hauteur de Neuwied, un monument tout français, situé sur la rive gauche du Rhin, réclama à son tour notre attention ; c'est la pyramide élevée par l'armée de Sambre-et-Meuse au général Hoche. C'est en effet sur ce point que l'armée passa le Rhin, le 18 avril 1797 ; le hasard fit que ce fut justement au même endroit où César l'avait passé dix-huit siècles auparavant, l'an de Rome 699.

De Neuwied à Coblentz le Rhin n'offre rien de bien autrement remarquable, aussi les dispositions sont-elles prises pour faire ce trajet à la nuit tombante.

Nous arrivâmes à Coblentz vers les neuf heures, et nous descendîmes à l'hôtel des Trois-Frères, pour ne pas perdre le Rhin de vue. Une demi-heure après mon arrivée, ayant aperçu de ma fenêtre un très beau pont, je voulus y aller faire un tour de promenade, mais au premier pas que je hasardai dans la rue, le *qui vive* d'une sentinelle se fit entendre Comme je ne parlais pas assez couramment la langue du roi Frédéric-Guillaume pour dialoguer avec le soldat prussien, le plus laconique des soldats du monde connu, je jugeai plus prudent de rentrer, et je remis au lendemain le

plaisir de voir le pont qui, si magnifique qu'il fût, ne me parut cependant pas valoir une balle de calibre.

Le lendemain, en descendant de ma chambre, je trouvai dans la salle commune un banquier français nommé monsieur Leroy, qui, ayant appris mon arrivée, venait gracieusement se mettre à ma disposition pour toute la journée. J'acceptai avec reconnaissance; nous déjeunâmes, et nous partîmes.

Le fameux pont sur lequel j'avais voulu m'engager la veille, et dont m'avait dégoûté le *qui vive* de la sentinelle, conduit au village d'Ehreinbrestein, situé dans une charmante allée qui conduit aux eaux d'Ems; au bout du pont, à gauche, on trouve une très belle route : c'est celle de la citadelle.

La citadelle a son histoire à part. D'abord château fortifié élevé par Julien, Ehreinbrestein commençait à tomber en ruines, lorsqu'en 1153 l'archevêque Hellinus la restaura. Puis vint l'électeur Jean, margrave de Bade, qui y ajouta de nouvelles fortifications et y fit creuser un puits de cinq cent quatre-vingt pieds de profondeur.

En septembre 1795, Marceau bloqua Ehreinbrestein pendant un mois. En 1797, après le passage du Rhin à Neuwied, Hoche l'assiégea à son tour, mais sans plus de succès; enfin, au moment de l'assassinat des plénipotentiaires de Rastadt, un corps de troupes françaises parut tout à coup devant la forteresse sans qu'elle eût eu le temps de faire sa provision de vivres, de sorte qu'au bout de quelques temps la disette s'y fit sentir. Bientôt la famine devint si terrible, qu'on payait un chat quatre francs, une livre de cheval qua-

rante sous, et un rat quinze kreutzers. Le colonel Faber, après avoir tenu plus de six semaines encore, rendit enfin la forteresse le 27 janvier 1799.

A peine maîtres d'Ehreinbrestein, les Français, qui l'avaient assiégée deux fois sans pouvoir la prendre, comprirent l'importance d'une pareille position, et non-seulement réparèrent les fortifications déjà existantes, mais encore en bâtirent de nouvelles. Ils étaient au plus fort de leur ouvrage, lorsqu'arriva la paix de Lunéville. Alors, jugeant inutile de laisser subsister pour le profit d'une puissance ennemie une forteresse dont ils avaient appris à connaître l'importance, ils se mirent à faire jouer les mines, de telle façon qu'au bout de quelques jours Ehreinbrestein se trouva complétement démantelé.

Les Prussiens sont des gens d'ordre. Lorsqu'en 1814 Coblentz leur fut rendu, ils arrivèrent avec un mémoire de frais qu'ils présentèrent à Louis XVIII, et en vertu du vieux proverbe, que celui qui casse les verres les paie, nous nous chargeâmes des frais de reconstruction. De leur côté, les Prussiens, voyant que cela ne leur coûtait rien, firent les choses en grand. Il en résulta l'Ehreinbrestein rebâti sur les plans de Montalembert et de Carnot, et que l'on regarde comme le chef-d'œuvre des fortifications modernes; ce qui est très flatteur pour nous, puisque c'est avec l'argent de la France et d'après les plans de deux Français qu'elle a été élevée.

Notre carte nous ouvrit les portes, et nous arrivâmes sur la terrasse qui domine le Rhin, la ville et tout le paysage. C'est un des plus magnifiques panoramas qui se puissent voir.

A l'extrême gauche, la vue est délicieusement bornée par la petite ville d'Oberwerth, appartenant au comte de Staffendorf; puis, en ramenant les yeux de gauche à droite, on les arrête successivement sur le fort Alexandre; sur la ville et ses monumens; le palais électoral; l'hôtel Metternich; Winnebourg, où monsieur de Metternich est né; l'église Notre-Dame, avec ses deux cloches jaunes; l'église de Saint-Castor, dont une tradition populaire attribue la fondation à Louis le Débonnaire; la maison Teutonique, dont Walpoll de Bassenheim fut le premier grand maître; la Moselle, pauvre fille de France, fiancée à l'étranger, et que ne peut consoler le pont magnifique que son vieil époux lui a donné comme une couronne; le fort de l'empereur François, à quelques pas duquel s'élève le tombeau du général Marceau. Puis, entre le tombeau et le village de Saint-Sébastien, au milieu d'un massif de peupliers, le palais où les princes français se retirèrent en 92; enfin, à l'extrême droite, Scin et Neuwied, où, comme nous l'avons dit, Hoche passa le Rhin.

En face, dans les montagnes de Rubenach, où le duc de Brunswick fit sa fameuse proclamation, s'élève le village de Metternich, berceau et propriété de la famille du premier ministre de la cour de Vienne, et qui, comme la famille, s'appelait Metter, avant qu'elle n'eût ajouté nicht à son nom. Voici comment les Chérin de l'Autriche racontent l'adjonction de ce monosyllabe.

Dans le XVe siècle, un empereur d'Allemagne ayant livré une grande bataille, vit fuir sous ses yeux tout un régiment, à l'exception d'un seul homme qui resta et se défendit jusqu'à

ce qu'il tombât accablé sous le nombre. L'empereur fit demander le nom de ce brave : il s'appelait Metter.

Le soir, l'empereur dit à son souper, en parlant du régiment :

— Ils ont tous fui, mais *Metter*, *non*. Chacun sait que *non*, en allemand, se traduit par *nicht*.

De là l'origine du nom Metter-Nicht. C'est, comme on le voit, une origine peu diplomatique, mais qui n'en est pas moins noble pour cela.

J'avais commencé par le côté le plus agréable; il me restait à voir la forteresse. L'officier prussien m'avait dépêché un caporal, avec injonction de ne pas me faire grâce d'une demi-lune. Il me fallut tout visiter, depuis les casemates jusqu'aux poivrières; et quand ce fut fini, c'est-à-dire après une heure de montées et de descentes à travers des arsenaux, des magasins, des casernes, des plates-formes, des machicoulis, des fossés et des poternes, le caporal se désespéra très sérieusement de ne pouvoir me montrer le Griffon, qui était une grande coulevrine pesant deux cents quintaux, et lançant des boulets de cent soixante livres; mais la géante avait été transportée à Metz, et quand les Prussiens l'avaient redemandée, on leur avait dit qu'elle était déjà sciée en pièces. Je lui répondis, pour le consoler, que j'étais fort content de ce que j'avais vu. Je remontai dans la voiture, parfaitement au courant du nombre de grains de poudre que contient une gargousse de quarante-huit. C'était ma faute; pourquoi étais-je venu dans une forteresse?

En descendant de la citadelle, mon compagnon, monsieur Leroy, qui, à la minutieuse religion avec laquelle j'avais

suivi mon guide, avait pensé que je prenais un grand plaisir à tous les ouvrages de guerre, me dit que je pourrais visiter encore, si cela me faisait plaisir, le fort de l'empereur Alexandre, et le fort de l'empereur François; mais je le remerciai : j'étais approvisionné d'ouvrages à cornes pour longtemps.

Nous repassâmes le pont et nous rentrâmes en ville. Pour me remettre de toute cette architecture militaire, je m'acheminai vers Saint-Castor. Le nom de Louis le Débonnaire, son fondateur, m'avait alléché; mais la première chose qui me frappa fut un portail moderne. Cependant, en cherchant bien, je retrouvai à peu près la vieille basilique où, en 806, s'était tenu le fameux synode auquel assistaient trois rois et onze évêques. Encouragé par le résultat, j'entrai dans l'intérieur et j'y trouvai le tombeau de sainte Ritza, fille de Louis le Débonnaire. Sainte Ritza est une sainte peu connue à Paris peut-être, mais fort vénérée à Coblentz. En effet, la grâce du Seigneur s'était manifestée pour elle d'une façon irrécusable. La bonne sainte demeurait à Ehreinbrestein, et comme elle avait une grande dévotion à l'église de Saint-Castor, bâtie par son père, elle y venait tous les matins faire sa prière. Or, à cette époque, il n'y avait point encore à Coblentz ce beau pont que la sentinelle prussienne ne m'avait pas permis de voir au clair de la lune. Mais sainte Ritza, grâce à la foi ardente qu'elle ressentait, avait trouvé moyen de s'en passer : elle marchait sur l'eau, comme saint Pierre aurait fait s'il avait cru comme elle, et de cette façon, à la vue de tout le monde, elle traversait le fleuve qui se contentait de mouiller la plante de ses pieds.

Il y avait deux ou trois ans que sainte Ritza opérait chaque jour ce passage miraculeux avec un égal succès, lorsqu'un matin elle trouva le fleuve fort gonflé par un orage nocturne. Jamais elle ne l'avait vu si rapide et si agité; une crainte inconnue jusqu'alors s'empara d'elle, et au lieu de se mettre en route avec sa confiance habituelle, et de ne s'appuyer que sur sa foi dans le Seigneur, elle alla vers une vigne et prit un échalas pour se soutenir; mais à peine avait-elle fait quelques pas sur le fleuve, qu'elle se sentit enfoncer graduellement, de sorte que ne sachant pas nager elle se trouva fort embarrassée. Heureusement sa foi première lui revenant, elle jeta loin d'elle le maudit échalas dont elle reconnaissait l'inutilité, et le fleuve la repoussa doucement à sa surface: alors elle gagna l'autre bord, sans que ses habits eussent même gardé la moindre trace de cet accident.

On devine qu'après un pareil miracle Ritza fut canonisée sans opposition.

De son côté, Saint-Castor accomplit un miracle d'un autre genre, qui avait bien aussi son mérite. En 1688, Louis XIV en personne vint mettre le siége devant Coblentz avec le maréchal de Boufflers, et chargea Vauban de diriger les opérations obsidionales. Vauban y mit sa célérité ordinaire. Au bout de quelques jours, le roi qui, comme on le sait, n'aimait point à attendre, avait fait commencer un bombardement des mieux ordonnés, lorsqu'à son grand étonnement il vit hisser sur Saint-Castor un drapeau blanc aux fleurs de lis de France. Il fit demander ce que signifiait ce drapeau, et il lui fut répondu qu'en sa qualité d'église française, fon-

dée par Louis le Débonnaire, Saint-Castor se mettait sous sa protection. Louis XIV, qui voyait que le siége, jugé inutile d'ailleurs par ses généraux, menaçait de tirer très fort en longueur, profita de cette occasion pour faire de la magnanimité, et leva le siége en disant qu'il ne voulait pas exposer aux ravages d'un plus long siége une église fondée par *un de ses ancêtres*. La réponse n'était pas très forte d'histoire, mais comme elle arrangeait les Coblençois, ils ne se montrèrent pas autrement méticuleux sur la généalogie.

En sortant de Saint-Castor nous traversâmes une place sur laquelle est une fontaine remarquable par sa double inscription : elle fut élevée en 1812, au milieu des mille travaux qu'accomplissait à la fois de ses trois cents bras le Briaré impérial; et lorsqu'elle fut finie, le chef-lieu de département de Rhin et Moselle fit graver les quatre lignes suivantes :

An 1812,
remarquable par la campagne contre les Russes,
sous la préfecture de
Jules Dauzan.

Le 1er janvier 1814 les Russes s'emparèrent de Coblentz, et leur général ayant trouvé la fontaine commémoratrice toute neuve, et l'inscription à peine terminée, fit écrire au-dessous :

Vu et approuvé par nous, commandant russe de la ville de Coblentz.

1er janvier 1814.

La plaisanterie était assez bonne pour un cosaque. Il est vrai que ce cosaque était un Français qui avait pris du service chez les Russes.

Nous traversâmes le pont de la Moselle, un des plus beaux qui se puissent voir, et un chemin qui va de Suisse en Hollande, ouvrage de Napoléon, nous conduisit en face du tombeau de Marceau.

MARCEAU.

C'était le 1er septembre 1791, le conseil militaire et le conseil civil étaient assemblés à l'hôtel-de-ville de Verdun, car la ville était assiégée par les Prussiens, et le commandant Beaurepaire avait manifesté hautement l'intention de se défendre, et les bourgeois celle de capituler. Il y avait plus, la populace avait déjà pillé les magasins de la garnison, dès le premier jour de l'investissement, qui était la surveille, c'est-à-dire le 30 août.

En effet, le 30 août, dès le matin, la ville de Verdun, en se réveillant, avait vu une partie de l'armée prussienne campée sur les hauteurs de la côte Saint-Michel, situées à deux mille pas de Verdun à peu près et qui dominent la ville : une autre partie de l'armée était arrivée la veille entre Fleury

et Grand-Bras : le corps d'avant-garde du prince de Hohenlohe Kirberg était à Belleville, c'est-à-dire à moins d'une demi-heure : Clairfaix était à Marville reconnaissant Montmédy et Juvigny : enfin le duc de Brunswick et le roi de Prusse en personne avaient leur quartier-général à Grand-Bras, sur la rive droite de la Meuse, à une lieue à peu près de la ville : le tout formant 40 à 50,000 hommes environ.

Verdun, de son côté, avait pour gouverneur militaire un des plus braves officiers supérieurs de l'armée : c'était le commandant Beaurepaire. Elle avait une garnison de 5,500 hommes, pris parmi les plus braves de nos jeunes troupes républicaines. Elle avait dix bastions liés entre eux au moyen de courtines, couvertes par des tenailles et des demi-lunes, des fossés profonds, quelques ouvrages à cornes et à couronne. Plus, une citadelle composée d'un pentagone irrégulier et entourée d'une fausse braie. Ce n'était point là des fortifications de premier ordre, mais c'était tout ce qu'il fallait pour arrêter l'armée ennemie pendant quelque temps; or, chaque minute qui retenait les alliés loin du cœur de la France était une minute précieuse et qui ne pouvait se payer par trop de sang, car elle donnait une minute de plus à l'Assemblée législative pour organiser la défense de la patrie.

Tel était donc l'état des choses lorsque, le 31 août, les alliés ayant jeté un pont sur la Meuse, le général Kalkreuth la traversa avec la brigade Wittingoff, deux bataillons et quinze escadrons, et par la position qu'il prit compléta l'investissement. Le même jour, à dix heures du matin, le

roi de Prusse fit faire à la ville sommation de se rendre; la réponse de Beaurepaire, comme on devait s'y attendre, fut négative.

Aussitôt que le refus fut connu, une sourde rumeur courut par les rues, l'esprit de la ville était royaliste, et à cet esprit venait se joindre, comme un puissant auxiliaire, la peur qu'un siége, en détruisant une partie de la ville, ne ruinât ceux sur lesquels tomberait le dommage. Les citoyens qui ne devaient regarder que du côté de la patrie comptèrent leurs trois mille cinq cents défenseurs, puis, reportant les yeux vers l'armée qui les étreignait, ils la virent douze fois plus forte qu'eux. Et tandis que les républicains étaient prêts à répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, ils hésitèrent, eux, à compromettre une partie de leur fortune.

Néanmoins, les dispositions énergiques de Beaurepaire étouffèrent d'abord les premiers murmures. Mais à peine l'ennemi avait-il été informé de la réponse du commandant de Verdun qu'il établit trois batteries, l'une sur les hauteurs de Saint-Michel, l'autre au camp du prince de Hohenlohe, et la troisième au camp du général Kalkreuth. Du haut de leurs maisons, les habitans de la ville, tout en murmurant sourdement, mais sans oser encore entrer en opposition ouverte, suivaient les terribles préparatifs. A six heures du soir, l'une de ces batteries s'enflamma, les deux autres lui répondirent comme à un signal, et les premiers obus, en se croisant sur la ville comme un réseau de fer, de feu et de fumée, annoncèrent que le moment du dévouement ou de la trahison était venu.

Le bombardement dura toute la nuit. Pendant la nuit, les

citoyens restèrent enfermés dans leurs maisons; mais, au point du jour, ils sortirent, et, malgré le danger qu'il y avait à rester dehors, ils se rassemblèrent sur la place. Un obus tomba et éclata au milieu de la foule ; plusieurs bourgeois furent blessés.

Ce fut le signal de la révolte. On alla trouver en tumulte Beaurepaire ; on menaça d'ouvrir les portes sans capitulation et de livrer la ville à l'ennemi, si on ne se rendait pas. Beaurepaire fut obligé de convoquer le conseil ; car, à cette époque, un conseil civil et militaire était chargé d'apprécier l'état de défense des places-fortes, et le commandant de la place était forcé de se soumettre à ce conseil, sinon, il devenait lui-même passible d'un conseil de guerre.

Beaurepaire avait fixé l'ouverture de ce conseil pour six heures du soir ; il s'y rendit donc avec ses officiers dont il était sûr. Mais la majorité était aux bourgeois, et comme le bombardement avait duré toute la journée et avait amené de nouveaux malheurs, les bourgeois décidèrent à l'unanimité qu'il fallait se rendre. Beaurepaire leur démontra tous ses moyens de défense, répondit sur sa tête que la ville ne serait point prise d'assaut; mais il eut beau prier, supplier, les bourgeois maintinrent leur décision. Alors Beaurepaire se leva, promena un œil de mépris sur l'assemblée, puis, prenant un des pistolets qui étaient posés sur la table devant laquelle il était assis :

— Vous êtes tous des lâches et des traîtres, leur dit-il ; déshonorez-vous, mais sans moi. — Et il se brûla la cervelle.

Monsieur de Noyon, le plus ancien lieutenant-colonel, remplaça le commandant. Devant le corps tout sanglant de

Beaurepaire, on fit entrer le parlementaire prussien, et l'on arrêta une suspension d'armes jusqu'au lendemain matin ; le lendemain matin, monsieur de Noyon et le général comte Kalkreuth devaient régler les articles de la capitulation. Les bourgeois, enchantés d'avoir obtenu ce qu'ils désiraient, se retirèrent en disant que Beaurepaire s'était tué dans un instant de fièvre. Ce fut la version qu'adoptèrent, à cette époque, tous les ennemis de la République.

La capitulation fut réglée, la garnison devait sortir avec tous les honneurs de la guerre, emportant ses armes, ses bagages, deux pièces de quatre et leurs caissons. Selon l'habitude, c'était le plus jeune officier supérieur de la garnison qui devait la porter au roi de Prusse. On consulta les cadres, et l'on appela Marceau. Alors, un jeune homme de vingt-deux ans, aux longs cheveux blonds tombant jusque sur ses épaules, et au teint pâle, portant les épaulettes de chef de bataillon, sortit des rangs, et s'avança pour recevoir la capitulation des mains de monsieur de Noyon. Mais avant de la prendre :

— Mon colonel, dit-il, ne pourriez-vous charger quelque autre que moi de cette mission ?

— Impossible, dit le commandant; les lois de la guerre vous désignent, obéissez.

Alors Marceau tira son sabre du fourreau et le brisa.

— Que faites-vous? demanda monsieur de Noyon.

— Je ne veux pas, répondit Marceau, qu'il soit dit qu'ayant au côté un sabre avec lequel je pouvais me défendre ou me tuer, j'aie porté à l'ennemi une capitulation qui nous déshonore tous.

Introduit devant le roi de Prusse qui le reçut au milieu d'un état-major de princes, de ducs et de généraux, Marceau voulut parler; mais aux premiers mots les larmes lui coupèrent la voix. Le roi voulut le consoler; mais alors Marceau releva sa belle tête, et souriant au milieu de ses pleurs avec toute la confiance que la jeunesse a dans l'avenir.

— Sire, dit-il, il n'y a qu'une seule chose qui console un Français d'une défaite, c'est une victoire.

Le roi de Prusse s'inclina devant cette douleur, et fit reconduire Marceau avec tous les honneurs que la guerre accorde aux parlementaires.

Le lendemain, la garnison sortit de la ville emportant, outre ses armes, ses bagages et ses canons, un fourgon dans lequel était le corps du brave Beaurepaire. A Sainte-Menehould, elle se joignit à l'armée du général Galbaut. Marceau avait perdu à ce siége ses équipages, ses chevaux et son argent.

— Que voulez-vous qu'on vous rende en échange des pertes que vous avez faites? lui demanda un représentant du peuple.

— Un autre sabre, dit Marceau.

Quant à Beaurepaire, l'Assemblée législative le récompensa comme aurait pu faire le sénat de Rome : elle décida que ses restes seraient inhumés au Panthéon; que sa tombe porterait cette inscription : *Beaurepaire aima mieux se tuer que de capituler avec les ennemis de la France*, et que l'on donnerait son nom à l'une des rues de la capitale.

Pendant ce temps, Verdun ouvrait ses portes à l'ennemi,

et vingt jeunes filles, vêtues de blanc, allaient au-devant du roi de Prusse avec des corbeilles remplies de fleurs.

Deux mois après, le roi de Prusse repassait la frontière en fugitif, et les vingt jeunes filles de Verdun marchaient à l'échafaud.

Marceau passa avec son grade dans les cuirassiers de la légion germanique, et partit avec eux de Philippeville pour aller combattre les Vendéens; mais en arrivant à Tours, il se trouva que la dénonciation et la calomnie l'avaient précédé, ainsi que les officiers ses camarades; et tout l'état-major fut arrêté en corps. Mais la dénonciation fut reconnue absurde, et la veille de la bataille de Saumur on rouvrit les portes aux prisonniers et on leur rendit leurs épées, dont ils se servirent le lendemain de manière à prouver à la Convention qu'elle avait bien fait d'en agir ainsi.

La guerre de la Vendée était une guerre terrible et qui tuait vite ceux qui la faisaient: car là on était tué non-seulement par le fer et le plomb de l'ennemi, mais encore par les dénonciations des envieux. A peine arrivé sur cette terre fatale, Marceau avait eu à lutter contre la calomnie, qu'on aurait cru cependant n'avoir rien à démêler avec son cœur loyal et sa douce et belle figure: il s'en vengea en faisant des prodiges de valeur à la déroute de Saumur, et en sauvant le conventionnel Bourbotte, qui démonté allait être pris, et qu'il mit presque de force sur son cheval, soutenant la retraite, ou plutôt essayant d'arrêter la déroute, à pied et un fusil à la main. Bourbotte fit son rapport à la Convention, et Marceau fut nommé général de brigade : il avait vingt-deux ans et trois mois.

Bientôt Marceau prit sa revanche : désigné par Kléber, son ami, pour commander les deux armées de l'Ouest, il rassembla toutes les troupes dispersées dans leurs différens cantonnemens, et vint attaquer le Mans, le 15 décembre 1793. Le même jour les Vendéens sont chassés de toutes les positions extérieures et refoulés dans la ville ; il était cinq heures du soir. Marceau, voyant son armée fatiguée et à demi-portée du canon de la ville, remet au lendemain la bataille décisive; mais alors arrive Westerman le général en chef.

— Que fais-tu? crie-t-il à Marceau; tu t'arrêtes au milieu de ta victoire. Profite de ta fortune, jeune homme, et marche en avant.

— C'est jouer gros jeu, dit Marceau en lui présentant la main avec son doux et triste sourire ; mais n'importe, marche et je te suivrai.

Et aussitôt l'armée tout entière s'élance sur les pas des deux généraux : on joint l'ennemi corps à corps; mais comme les rues du Mans sont encombrées, les Vendéens opposent la même résistance qu'opposerait une muraille. Pendant toute la nuit, Marceau attaque, perce, renverse ces remparts vivans, et, au point du jour, les royalistes, rompus de tous côtés, après avoir fait de chaque maison une citadelle qu'il a fallu emporter d'assaut, fuient par toutes les portes, laissant dans les rues du Mans plus de trois mille morts et quinze cents blessés; car, dans cette guerre fatale où tout prisonnier est mis à mort, tout ce qui a pu se traîner a fui.

Mais, parmi les prisonniers, se trouve une prisonnière. Du milieu d'une maison tout en flammes, s'est élancée

une jeune fille ; elle a vu Marceau le sabre à la main, et elle est venue mettre son honneur et sa vie sous la sauvegarde de sa loyauté. Marceau a gardé religieusement le double dépôt qui lui a été confié ; aussi, pour prix de sa victoire, est-il dénoncé à la Convention comme ayant soustrait au supplice une femme vendéenne, prise les armes à la main.

C'était une accusation grave, aussi fut-il arrêté ainsi que la jeune Vendéenne. En se séparant d'elle, il lui donna une rose rouge qu'il tenait à la main, au moment où ils avaient été arrêtés tous deux. La jeune fille aimait Marceau : elle reçut le don qu'il lui faisait, et le garda précieusement.

Il y allait de la tête de tous deux ; aussi Bourbotte, qui se souvenait de la déroute de Saumur et du service que Marceau lui avait rendu, prit-il aussitôt la poste et vint-il devant la Convention plaider la cause de son sauveur. Il obtint facilement sa liberté ; mais il n'en fut point ainsi de la vie de la jeune Vendéenne.

Le matin même du jour où Marceau devait sortir de prison, elle fut conduite à l'échafaud. Elle y marcha tenant entre ses dents la rose rouge que lui avait donnée le jeune général, et lorsque le bourreau montra, selon l'habitude, la tête au peuple, cette rose rouge fit croire à beaucoup de spectateurs qu'elle vomissait le sang.

Marceau quitta le Mans et revint à Paris. A peine y fut-il, que la Convention alla au-devant de ses désirs en lui ôtant le commandement de l'armée de l'Ouest, et en le donnant à mon père, qui, trois mois après, envoyait à son tour sa démission,

en demandant à servir comme volontaire dans une autre armée.

A l'ouverture de la campagne de 1794, Marceau fut envoyé dans les Ardennes, pour prendre le commandement d'une division; il passa de là à l'armée de Sambre-et-Meuse, resta deux ans dans le Hundsruck et dans le Palatinat, sous les ordres du général Jourdan, entre Kléber et mon père, ses deux meilleurs amis; enfin il était occupé du siége de la forteresse d'Ehrenbreistein, lorsqu'il reçut du général Jourdan l'ordre de venir le rejoindre.

Jourdan était en pleine retraite, et se trouvait acculé aux défilés d'Altenkirken : il fallait donc arrêter l'ennemi, afin de donner à l'armée le temps de traverser les défilés; ce fut Marceau que le général en chef chargea de cette dangereuse mission.

Marceau prit le commandement de l'arrière-garde : il était adoré des soldats; aussi à sa vue le mouvement rétrograde s'arrêta. L'archiduc Charles crut qu'il était arrivé un renfort aux Français, et s'arrêta de son côté. Le soir même il apprit que ce n'était qu'un seul homme.

Mais pendant cette halte, Marceau avait eu le temps de prendre toutes ses dispositions, et, à compter de cette heure, l'armée ne recula plus que pied à pied, et sans que, malgré ses attaques incessantes, l'archiduc Charles pût l'entamer une seule fois. Ce fut ainsi qu'ils traversèrent la forêt de Rossembach; mais arrivés de l'autre côté de la forêt, un aide de camp de Jourdan vint annoncer à Marceau que l'armée française n'avait point encore achevé de franchir le défilé, et qu'il était nécessaire qu'il s'arrêtât et fît tête aux Au-

trichiens. Le mot : halte ! retentit aussitôt sur toute la ligne, et l'arrière-garde française présenta à l'ennemi un mur de fer ; puis aussitôt, ayant jeté les yeux autour de lui pour voir quel parti il peut tirer du terrain, il aperçoit deux mamelons qui dominent la sortie de la forêt ; il ordonne de mettre en batterie six pièces d'artillerie légère, fait avancer le gros de ses troupes pour soutenir son arrière-garde, et, pour mieux examiner l'ennemi qui s'avance, part au galop accompagné du capitaine du génie Souhait, du lieutenant-colonel Billy, et de deux ordonnances. Arrivé presqu'à la lisière de la forêt, Marceau s'arrête, montrant du doigt à Souhait un hussard de l'empereur qui caracole devant lui. En ce moment, un coup de carabine part à une vingtaine de pas de distance, et, au milieu de la fumée qui s'élève d'un buisson, on voit un chasseur tyrolien qui se retire en rechargeant son arme. Marceau vient d'être frappé par une balle de carabine. Il fait machinalement quelques pas en avant, la main sur sa poitrine. Le lieutenant-colonel Billy s'aperçoit qu'il chancelle ; il court à lui et le reçoit dans ses bras.

— Ah ! c'est toi, Billy, lui dit Marceau ; je crois que je suis blessé à mort.

Jourdan accourt bientôt et se jette en pleurant sur le corps de Marceau ; mais Marceau lui dit avec son sourire doux et triste : — Tu as quelque chose de plus important à faire que de pleurer ma mort ; tu as à sauver l'armée. Jourdan fait de la tête un signe affirmatif, car il ne peut parler ; il prend le commandement de l'arrière-garde, et ordonne de transporter Marceau à Altenkirken.

L'armée passa le défilé sans être atteinte. Le soir, Jour-

dan rentra à Altenkirken; il fit appeler les chirurgiens, et apprit d'eux que non-seulement il n'y avait aucun espoir de sauver Marceau, mais encore que le moindre mouvement hâterait sa mort. Il entra dans la chambre du blessé, et, en le voyant, pâle et mourant qu'il était, calme et souriant comme d'habitude, il ne put s'empêcher de pleurer, lui, vieux soldat des premières guerres, qui avait tant vu d'hommes tomber autour de lui. Marceau fit un effort et tendit la main à ceux qui l'entouraient.

— Mes amis, leur dit-il, je suis trop regretté. Pourquoi donc me plaindre? Ne suis-je pas heureux? Je meurs pour notre pays!

Le lendemain matin, il fallut quitter Altenkirken; ce fut l'heure terrible. Il en coûtait à Jourdan de laisser Marceau au pouvoir de l'ennemi; mais il était très évident qu'aucun secours humain ne pouvait le rappeler à la vie. Jourdan écrivit aux généraux autrichiens pour leur recommander Marceau. Puis l'armée française se retira, laissant près du lit mortuaire deux officiers de l'état-major, deux chirurgiens, et deux hussards d'ordonnance.

Deux heures après la retraite de l'armée française, on annonça le général Haddick; c'était le commandant de l'avant-garde autrichienne.

Après le général Haddick vint le général Kray, le vétéran de l'armée ennemie.

Enfin, après le général Kray, pour qu'aucun honneur ne manquât à l'agonie du jeune officier républicain, apparut l'archiduc Charles lui-même. Il amenait son propre chirur-

gien, afin qu'il unît ses efforts à ceux des chirurgiens français.

Tout fut inutile. Marceau expira le 27 septembre 1796, à cinq heures du matin, pleuré par les officiers ennemis comme il l'avait été la veille par ses compagnons.

C'était, depuis Bayard, la première fois que pareil exemple était donné.

A peine Marceau fut-il mort, que les officiers qui étaient restés près de lui demandèrent à l'archiduc que son corps fût rendu à ses compagnons d'armes; et non-seulement l'archiduc y consentit, mais encore il ordonna que le cadavre fût escorté jusqu'à Neuwied par un nombreux détachement de la cavalerie autrichienne. Puis il demanda même comme une faveur qu'on lui fît connaître le jour où Marceau serait enterré, afin que l'armée impériale pût se réunir à l'armée républicaine dans les honneurs qui lui seraient rendus.

Quatre jours après, l'archiduc Charles fut averti que l'enterrement de Marceau aurait lieu le lendemain.

Alors l'armée impériale occupait la rive droite du Rhin, en même temps que l'armée républicaine occupait la rive gauche; mais pour toute la journée les hostilités furent suspendues. Français et Autrichiens renversèrent leurs armes, et les canons ennemis répondirent par des salves égales aux canons français pendant tout le temps que dura la funèbre cérémonie.

Le corps de Marceau fut déposé en avant du fort qui, jusqu'en 1814, porta son nom, et qui depuis cette époque a pris celui de Pétersberg ou de l'empereur François. Il consistait en une pyramide tronquée, haute de vingt pieds, pla-

cée sur un sarcophage et surmontée d'une urne où était son cœur. Cette inscription était gravée sur l'urne : *Hic cineres; ubique nomen*,

Ici ses cendres ; partout son nom.

Puis sur les quatre faces du monument, on lit entre autres inscriptions les suivantes :

Ici repose Marceau, né à Chartres, département d'Eure-et-Loir. Soldat à seize ans, général à vingt-deux, il mourut en combattant pour sa patrie le dernier jour de l'an IV de la république française, dans la vingt-sixième année de son âge.

Qui que tu sois, ami ou ennemi de ce jeune héros, respecte ses cendres.

* * *

L'armée de Sambre-et-Meuse, après sa retraite de Franconie, quittait la Lahn ; le général Marceau commandait l'aile droite ; il était chargé de couvrir les divisions qui défilaient sur Altenkirken, le 1er jour complémentaire an IV.

* * *

Il faisait ses dispositions au sortir de la forêt de Hœchstembach, lorsqu'il fut mortellement atteint d'une balle : on le transporta à Altenkirken, où sa faiblesse obligea de l'abandonner à la générosité des ennemis. Il mourut entre les bras de quelques Français et des généraux autrichiens, dans la XXVIe année de son âge.

* * *

Il vainquit dans les champs de Fleurus, sur les bords de l'Ourthe, de la Rouer, de la Moselle et du Rhin. — L'armée de Sambre-et-Meuse à son brave général Marceau.

* * *

« Je voudrais qu'il m'en eût coûté le quart de mon sang et vous tinsse en santé mon prisonnier, quoique je sache que l'empereur mon maître n'eut en ses guerres plus rude ni plus fâcheux ennemi (1). »

(*Mémoires du chevalier Bayard*).

Un an ne s'était pas écoulé que le général Hoche, son ami, était venu le rejoindre et se coucher près de lui dans la tombe; mais moins heureux que lui, celui-là mourait empoisonné.

Ces deux généraux, qui avaient commandé en chef chacun trois armées, et rempli le monde de leur renommée, avaient à peine cinquante-quatre ans à eux deux.

Au mois de mars 1817, l'officier de génie prussien qui dirigeait les nouvelles fortifications du fort Pétersberg, trouva que le monument du général français gênait ses plans, et il l'abattit; mais averti par la rumeur publique du sacrilége qui avait été commis, le roi de Prusse ordonna que ce monument fût rebâti dans la plaine. On réunit alors les deux tombeaux en un seul.

Ce fut le dernier hommage à la mémoire du général Marceau.

(1) Allusion aux paroles du général autrichien, baron de Kray

SAINT-GOAR.

A six heures du matin, la cloche du bateau nous appela à bord; je trouvai, en m'y rendant, monsieur Leroy déjà levé, et qui, en sa qualité de propriétaire administrateur, avait voulu venir nous recommander lui-même au capitaine, afin que, s'il nous prenait l'envie de descendre sur quelque point où il n'y aurait point de débarcadère, on mît la chaloupe à nos ordres. Il m'avait en outre apporté un charmant album de toutes les vues du Rhin, qu'il me pria d'emporter avec moi en souvenir du beau pays que je venais de parcourir.

J'avais perdu mes deux Anglais : ils étaient probablement à cette heure arrivés à Mayence, car, au lieu de descendre comme moi à Coblentz, ils avaient continué leur chemin, pressés qu'ils se sentaient de voir où en était le tombeau de cette bonne milady. Mais, en revanche, j'avais retrouvé mes deux fiancés hollandais, qui se tenaient amoureusement sur le pont, les doigts entrelacés, au vu de tout le monde; ils avaient fait leur pèlerinage à Rolandseck, et ils en étaient revenus avec un surcroît de tendresse. Ce fut du moins ce que me dit d'un air fort gaillard le fiancé, tandis que la fiancée baissait la tête et faisait tout ce qu'elle pouvait pour rougir.

En sortant de Coblentz, on aperçoit à droite, et par con-

séquent sur la rive gauche du fleuve, une des plus belles ruines des bords du Rhin; c'est le château de Holzenfels. Et cependant cette ruine, qui appartenait à la ville de Coblentz, fut près de deux ans en vente pour 10 louis, sans qu'il prît envie à aucun voyageur de l'acheter; ce que voyant, le conseil municipal en fit don au prince royal. Comme le prince royal est parfaitement artiste et homme de goût, il apprécia le cadeau, fit restaurer et meubler dans le goût gothique une des meilleures chambres, y mit un gardien, et l'autorisa à faire voir le château aux étrangers; depuis ce temps il y a des Anglais qui en ont offert jusqu'à 1,000 livres sterling. En face est le château de Lasneck, qui domine la petite rivière de ce nom qui vient se jeter dans le fleuve, et un peu plus loin la ville d'Oberlaustein, toute hérissée de tours et pareille à une vieille cité féodale.

Bientôt on se trouve en face de la petite ville de Rhensée, où se trouvait autrefois le *fameux Siége royal*, qui fut démoli en 1802 par les Français, dont quatre pierres de moyenne dimension, et qu'on aperçoit du milieu du Rhin, à quatre cents pas à peu près au-dessous de la ville, indiquent seules maintenant la place : c'est sur ce Koenigstuhl que se rassemblaient les électeurs du Rhin pour délibérer sur les intérêts de l'Allemagne, et il était érigé en ce lieu parce que les quatre territoires des quatre électeurs s'y touchaient comme les rayons d'une étoile. Du haut des siéges on voyait en même temps quatre petites villes : Laustein, sur le territoire de Mayence; Capellen sur celui de Trèves; Rhensée sur celui de Cologne; et enfin Braubach, fief palatin. En face, sur l'autre rive du Rhin, est la petite chapelle où, en

1400, les électeurs, après avoir terminé leur délibération sur le Kœnigstuhl, déclarèrent l'empereur Wenceslas déchu du trône.

A peine a-t-on eu le temps de jeter un coup d'œil sur les ruines du Siége royal et sur la chapelle historique qui s'y rattache par ce grand événement, qu'on se trouve en face du château de Marksburg, appartenant au duc de Nassau. C'est un vieux château féodal fort bien conservé, et qui est aujourd'hui une prison fort pittoresque, où entre autres prisonniers d'État était, lorsque nous y passâmes, un cousin de monsieur de Metternich portant le même nom que lui, lequel, lors de l'émeute du 3 juin qui, comme on le sait, eut un grand retentissement à Francfort, eut l'idée d'arborer sur le Johannisberg le drapeau national. Malheureusement pour le pauvre jeune homme, il faisait probablement à cette heure du brouillard sur le bord du Rhin, en sorte que le drapeau ne fut vu que par les espions de la Prusse, lesquels l'arrêtèrent et le conduisirent au château de Marksburg, où il put voir, pour se récréer, les instrumens de torture que l'on y conserve, heureusement dans un simple but de curiosité. On peut visiter le château, mais comme pour obtenir cette faveur il faut un certificat de bonne vie et mœurs délivré par la Sainte-Alliance, et que je ne m'étais pas muni de cette pièce importante, force me fut, à mon grand regret, de passer outre. C'est sur cette même rive du Rhin, et en la remontant de quelques milles, que se récolte le raisin qui donne le fameux vin appelé Lait de la Vierge.

Nous perdîmes bientôt de vue le magnifique château-prison, car le Rhin fait de Marksburg à Boppart un de ses plus

grands détours. A son angle le plus prononcé s'élève la petite ville de Boppart, l'ancienne Baudobriga des Romains, dont les murs sont bâtis sur les fondemens d'un fort de Drusus. C'est la patrie de l'empereur Henri VII, qui y naquit en 1512.

De Boppart, on aperçoit au haut d'une montagne géminée les deux châteaux des Deux frères : ce sont deux des plus vieilles ruines du Rhin, car leur abandon date, dit-on, du XIIIe siècle. Elles étaient habitées par deux frères jumeaux qui se ressemblaient tellement, qu'il arrivait parfois à leurs parens eux-mêmes de les prendre l'un pour l'autre. Ils vécurent dans l'union la plus parfaite jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, mais à vingt-cinq ans, tous deux devinrent amoureux de la même femme, et la discorde commença à se mettre entre eux. Bientôt les choses en furent au point que, ne voulant la céder ni l'un ni l'autre, ils résolurent de se la disputer par les armes. Prévenue de cette résolution, la dame de leurs sanglantes pensées accourut pour tâcher de les mettre d'accord, mais on lui dit que les deux frères étaient sortis ensemble en se dirigeant vers la vallée. Elle se fit indiquer le chemin qu'ils avaient pris, et se mit à leur poursuite ; à moitié de la descente de la montagne à peu près, elle entendit le cliquetis de leurs épées ; elle doubla le pas, mais quelque promptitude qu'elle y mît, elle arriva trop tard, et lorsqu'elle parvint au champ de bataille, elle trouva les deux malheureux frères couchés l'un sur l'autre comme Etéocle et Polynice. Désespérée d'être la cause d'un double fratricide, elle se retira dans le couvent de Mariemberg, que l'on aperçoit au-dessus de Boppart, et y mourut religieuse.

Quant aux châteaux des deux frères, à compter de ce jour ils demeurèrent inhabités.

Saint-Goar est non-seulement un débarcadère, mais encore un pèlerinage. Autrefois un beau château fortifié veillait sur la ville, mais en 1794 nous en avons fait sauter les murailles. Un aubergiste est entré par la brèche et y a bâti une auberge.

Quant au vieux saint qui avait donné son nom à la ville, il a bien perdu matériellement quelque chose aussi au passage des Français ; mais moralement, il a conservé une influence encore fort raisonnable pour le XIXe siècle.

Voici comment saint Goar a mérité cette grande réputation qui, de nos jours encore, s'étend depuis Strasbourg jusqu'à Nimègue.

Saint Goar était contemporain de Charlemagne, et par conséquent assistait à la lutte du grand empereur contre les infidèles. Pendant longtemps le saint regretta amèrement de ne pouvoir aider le fils de Pépin autrement que par ses prières. Saint Goar était non-seulement ermite, mais encore batelier. Il se livrait à ce regret tout en allant prendre sur la rive droite du Rhin un voyageur qui lui avait fait signe de le venir chercher, lorsque tout à coup il lui vint une idée qui lui parut être tellement une inspiration du ciel, qu'il résolut de la mettre à l'instant même à exécution.

En effet, à peine saint Goar se trouva-t-il avec le voyageur au milieu du Rhin, c'est-à-dire à l'endroit où le fleuve est le plus rapide et le plus profond, que, cessant tout à coup de ramer, il demanda à son passager de quelle religion il était, et ayant appris qu'il avait affaire à un hérétique, il

quitta la rame, se jeta sur lui, le baptisa en un tour de main, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et aussitôt, de peur qu'un baptême ainsi administré perdît de sa vertu, il jeta le nouveau converti dans le fleuve, qui l'emmena tout droit dans le paradis. La même nuit, l'âme du noyé apparut à saint Goar, et, au lieu de lui faire des reproches sur la manière tant soit peu brutale dont il l'avait forcée de sortir de ce monde, elle le remercia de lui avoir procuré la félicité éternelle. Il n'en fallut pas davantage au saint, avec les dispositions naturelles qu'il avait, pour le lancer dans cette nouvelle voie convertissante ; aussi, à partir de ce moment, y eut-il peu de jours qui ne fussent marqués par une conversion nouvelle. Quand il avait affaire à un chrétien, au contraire, saint Goar ne se contentait pas de lui faire traverser le Rhin, il le conduisait à son ermitage, et là il partageait avec lui les dons que la piété des fidèles y entassait avec une prodigalité qui, en s'augmentant d'heure en heure, prouvait que la réputation du saint grandissait à vue d'œil.

Or il arriva que cette grande réputation parvint jusqu'à Charlemagne, qui, en sa qualité de connaisseur, appréciait le moyen de conversion adopté par saint Goar, et résolut de ne point laisser un si puissant auxiliaire sans récompense. Il vint donc comme un simple étranger pour passer le Rhin, et ayant fait le signe accoutumé, il vit venir à lui le bon ermite ; mais son désir de passer le fleuve incognito fut sans résultat, car Dieu avait empreint sur sa face une telle majesté, que saint Goar le reconnut avant même qu'il n'eût mis le pied dans la barque.

Un pareil hôte devait laisser trace de son passage ; aussi,

arrivé à l'autre bord, et ayant bu d'un petit vin qui lui parut agréable, Charlemagne demanda des renseignemens sur la terre qui le produisait, et, ayant appris qu'elle était à vendre, il l'acheta et en fit don à l'ermite, lui promettant de lui envoyer de plus un tonneau et un collier.

Effectivement, quelques semaines après le passage de l'empereur, saint Goar reçut les deux objets promis. Tous deux étaient l'ouvrage de l'enchanteur Merlin, et avaient chacun une propriété particulière. Le tonneau, tout au contraire de celui des Danaïdes, était toujours plein, pourvu qu'on n'en tirât le vin que par le robinet; quant au collier c'était bien autre chose.

Dans l'épanchement du tête-à-tête, saint Goar s'était plaint à Charlemagne de la mauvaise foi des infidèles, qui maintenant qu'ils savaient les habitudes de saint Goar, au lieu d'avouer leur hérésie, répondaient tout bonnement qu'ils étaient chrétiens, traversaient le fleuve, protégés par ce titre, et, quand ils étaient sur l'autre rive, buvaient son vin et s'en allaient en lui faisant des cornes. Il n'y avait pas de remède à cela, rien ne ressemblant à un chrétien comme un infidèle qui fait le signe de la croix.

C'était à cet inconvénient que l'empereur Charles avait promis d'obvier, et c'était pour tenir sa promesse qu'il envoyait le collier préparé par Merlin.

En effet, le collier avait une vertu particulière. A peine avait-il touché la peau, qu'il sentait à qui il avait affaire : Si c'était à un chrétien, il restait dans son *statu quo*, et laissait tranquillement passer le vin de la bouche à l'estomac; si c'était à un infidèle, il se resserrait immédiatement de

moitié, de sorte que le buveur lâchait le verre, tirait la langue et tournait de l'œil. Alors, saint Goar, qui se tenait près de lui avec une tasse pleine d'eau, le baptisait lestement, et la chose revenait au même. C'était donc deux cadeaux inappréciables et bien faits pour aller ensemble que celui du tonneau et du collier.

Saint Goar sentit la valeur de ce don; aussi, non-seulement pendant toute sa vie en fit-il usage, mais encore ordonna-t-il aux moines, qui s'étaient réunis à l'entour de lui, et qui de son vivant avaient fondé une abbaye dont il était le supérieur, d'en faire usage après sa mort. Les moines n'y manquèrent pas, et le collier et le tonneau miraculeux traversèrent les siècles en conservant leur puissance.

Malheureusement, en 1794, les Français s'emparèrent de Saint-Goar tellement à l'improviste que les moines n'eurent point le temps de sauver leur tonneau. En entrant au couvent, le premier soin des vainqueurs fut de descendre à la cave, et comme par un seul robinet le vin ne coulait pas à leur soif, ils employèrent l'expédient en usage en pareil cas, et lâchèrent trois ou quatre coups de pistolets dans la bienheureuse futaille, sans se donner la peine de boucher le trou des balles. Le soir, le régiment était ivre, mais la tonne, dont le charme se trouvait rompu, était à tout jamais vide.

Quant au carcan, le tambour-maître l'avait pris pour en faire un collier à son caniche, et les amateurs d'archéologie peuvent le voir tel qu'il était encore en 1809, dans le joli tableau d'Horace Vernet, intitulé le *Chien du Régiment*.

Mais depuis 1812 on ne sait pas ce qu'il est devenu, le pauvre caniche ayant été gelé avec son maître dans la retraite de Russie.

LA LORE-LEI.

Au reste, saint Goar a pour sa réputation un terrible voisin, ou plutôt une terrible voisine, c'est la fée Lore, qui a donné son nom à un immense rocher à pic qu'on trouve à un demi-quart de lieue au-dessus des ruines de Katzenellen, et que, d'après elle, on appelle le *Lore-Lei*.

Depuis Coblentz, nous entendions parler de cette partie du Rhin, à part la légende poétique qui s'y rattache, comme de la plus curieuse que le fleuve offrit aux voyageurs durant tout son cours. En effet, pour traverser cet endroit, les passagers les plus indifférens étaient montés sur le pont, et il régnait sur tout l'équipage une agitation traditionnelle qu'on remarque sur le Rhône lorsqu'on s'approche du pont Saint-Esprit. C'est qu'effectivement, en cet endroit, le Rhin se resserre et s'assombrit; son cours devient plus rapide; car, dans un espace de cinq cents pas, ses eaux ont une pente de cinq pieds. Enfin, le Lore-Lei s'élève comme un sombre promontoire, et l'on voit sortir du fleuve la pointe des rochers

qui ont roulé de ses flancs et qui ont semé ce passage d'écueils. C'est au sommet de cette montagne que se tenait la fée Lore.

C'était une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, si belle, que les bateliers qui descendaient le Rhin oubliaient, pour la regarder, le soin de leurs bateaux, de sorte qu'ils allaient se briser contre les rochers, et qu'il n'y avait pas de jour où l'on n'eût à déplorer quelque nouveau malheur.

L'évêque qui habitait la ville de Lorch entendit parler de ces accidens, si souvent réitérés qu'ils semblaient l'effet d'une fatale influence, et les filles, les femmes et les mères de ceux qu'elle avait fait périr étant venues, avec des habits de deuil, accuser la belle Lore de magie, il l'assigna à comparaître devant lui.

La belle Lore promit de venir, mais, au jour qu'elle devait venir, elle l'oublia, de sorte que l'évêque envoya deux hommes pour la prendre, et ces hommes la trouvèrent, selon son habitude, assise sur son rocher : elle chantait une vieille ballade comme en chantent les nourrices aux enfans qu'elles bercent, et, sans faire aucune résistance, elle se leva et les suivit.

Bientôt elle parut devant l'évêque, et l'évêque voulut l'interroger sévèrement; mais à peine l'eut-il vue que, subissant le charme universel, il fixa ses yeux sur les siens; puis, avec un accent qui trahissait la pitié qu'il éprouvait pour la jeune fille :

— Est-il vrai, belle Lore, lui dit-il, que vous soyiez une magicienne?

— Hélas! hélas! monseigneur, répondit la pauvre enfant,

si j'étais une magicienne, j'aurais eu des charmes pour retenir mon amant, et mon amant ne serait point parti; et je ne passerais pas mes jours et mes nuits à l'attendre au sommet d'un rocher, en chantant la ballade qu'il aimait. Et en disant ces mots, la belle Lore se mit à chanter la ballade devant l'évêque, si bien que l'évêque vit qu'elle était folle.

Alors au lieu de songer à la punir, il commença à la plaindre, et craignant en la voyant ainsi hors de sens, qu'après avoir perdu son corps elle ne perdît son âme, il ordonna qu'elle fût conduite au monastère de Marienberg, et la recommanda par une bulle à la supérieure qui était sa parente.

La belle Lore partit, montée sur la plus douce haquenée que l'on put trouver, car l'évêque craignait qu'il ne lui arrivât malheur en route, et lui-même la suivit des yeux au milieu de l'escorte qui l'accompagnait, jusqu'à ce que l'escorte et elle eussent disparu derrière le château de Nottingen; et tout alla bien ainsi jusqu'à ce que l'on fût en vue des rochers où elle avait l'habitude de se tenir pour attendre son amant.

Mais lorsque l'on fut en vue de ces rochers, elle demanda à monter à leur sommet pour jeter un dernier coup d'œil sur le Rhin, et pour voir si celui qu'elle attendait depuis si longtemps ne revenait pas; et comme l'évêque avait commandé qu'on ne la contrariât en rien, ses gardes l'aidèrent à descendre de cheval, et deux d'entre eux la suivirent à quelques pas, afin de la rattraper si elle cherchait à fuir.

Mais à peine eut-elle posé le pied à terre qu'elle se mit à courir si légèrement, qu'elle semblait comme une hirondelle

raser la terre, et qu'elle sautait de rocher en rocher avec tant de facilité, quelle que fût leur hauteur et leur escarpement, qu'on eût dit une ombre, plutôt qu'une créature humaine appartenant encore à la terre des vivans.

Et ainsi, elle arriva au sommet de la montagne, à l'endroit même où elle surplombait le fleuve : et s'avançant sur la dernière extrémité, elle ramassa la harpe qu'elle y avait laissée la veille, et de cette voix triste qui ôtait la raison à ceux qui l'écoutaient, elle se mit à chanter sa ballade accoutumée. Mais cette fois, quand la ballade fut finie, elle prit sa harpe contre sa poitrine, et les yeux au ciel, les cheveux au vent, elle se laissa lentement choir, non pas comme un corps qui tombe, mais comme une colombe qui s'envole. Au même instant l'escorte qui l'accompagnait jeta un grand cri; la belle Lore avait disparu dans les flots.

L'escorte revint près de l'évêque et lui raconta ce qui s'était passé : alors l'évêque, tout en secouant sa tête mitrée, ordonna que des messes fussent dites pour le repos de l'âme de la pauvre folle; mais il avait lui-même peu d'espérance. car il savait que le crime que Dieu a le plus de peine à pardonner est le suicide.

En effet, quelques jours après, il apprit qu'on avait de nouveau vu la belle Lore sur son rocher, et qu'à sa douce vue et à son doux chant des bateliers s'étaient perdus; or, comme il savait à n'en point douter qu'elle s'était précipitée dans le fleuve, il pensa que pour cette fois il y avait réellement là-dessous quelque enchantement, et fit venir un mathématicien très savant en affaire de magie.

Le savant consulta les astres, et dit à l'évêque qu'effecti-

vement la belle Lore était morte, mais que comme elle était morte en péché mortel, elle était condamnée à revenir au même lieu où elle se tenait de son vivant, et qu'elle reviendrait ainsi jusqu'à ce qu'elle rencontrât un jeune chevalier qui lui fît oublier son premier amour.

L'évêque était trop pieux pour s'opposer en quelque chose que ce fût aux arrêts du ciel; seulement il fit annoncer en tout lieu qu'on eût à se défier de la fée Lore, attendu qu'en punition de ses péchés, la pauvre folle était devenue une méchante enchanteresse ; et l'on n'eut point de peine à le croire, car les chants si doux qu'elle faisait entendre autrefois étaient devenus railleurs, et si quelque batelier échouait au pied de son rocher, elle répondait à son cri de mort par un grand éclat de rire, comme répondent la nuit les chats-huants aux cris des voyageurs perdus dans les forêts.

Et cela dura pendant plus d'un siècle; l'évêque mourut. La génération qui avait vu la pauvre Lore vivante disparut en racontant son histoire à la génération qui devait la suivre, et quatre autres générations passèrent ainsi en se racontant les unes aux autres comment était venue là cette méchante fée que l'on voyait ainsi comme un spectre sur son rocher, et dont on entendait les éclats de rire chaque fois que quelque barque égarée chavirait dans les ténèbres.

Cent ans et plus s'étaient écoulés; l'empereur Maximilien régnait en Allemagne, et Roderic-Lenzoli Borgia, de terrible mémoire, était pape à Rome, lorsqu'un soir, un jeune chasseur, perdu dans la vallée de Ligrenkofp, parut tout à coup à la sortie de cette vallée et se trouva en face du Rhin.

C'était par une de ces chaudes soirées d'été, où toute eau

fraîche et limpide vous attire; aussi, fatigué de sa course, le jeune chasseur descendit aussitôt de cheval pour se baigner. Mais avant de descendre dans le fleuve, voulant indiquer à sa suite où il était, il sonna du cor; aussitôt l'air qu'il venait de faire entendre fut répété si distinctement, qu'il crut que quelque piqueur lui répondait; il recommença aussitôt une autre fanfare, qui fut reproduite si parfaitement encore, qu'il commença à douter; enfin, à une troisième épreuve, il secoua la tête en disant : — C'est l'écho! et ayant posé son cor à terre, il se déshabilla et se jeta dans le fleuve.

Walter, c'était ainsi que se nommait le jeune nageur, était fils d'un comte palatin; il avait dix-huit ans à peine, et c'était déjà non-seulement le plus beau, mais encore le plus brave et le plus adroit des jeunes seigneurs qui, de Mayence à Nimègue, habitaient les bords du Rhin.

Aussi, à la vue de ce bel enfant, dont elle avait commencé par se moquer, en lui renvoyant le son de son cor, et qui venait pour ainsi dire se livrer à elle, la fée Lore éprouva-t-elle tout à coup un sentiment que depuis longtemps elle croyait mort dans son cœur; mais, s'abusant elle-même, elle attribua son trouble à la pitié. La fée Lore se trompait : c'était de l'amour.

De son côté, le jeune homme l'avait aperçue assise sur son rocher, et s'était mis à nager vers elle; la fée Lore le voyait s'approcher avec joie, et elle se mit à chanter cette vieille ballade que tout autour d'elle avait oublié, excepté elle; et à cette voix, Walter redoubla d'efforts pour aborder au pied du rocher. Mais tout à coup la fée songea qu'entre le beau

nageur et elle était l'abîme où tant de malheureux s'étaient engloutis; aussitôt, elle interrompit son chant et disparut, si bien que tout rentra dans le silence et dans l'obscurité.

Alors Walter vit qu'il avait été le jouet d'une illusion, et comme il se sentait entraîné malgré lui, il se souvint du gouffre; heureusement il était temps encore, et le jeune homme, grâce à sa vigueur et à son adresse, parvint à regagner le rivage; à peine y était-il qu'il vit venir son vieil écuyer Blum. Blum avait entendu le triple appel du cor, et était accouru.

Walter et le vieil écuyer rejoignirent bientôt leur suite; puis, tous les chasseurs ensemble reprirent le chemin du château. Chacun revenait en parlant joyeusement des exploits de la journée; Walter, seul, marchait pensif et la tête inclinée sur sa poitrine; il pensait à cette apparition gracieuse qui n'avait duré qu'un instant, mais qui lui avait laissé une impression si profonde.

Et le lendemain et les jours suivans, les pêcheurs eurent beau regarder sur le Lei, ils ne virent point la fée. En échange, à partir de ce moment, tout ce qu'entreprenait Walter lui réussissait; on eût dit qu'un génie veillait près de lui, qui lui aplanissait toutes les difficultés.

En effet, le ciel était-il couvert de nuages, et la plus affreuse tempête menaçait-elle, il suffisait que Walter sortît pour que le ciel s'éclairât à l'instant même. Parlait-on dans les environs d'un cheval fougueux, Walter, selon ses habitudes, se le faisait amener, et à peine était-il en selle, que le cheval devenait doux comme un mouton. Etait-il altéré,

une source fraîche et limpide s'offrait à sa vue; était-il las, un lit de fleurs...

De sorte que sur les bords du Rhin on ne parlait plus que de son adresse et de son bonheur; sa flèche atteignait le but partout où elle était lancée, que ce fût l'aigle planant au plus haut des airs ou le daim fuyant au plus épais de la forêt: ses faucons étaient les plus audacieux, ses chiens les plus fidèles.

Or, un jour que sa meute poursuivait un chevreuil, et que pour la suivre dans les chemins escarpés où elle s'était engagée, il avait quitté son cheval, le jeune chasseur s'égara, et quoiqu'il se trouvât dans une partie de la contrée qui lui fût bien connue, il ne put retrouver son chemin; car il lui semblait que, par une magie dont il ne pouvait se rendre compte, les objets avaient changé de forme.

Mais comme poussé par une puissance invisible, Walter avançait toujours. Bientôt, les sons d'une harpe parvinrent jusqu'à lui, et pensant qu'il devait être dans le voisinage de quelque château, il marcha vers l'endroit d'où lui semblait venir le son. Mais le son reculait à mesure qu'il avançait, demeurant toujours assez près pour qu'il ne cessât point de l'entendre, trop loin pour qu'il vît l'instrument qui le rendait.

Il marcha ainsi depuis l'heure où l'ombre était descendue jusqu'à l'heure de minuit. A minuit, il se trouva presqu'au sommet d'une haute montagne qui dominait le Rhin, à droite et à gauche le fleuve fuyait dans la vallée, comme un large ruban argenté. Walter gravit un dernier mamelon, et sur la pointe la plus élevée du rocher, il vit une femme assise.

Cette femme tenait à la main la harpe dont les sons l'avaient guidé; une douce lumière, pareille à celle de l'aube, l'enveloppait comme si elle n'eût pu respirer que dans une atmosphère différente de la nôtre, et elle souriait avec un si merveilleux sourire, que ce sourire renfermait depuis le premier aveu de l'amour jusqu'aux dernières promesses de la volupté.

Walter reconnut à l'instant même l'être mystérieux qu'il avait déjà entrevu pendant la nuit où il se baignait dans le Rhin; son premier mouvement fut d'aller à lui, mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta en songeant à tout ce qu'on lui avait raconté de la Lore-Lei; puis, comme c'était un cœur religieux, il fit dévotement le signe de la croix, à l'instant même la lumière s'éteignit, et celle qui la répandait jeta un cri et disparut comme une ombre.

Mais, disparue aux yeux de Walter, elle fut depuis ce moment présente à son esprit : sans cesse il entendait retentir à ses oreilles la musique mélodieuse qui l'avait guidé jusqu'au haut du rocher, et à peine fermait-il les yeux qu'il revoyait resplendissante de sa lumière étrange cette belle fée qui l'avait accueilli avec un si gracieux sourire.

Et Walter tomba dans une profonde mélancolie, car en face de cette image sans cesse présente à sa pensée, aucune femme ne lui paraissait belle; et comme il sentait instinctivement qu'il aspirait à quelque chose qui n'était point de la terre, chaque fois qu'on lui demandait la cause de sa tristesse, il secouait la tête, soupirait, et montrait du doigt le ciel.

Enfin, un jour, le père de Walter lui annonça qu'il eût à

se préparer à partir pour Worms, où l'empereur Maximilien tenait sa cour : il était question de faire la guerre au roi de France, et l'empereur appelait à son aide ses plus braves chevaliers. Les yeux de Walter brillèrent un instant de joie à l'idée de la gloire qu'il pouvait acquérir en cette guerre, et il répondit à son père qu'il était prêt à partir.

Cependant, dès le lendemain, il retomba dans sa mélancolie habituelle. Sans cesse il semblait écouter des bruits que nul n'entendait, sans cesse ses yeux semblaient suivre une image qui échappait à tous les yeux, et le vieil écuyer voyant cette préoccupation éternelle, pressait tant qu'il pouvait les préparatifs du départ, espérant tout d'un changement de lieux.

Mais, la veille de ce jour tant attendu par le pauvre Blum, Walter le fit appeler. L'écuyer se hâta de se rendre aux ordres de son jeune maître, et le trouva plus sombre et plus accablé que jamais ; cependant, il tendit comme d'habitude la main au vieil écuyer, lui dit qu'avant de quitter la contrée, il avait résolu de faire une dernière pêche sur le Rhin, et lui demanda s'il voulait l'accompagner.

Blum, qui avait bien souvent partagé ce plaisir avec son jeune maître, ne vit dans cette demande rien que de très simple; il ordonna de porter les filets dans la barque, et Walter ordonna que la barque les attendit en face du petit village d'Urbar.

C'était par une de ces belles soirées de printemps où toute la nature, se réveillant de son sommeil, est harmonieuse comme si chaque chose de la création, de cette voix que

Dieu a donné aux élémens comme aux hommes, chantait son hymne au Seigneur : le vent avait des mélodies étranges; le soir des parfums inconnus; le fleuve réfléchissait le ciel comme un miroir, et les étoiles filantes, traversant l'azur, semblaient, au milieu du calme universel, pleuvoir silencieusement sur la terre.

Le vieux Blum jeta les filets; mais Walter, au lieu de s'occuper de la pêche, regardait le ciel, de sorte que la barque en dérive suivait le courant de l'eau. Tout à coup une mélodie bien connue parvint jusqu'aux oreilles du jeune comte; il baissa les yeux, et, de sa place accoutumée, il vit, sa harpe à la main, la fée Lore assise sur son rocher.

C'était la troisième fois qu'elle lui apparaissait ainsi, et cette fois, comme il l'était venu chercher, il ne songea point à s'éloigner d'elle; mais au contraire, il prit les avirons et se mit à ramer de son côté. A ce mouvement inattendu et qui dérangeait ses filets, Blum leva les yeux et vit que la barque se dirigeait droit vers le gouffre.

Alors il voulut arracher les rames des mains de Walter; mais il était trop tard, et quoiqu'il les lui eût cédées sans résistance, le courant était si rapide que, malgré tous les efforts du vieil écuyer, il emportait la barque vers l'abîme. Déjà on entendait les mugissemens du gouffre qui appelait sa proie, Blum lâcha les avirons et se tourna vers Walter, espérant qu'en se jetant à l'eau avec lui ils pourraient encore tous deux gagner le rivage; mais Walter avait les bras tendus vers l'apparition magique qui, de son côté, semblait glisser aux flancs de la montagne et se rapprocher de lui. Blum le conjura de ne point se jeter ainsi au-devant de sa

perte; mais Walter était sourd et immobile. Le vieil écuyer voulut le prendre à bras le corps et se précipiter avec lui dans le fleuve, mais Walter le repoussa. Alors, le fidèle serviteur, voyant qu'il ne pouvait le sauver, résolut de mourir avec lui, et comme Walter ne songeait point à prier, il se mit à genoux au fond de la barque, et pria pour eux deux.

Et la barque s'avançait toujours vers le gouffre, et les mugissemens de l'abîme devenaient de plus en plus forts; on voyait dans la nuit sortir du fleuve la tête noire des rochers, contre lesquels se brisait l'écume, et chacun d'eux semblait au pauvre Blum un monstre informe monté à la surface de l'eau pour le dévorer.

De son côté, la fée Lore, enveloppée de cette douce lumière qu'elle semblait répandre, comme une statue d'albâtre au milieu de laquelle brûlerait une flamme, s'approchait avec son doux sourire, et tendant les bras vers le jeune homme, comme le jeune homme les tendait vers elle : déjà elle était descendue du rocher, et légère comme une vapeur, semblait glisser sur l'eau ; enfin Blum sentit la barque trembler et frémir, comme un être animé qui s'approche de sa destruction. Il leva les yeux, il vit qu'ils étaient au milieu des rochers, à quelques pas du gouffre. Walter et la fée Lore allaient se rejoindre; tout à coup il sentit que la barque, attirée comme par la main d'un géant, s'abîmait dans les profondeurs du fleuve; il n'eut que le temps de faire le signe de la croix et de recommander son âme à Dieu ; car sa tête ayant porté contre un rocher, il sentit qu'il s'évanouissait, et crut qu'il allait mourir. Lorsqu'il revint à

lui, il faisait grand jour, et il était couché sur le sable au pied du rocher.

Le pauvre écuyer chercha et appela Walter; l'écho moqueur du Lei lui répondit seul; alors il résolut de reprendre la route du château; mais aux trois quarts du chemin, il rencontra le comte lui-même qui, inquiet de l'absence de son fils, s'était mis à sa recherche. Blum se jeta à ses pieds et se voila la tête avec son manteau en signe de deuil.

Enfin, il lui fallut s'expliquer, et il raconta tout au comte, comment deux fois son jeune maître avait échappé à la fée Lore; mais comment, à la troisième fois, il l'était venu chercher lui-même. Le comte resta un instant immobile et comme écrasé par la douleur; mais pas une larme ne tomba de ses yeux, pas un soupir ne sortit de sa bouche. Enfin, après un instant de silence :

— Celui, s'écria-t-il, qui me livrera cette infernale fée, recevra une récompense royale.

— Oh! s'il en est ainsi, monseigneur, s'écria Blum, permettez que ce soit moi qui tente l'entreprise; car, par l'âme de mon jeune maître! j'y réussirai ou j'y perdrai la vie.

Le comte fit signe de la tête qu'il accueillait la demande du vieil écuyer, et reprit le chemin du château, où il s'enferma en rentrant; et personne ne le vit plus de la journée, aucun serviteur ne fut appelé auprès de lui; seulement, à travers la porte de l'oratoire, on l'entendait pleurer à sanglots.

Le soir venu, Blum choisit parmi les hommes d'armes du comte ceux sur lesquels il croyait pouvoir compter pour monter avec lui sur le rocher, tandis qu'il ferait envelopper

sa base par les moins braves, afin que si la fée Lore cherchait à s'échapper, elle fût prise entre eux et le fleuve. Puis, ces dispositions arrêtées, il monta hardiment au sommet.

La nuit était sombre et pareille à cette autre nuit où Walter avait fait la même ascension : Blum arriva à ce premier sommet où s'était arrêté le jeune comte; puis, ayant de nouveau encouragé les soldats, il gravit la dernière cime. Arrivé au sommet de celle-ci, il aperçut la fée Lore, assise sur son rocher et les yeux tendrement fixés sur le fleuve.

A cette vue, si peu faite qu'elle fût pour effrayer, les hommes d'armes, saisis de terreur, refusèrent d'aller plus loin; mais le vieil écuyer, au lieu de partager leur épouvante, sentit redoubler sa colère contre l'enchanteresse qui lui avait enlevé son jeune maître; et voyant que quelque instance qu'il fît aux soldats pour l'aider à prendre la fée, ils n'osaient faire un pas de plus, il s'avança seul vers elle en criant :

— O magicienne maudite ! tu vas enfin payer tout le mal que tu as fait.

A cette voix et à cette menace, la fée leva doucement la tête, et le regardant avec son doux sourire :

— Que veux-tu, vieillard, lui dit-elle, et qu'espères-tu me faire, à moi qui ne suis qu'une ombre?

— Ce que je veux, répondit Blum, je veux que tu me rendes le cadavre de mon jeune maître que tu as précipité au fond du Rhin. Ce que j'espère, j'espère venger sur toi sa mort et celle de tant d'autres qui ont péri avant lui dans le gouffre où il a disparu.

— Le jeune comte n'appartient plus à la terre, murmura

la fée de sa voix mélodieuse; le jeune comte est mon époux. Il est le roi du fleuve comme j'en suis la reine ; il a une couronne de corail ; il a un lit de sable mêlé de perles ; il a un beau palais d'azur avec des piliers de cristal ; il est plus heureux qu'il n'aurait jamais été sur la terre; il est plus riche que s'il eût hérité de l'héritage paternel, car il a toutes les richesses que le Rhin a englouties depuis le jour de la création jusqu'à ce jour. Retourne donc vers son père, et dis-lui de ne pas pleurer!

— Tu mens, méchante fée, répondit Blum, et tu voudrais échapper à ma vengeance; mais tu ne me tromperas pas ainsi; tu es en mon pouvoir, et ton heure est arrivée, à moins que je ne voie mon jeune maître lui-même, et que lui-même ne me confirme, soit de la voix, soit du geste, ce que tu m'as dit. Ainsi donc, apprête-toi à me suivre. Et il tira son épée et fit un pas pour s'approcher de la fée ; mais d'une voix puissante, et en étendant le bras vers lui :

— Attends ! dit l'enchanteresse.

Et elle détacha son collier de son cou, et en prit deux perles qu'elle jeta dans le fleuve. Au même instant le fleuve bouillonna, et deux vagues énormes ayant cette forme indécise et fantastique que l'on prête aux chevaux marins, montèrent le long des rochers jusqu'au sommet de la montagne, et sur l'une de ces deux vagues, était un bel adolescent au visage pâle et aux longs cheveux pendans, que le vieux Blum crut reconnaître pour le jeune comte ; si bien qu'il resta immobile de stupeur.

Pendant ce temps, les deux vagues montaient toujours

jusqu'à ce qu'elles vinssent mouiller les pieds nus de la fée ; alors la belle Lore s'assit sur celle qui était vide, et, enlaçant ses bras à ceux du jeune homme, elle lui donna un baiser. Puis les vagues commencèrent à redescendre, et, voyant que la fée lui échappait, Blum voulut la poursuivre. Alors le jeune homme le regarda en souriant.

— Blum, lui dit-il, va dire à mon père qu'il ne pleure pas, et que je suis heureux.

A ces mots, il rendit à son épouse le baiser qu'elle lui avait donné, et tous les deux disparurent dans le fleuve.

Depuis ce jour, nul ne revit la Lore-Lei, et les bateliers n'eurent plus à craindre son chant de sirène. Tout ce qui reste d'elle est un écho moqueur qui répète quatre ou cinq fois le son du cor, ou la Tyrolienne nationale que le pilote ne manque pas de chanter en passant devant le rocher de la Lore-Lei.

MONSIEUR DE METTERNICH ET CHARLEMAGNE.

Les extrêmes se touchent. Après la pauvre Lore-Lei victime de son amour, viennent les sept vierges victimes de leurs rigueurs, ces sept vierges sont autant de sœurs qui

s'amusaient à faire mourir les beaux jeunes gens d'amour. Saint Nicolas, sans doute l'antique protecteur des garçons, les changea en autant de roches qui sortent de l'eau, et qu'on ne manque pas de montrer en passant aux jeunes filles, pour les guérir de la même maladie, si par hasard elles en étaient atteintes.

Nous quittâmes Oberwesel, sa grande tour, et la Prusse rhénane, pour rentrer dans le pays de Nassau d'où nous venions de sortir. Le château de Gutenfelds, démoli en 1807, et qui domine Caub, domine un corps de garde à peu près conservé en mémoire de Gustave-Adolphe, qui s'y tint pour donner ses ordres dans un combat qu'il livra aux Espagnols qui voulaient l'empêcher de passer le Rhin. Presque en face de ce corps de garde, et au milieu du Rhin, s'élève une bâtisse massive et de forme étrange, qui de loin semble un navire à l'ancre, tout prêt à descendre le fleuve. C'est le Pfalz, auquel on monte par un escalier étroit, et dans lequel les princesses palatines venaient accoucher. Maintenant qu'il n'y a plus de Palatinat, le château appartient au duc de Nassau. Un puits creusé dans le roc, et avec lequel ne communiquent pas les eaux du Rhin, a été chercher une source à vingt pieds au-dessous du lit du fleuve.

Cent pas au-dessus du Pfalz on rencontre Bacharah : trois choses le recommandent à la curiosité du voyageur, ses ruines, son das Wilde-Gefœhrt et son vin. Les ruines sont celles de l'église de Werner; son das Wilde-Gefœhrt, ou passage furieux, est une espèce de tourbillon que forme le fleuve, peu dangereux dans les temps calmes, mais terrible dans les jours orageux ; enfin son vin, dont l'empereur Wen-

ceslas faisait si grand cas, que moyennant quatre foudres de ce vin il accorda la liberté à la ville de Nuremberg. Au reste, grâce à un rocher qui se trouve entre l'île de Bacharah et la rive droite du fleuve, on peut savoir d'avance quelle sera la qualité de ce merveilleux liquide. Si du mois de juillet au mois de septembre le rocher montre sa tête hors du fleuve, ce qui n'arrive que dans les années de grande sécheresse, on peut acheter la récolte sur pied ; si au contraire le rocher reste couvert par l'eau, les amateurs sont prévenus d'attendre à une autre année.

Quant aux ruines de l'église, dont nous n'avons dit qu'un mot, elles demeurent, toutes délabrées qu'elles sont, un lieu de pèlerinage fort fréquenté : leur réputation leur vient des miracles que saint Gualbert fit, non-seulement pendant sa vie, mais encore après sa mort. Ayant été assassiné à Vesel, par des juifs qui voulaient lui faire renier sa religion, et jeté dans le Rhin, son cadavre, au lieu de descendre le fleuve, remonta le courant jusqu'à Bacharah, si bien que, le lendemain du jour de son assassinat, lorsque ses meurtriers le croyaient au moins à Coblentz, on le retrouva en face de son église, couché et comme endormi sur le rivage.

Au reste, à mesure que l'on remonte le Rhin, les traditions passent du poétique au matériel ; c'est que peu à peu les rivages s'abaissent, et que les côteaux couverts de vignes succèdent aux montagnes surmontées de vieux châteaux, si bien que, lorsqu'on a passé le château de Sonneck, détruit en 1282 par Rodolphe de Habsbourg, et rebâti par la famille de Waldeck, qui, éteinte avant lui, l'a laissé s'éteindre à son tour ; le château de Falkembourg, détruit à

la même époque, et qui, comme son voisin, rebâti au commencement du XIVe siècle par un comte palatin, fut abandonné ensuite à l'archevêque de Mayence, aux mains des créanciers duquel il est resté ; et enfin le château de Rheinstein, qui, plus heureux que ses devanciers, doit son illustration antique à la légende de Cunon de Falkenstein et de sa fiancée, et son illustration moderne à la protection que lui accorde le prince Frédéric de Prusse; si bien, dis-je, que, lorsqu'on a passé ces trois châteaux, le poëte n'a rien de mieux à faire que de laisser là son cicerone et de prendre quelque commis-voyageur d'une bonne maison de Cologne ou de Mayence, et de s'informer des meilleurs crus qu'il lui reste à rencontrer. Et alors, selon qu'il préférera le vin rouge au vin blanc, ou le vin blanc au vin rouge, il fera son choix entre l'Ingelheim, planté par Charlemagne, ou le Johannisberg, exploité par monsieur de Metternich.

La première de ces deux célébrités doublement historiques, que l'on rencontre sur sa route, est le Johannisberg : c'est une hauteur avancée et saillante du Taurus, remarquable par sa convexité, et qui, de terrasses en terrasses, descend presque au niveau du fleuve. C'est sur ces terrasses que croissent les vignes qui fournissent le fameux Château-Johannisberg, qui jouit d'une si haute réputation, que, si peu gourmet que nous soyons, nous ne pouvons nous dispenser de consacrer quelques lignes à son histoire.

Le fameux Bischofsberg ou Johannisberg, selon qu'on voudra l'appeler mont l'Evêque ou mont Saint-Jean, était d'abord surmonté par un prieuré fondé en 1109 par l'archevêque de Mayence, Richard II. En 1130, c'est à-dire vingt

et un ans après sa fondation, l'archevêque en fit une abbaye qui fleurit pendant quatre siècles, et qui enfin, en 1552, fut brûlée par Albert de Brandebourg. Cet incendie, qui avait détruit le couvent, entraîna sa suppression en 1587 ; quant à ce qui restait du bâtiment, il fut démoli par les Suédois pendant la guerre de Trente ans.

Mais ce qui faisait la richesse du mont Saint-Jean n'était ni ses prieurés, ni ses abbayes : c'étaient ses vignes. Aussi, en 1641, la première montagne fut-elle engagée au trésorier de l'empire, Hubert de Bleymann, pour la somme de 50,000 florins (66,000 francs à peu près), et, comme le remboursement de cette somme ne fut jamais opéré, en 1716 le prince de Foulde fut subrogé aux droits de ses héritiers. C'est à compter de ce moment que l'exploitation de ce fameux vignoble commença à être faite selon les règles de l'art; aussi le produit des soixante-trois arpens qui forment sa surface monta-t il entre les mains de son nouveau propriétaire, de quinze ou seize tonneaux qu'il rapportait, jusqu'à vingt-trois et quelquefois même jusqu'à vingt-quatre. Or, comme chaque tonneau contient treize cents bouteilles, et que, dans les grandes années, comme dans celles de 1779 et de 1785, par exemple, la bouteille fut vendue jusqu'à 12 florins, c'est-à-dire jusqu'à 24 francs, on comprend que le revenu de ces soixante-trois arpens ne laisse pas que d'en valoir la peine. Aussi, lors de la suppression de l'abbaye de Foulde, qui eut lieu en 1803, le prince d'Orange ne négligea-t-il point de faire valoir ses droits sur ce précieux domaine : malheureusement, à peine avait-il eu le temps de déguster son produit, que Napoléon le lui emprunta comme il fit depuis du

royaume de la Hollande, et le donna au maréchal Kellermann, en souvenir, sans doute, de sa belle charge de Marengo. Le duc de Valmy le garda jusqu'en 1816, époque à laquelle l'empereur d'Autriche, qui ne devait naturellement pas avoir envers lui les mêmes motifs de reconnaissance que Napoléon, l'en dépouilla au profit de monsieur de Metternich, qui le reçut à titre de fief et à la condition d'en payer le dixième. Le célèbre diplomate en agrandit les jardins, rehaussa d'un étage le corps de logis du château, et fit peindre dans la chapelle ses armoiries sur verre. A-t-il voulu indiquer par là la fragilité des possessions humaines?

Outre son goût pour la diplomatie et pour l'agriculture, monsieur le prince de Metternich a encore la passion des autographes. Ses relations pendant trente ans avec tous les souverains de l'Europe, dont quelques-uns lui doivent leurs couronnes, lui donnèrent la facilité de réunir une assez belle collection de lettres royales et impériales, et à plus forte raison, comme on le comprend, de tous ces petits princes dont huit ou dix fois les Etats lui sont passés et repassés par les mains. De plus, comme les odes des poëtes allemands et les sonnets des improvisateurs italiens ne durent pas lui faire faute, il n'avait encore rien à désirer sous ce rapport, lorsqu'il s'aperçut que, dans une époque où la presse est devenue une puissance, il lui fallait au moins quelques autographes de journalistes. Or, comme en Italie et en Allemagne, grâce à la censure, il y a bien des journaux, mais pas de journalistes, force lui fut de recourir à la France. Monsieur Jules Janin fut un de ceux qui reçurent, avec tou-

tes les formes d'aristocratique politesse qui le distinguent, la requête du rival de monsieur de Talleyrand.

Monsieur Jules Janin prit à l'instant même la plume, et il écrivit spirituellement ce laconique autographe :

« Reçu de monsieur le prince de Metternich vingt-quatre » bouteilles de Johannisberg, première qualité.

« Paris, ce 15 mai 1838. »

Un mois après, le journaliste recevait de monsieur de Metternich les vingt-quatre bouteilles de Johannisberg, dont il avait, avec une confiance qu'apprécia sans doute le prince, accusé d'avance la réception.

Monsieur de Metternich a gardé précieusement le spirituel autographe de Janin. Quant à Janin, je doute qu'il ait gardé le vin de monsieur de Metternich.

L'Ingelheim, qui est le Johannisberg de la petite propriété, peut, malgré l'infériorité où les gourmets le tiennent, se vanter d'avoir une origine non moins aristocratique que son rival, car, s'il n'est pas vendu par un prince, il fut planté par un empereur. Ce fut Charlemagne qui, ayant remarqué l'excellente exposition du terrain, y transporta les ceps du meilleur cru d'Orléans, et, selon son espérance, la vigne gagna cent pour cent par la transplantation. Ce fut une grande joie pour l'empereur d'avoir si bien réussi, attendu qu'après Aix-la-Chapelle, sa résidence préférée était Ingelheim ou la maison de l'Ange. Voici à quelle occasion ce château fut baptisé de ce poétique et céleste nom.

Vers l'année 868, Charlemagne avait résolu de se faire bâtir un palais qui commandât le Rhin, et en 874 ce palais

était bâti. C'était un magnifique édifice, moitié forteresse, moitié château, qui était soutenu par cinquante colonnes de marbre et cinquante colonnes de granit. Ces colonnes de marbre lui avaient été envoyées de Rome et de Ravenne par le pape Étienne III, et les colonnes de granit avaient été tirées de l'Adenwald. Si bien que, voyant sa nouvelle demeure impériale si heureusement achevée, il résolut d'y tenir une diète. En conséquence, les princes et les seigneurs environnans furent convoqués à cette grande solennité.

La nuit qui précéda le jour où la diète devait avoir lieu, et comme l'empereur venait de s'endormir, un ange lui apparut et lui dit ces paroles : « *Charles, lève-toi et vole.* » Charlemagne se réveilla aussitôt et sentit un parfum céleste dans sa chambre. Mais comme les paroles que l'ange lui avait dites lui paraissaient médiocrement en rapport avec les Commandemens de Dieu et de l'Église, il se figura avoir fait un rêve, et se rendormit.

Mais à peine l'empereur avait-il les yeux fermés, que la même vision lui apparut de nouveau, et qu'avec un visage sévère comme celui d'un messager qui a droit de s'étonner qu'on n'obéisse pas à ses ordres, l'ange répéta une seconde fois, d'une voix sévère, les paroles qu'il avait déjà dites et que l'empereur croyait avoir mal entendues. Il ouvrit aussitôt les yeux, et vit la chambre pleine d'une lumière céleste, qui alla peu à peu s'affaiblissant et finit par s'éteindre tout à fait.

Cependant, l'ordre était si étrange que Charlemagne hésita encore d'y obéir, et reposant la tête sur l'oreiller, se rendormit une troisième fois. A cette fois encore, le même

ange lui apparut, mais avec un visage si menaçant, et il lui réitéra le même ordre avec une voix si impérieuse, que l'empereur, qui cependant n'était point facile à effrayer, en tressaillit de terreur, et se réveilla en sursaut. Cette fois, non-seulement la même céleste odeur était répandue et la même lumière éclatante brillait, mais encore l'ange était debout près de son lit, et ce ne fut que lorsqu'il eut été certain que l'empereur ne pouvait pas douter de la réalité de sa présence, qu'il étendit ses ailes d'or et disparut. Cette fois, Charlemagne n'eut plus aucun doute que l'ordre ne lui vînt du ciel, car le messager était trop beau pour être un envoyé de l'enfer.

Charlemagne n'hésita donc plus ; il se leva aussitôt, s'habilla à tâtons, tout en déplorant ce commandement du ciel qui lui ordonnait de commencer si tard un métier si infâme. Mais l'empereur était, comme Abraham, décidé à tout sacrifier à Dieu, même son honneur. En conséquence, il revêtit sa cuirasse, ceignit son épée et prit son casque à sa main, comme s'il allait commander une de ces expéditions guerrières pour lesquelles il avait autant de sympathie que pour celle-ci il avait de répugnance; enfin, il sortit de sa chambre, et s'arrêtant sur une galerie qui dominait tout le pays, il fit une pose pour décider de quel côté il irait commettre ce vol qui l'embarrassait tant à accomplir.

La nuit, au reste, était sombre, et comme il convient à une telle expédition ; mais, si inspiratrice que fût l'obscurité, l'empereur était tellement novice dans le nouvel art qu'il lui fallait exercer, que, quoiqu'il se promenât de long en large depuis près d'une heure, il ne lui était pas encore venu la

moindre bonne idée, lorsque, tout à coup, il s'aperçut qu'on venait de lui voler son casque, qu'il avait posé sur la balustrade de la galerie. L'empereur chercha bien de tous les côtés, regarda en dedans et en dehors; mais toute recherche fut inutile : le casque avait disparu.

Plus le vol était audacieux, plus le voleur était adroit; et, plus le voleur était adroit, plus, en pareille circonstance, il pouvait donner un bon conseil à l'empereur. Aussi il lui parut que ce vol était une nouvelle faveur du ciel qui, voyant son embarras, en avait eu pitié. En conséquence, élevant la voix :

— Que celui qui m'a volé mon casque, s'écria-t-il, se présente devant moi, et, sur ma parole royale, au lieu d'être puni, il recevra une récompense de cent ducats.

Aussitôt, un éclat de rire aigu retentit dans la galerie même, et, de dessous le tapis qui recouvrait une table, Charlemagne vit sortir son nain, qui s'approcha de lui et lui tendit le casque afin qu'il y jetât la somme promise.

— Ah! c'est toi, infâme voleur, dit Charlemagne; j'aurais dû me douter qu'il n'y avait que toi capable de faire un pareil coup, et ordonner qu'on te donnât cent coups de verges, au lieu de te promettre aussi imprudemment que je l'ai fait cent ducats.

— Oui, maître, dit le nain, c'eût été plus économique : c'est vrai; mais un honnête homme n'a que sa parole. Voilà ton casque; où sont les cent ducats?

— Tu les auras tout à l'heure, quand tu m'auras donné un bon conseil.

— Les cent ducats, dit le nain, ont été promis pour le

casque et non pour le conseil; donne-moi les cents ducats pour le casque, et tu auras le conseil gratis.

Charlemagne étendit la main pour empoigner le drôle qui lui parlait avec tant de hardiesse; mais le nain vit le mouvement, et, rapide comme la pensée, il sauta sur la balustrade, et, avec l'adresse et l'agilité d'un singe, il se mit à grimper le long d'une des colonnes, et ne s'arrêta que lorsqu'il fut à cheval sur une des feuilles du chapiteau. Là il se mit à chanter une chanson dont il composait à la fois l'air et les paroles. Cette chanson disait :

« J'ai déjà un casque, un beau casque, un casque surmonté d'une couronne royale : un casque qui me coûte cent ducats.

» Et je vais tâcher d'avoir au même prix une cuirasse et une épée, et alors je me ferai armer chevalier par quelque empereur qui n'ait jamais manqué à sa parole

» Puis, quand je serai armé chevalier, que j'aurai une grande épée et une bonne lame, je m'en irai par monts et par vaux faisant justice, car dans les pays de Germanie et de France justice a grand besoin d'être faite.

» Mais, hélas ! où trouverai-je, pour m'armer chevalier, un empereur qui n'ait jamais manqué à sa parole, »

Le bruit d'une bourse qui tombait sur les dalles interrompit l'improvisation du chanteur; le nain comprit que sa morale avait produit son effet, descendit de sa corniche et alla ramasser la bourse, un œil sur elle et un œil sur l'empereur.

— Allons, viens ici, drôle, dit Charlemagne, et ne crains rien. J'ai besoin de toi.

— Oh! alors, dit le nain, si tu as besoin de moi, c'est autre chose, et je n'ai plus peur.

— Je voudrais voler, dit Charlemagne.

— Mauvais métier, dit le nain, surtout lorsqu'on a affaire à des gens qui promettent et qui ne tiennent pas ; aussi, si tu m'en crois, puisque tu as le malheur d'être né honnête homme, reste honnête homme.

— Je te dis que je veux voler, dit Charlemagne d'un ton qui prouvait qu'il commençait à se lasser des réflexions philosophiques de son interlocuteur.

— Oh ! alors, dit le nain, si c'est une vocation décidée, il n'y a plus rien à dire. Que veux-tu voler ?

— Ah ! voilà ce que je ne sais pas, dit Charlemagne. Mais je veux voler quelqu'un, et cela tout de suite, cette nuit.

— Diable ! dit le nain, eh bien ! volons.

— Mais qui voler ? demanda Charlemagne.

— Tiens, dit le nain en étendant la main, vois tu cette pauvre cabane ?

— Oui, dit l'empereur.

— Eh bien ! il y a là un bon coup à faire. Si pauvre qu'elle te paraisse, elle renferme aujourd'hui cent florins ; depuis près de dix ans le paysan qui l'habite travaille tous les jours de cinq heures du matin à huit heures du soir, de sorte qu'à force de remuer la terre, il a mis de côté cette somme. La porte ferme mal, le brave homme a le sommeil dur, tu vois qu'il est facile à voler.

— Misérable ! s'écria Charlemagne, tu veux que j'aille prendre à un malheureux le fruit de dix ans de travail, un argent tout trempé de sa sueur !

— Moi ! dit le nain, je ne veux rien; tu me demandes un conseil, je te le donne, et voilà tout.

— A un autre, à un autre ! s'écria Charlemagne.

— Vois-tu cette maison de campagne, dit le nain en étendant le doigt dans une autre direction ?

— Je la vois, répondit l'empereur.

— C'est celle d'un riche commerçant; celui-là, ce ne sont point des florins que tu trouveras chez lui, ce sont des ducats, et ce ne sera point par centaines que tu les trouveras, ce sera par milliers.

— Et sans doute, dit Charlemagne, c'est en faisant l'usure et en vendant à faux poids qu'il a acquis une pareille fortune.

— Non, dit le nain, non. C'est, au contraire, en faisant pour lui comme pour les autres des calculs tellement exacts, que sa probité est devenue un proverbe, et que par hasard, à celui-là, la probité a rapporté ce que rapporte aux autres la friponnerie.

— Comment ! gredin, dit l'empereur, et c'est justement un homme qui a fait fortune d'une manière si honorable que tu veux que je ruine.

— Je ne veux rien, dit le nain ; c'est toi au contraire qui veux voler. Je te dis quels sont ceux qui ont de l'argent, voilà tout.

— Oui, sans doute, je veux voler, dit l'empereur, mais non pas le pauvre laboureur, non pas le commerçant industrieux; j'aimerais mieux voler quelque bon abbé, engraissé par le repos, enrichi par la dime, qui n'ait jamais

rien fait que dormir, manger et boire. Voilà qui je voudrais voler, si tu veux le savoir.

— Peste ! pour un commençant, dit le nain, ce n'est pas mal raisonné ; mais en volant un tel homme, ce serait toujours les pauvres que tu volerais, car il saurait bien se faire rendre le lendemain par le peuple le double de ce que tu lui aurais pris.

— Eh bien ! alors, dit l'empereur, je voudrais voler quelqu'un de ces mauvais chevaliers qui ne vivent que de pillages et de roberies ; qui trahissent ceux qu'ils devraient servir, et qui oppriment ceux qu'ils devraient défendre.

— Oh ! alors, c'est autre chose, que ne t'expliquais-tu tout de suite, dit le nain. J'ai ton affaire. Vois-tu ce château-fort ?

— Oui, dit Charlemagne.

— Eh bien ! c'est au seigneur Harderic, le plus grand brigand que la terre ait porté après le roi Attila et le faux prophète Mahomet.

— Tant mieux, dit l'empereur.

— Mais là ce ne sera pas chose facile. Il a le sommeil léger et la main lourde. Il y aura des coups à gagner.

— Tant mieux, tant mieux ! dit l'empereur.

— Eh bien ! alors, va-t-en mettre une autre cuirasse, une cuirasse sombre comme la nuit dans laquelle il faut que nous nous glissions. Va prendre un poignard court au lieu de cette longue épée. L'épée est une arme de jour pour atteindre de loin. La nuit on ne frappe que ce qu'on touche. On a les yeux à la main, et il ne faut pas que les yeux soient

trop loin de la lame. Va et reviens, je t'attends ici, en comptant les ducats pour voir si mon compte y est.

L'empereur ne se le fit pas dire à deux fois ; il rentra chez lui, et revint bientôt couvert d'une cotte de mailles d'acier bruni, qui lui prenait le corps comme un pourpoint, et lui emboîtait la tête comme un capuchon. Il avait de plus à sa ceinture un couteau, large, court et tranchant comme le glaive romain. Le nain l'examina des pieds à la tête et fit un signe approbatif.

— Allons, dit Charlemagne, en route.

— En route, dit le nain.

Et tous deux sortirent du palais ; et dans la route la plus directe, c'est-à-dire à travers terre, s'avancèrent vers le château de Harderic.

Chemin faisant, Charlemagne ayant rencontré une borne qui servait à marquer les limites d'un champ, l'arracha de terre et la mit sur son épaule.

— Que diable fais-tu là ? dit le nain.

— Crois-tu que nous trouverons la porte ouverte ? demanda l'empereur.

— Non pas, répondit le nain.

— Eh bien ! j'emporte de quoi l'enfoncer

Le nain éclata de rire.

— C'est cela, dit-il, et au premier coup que tu frapperas, toute la garnison sera sur pied, et alors que trouveras-tu à prendre ? quelque poule effarouchée qui se sera sauvée dans les fossés. Je te croyais plus fort, maître ?

— Comment faut-il donc faire ? demanda Charlemagne un peu confus de son inexpérience.

— Cela me regarde, dit le nain.

Charlemagne laissa tomber sa borne, et continua sa route sans dire une seule parole.

Arrivés à la porte, comme l'avait pensé Charlemagne, ils trouvèrent la porte fermée. Alors il regarda son nain comme pour lui demander ce qu'il fallait faire ; le nain lui fit signe de se tenir le plus près de la porte qu'il lui serait possible ; et s'élançant sur un figuier qui croissait dans les fossés, et du figuier se cramponnant à la muraille, il monta, enfonça successivement ses mains et ses pieds dans les intervalles des pierres jusqu'aux créneaux, et disparut. Un instant après Charlemagne entendit une clef grincer dans la serrure : la porte s'ébranla lourdement, mais sans bruit, puis s'entrebâilla juste ce qu'il fallait pour laisser passer un homme. Charlemagne passa ; le nain repoussa la porte avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour l'ouvrir, et les deux voleurs se trouvèrent dans la cour du château.

— Voilà votre chemin, dit le nain en montrant à Charlemagne l'escalier qui conduisait aux appartemens du château ; voilà le mien, continua-t-il en montrant l'écurie

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? demanda Charlemagne.

— Parce que j'ai aussi mon coup à faire, moi, dit le nain.

Et se mettant à courir à quatre pattes comme un chien, afin de ne pas être reconnu pour une créature humaine dans le cas où il serait vu, il traversa le préau, et entra dans l'écurie.

Cette confiance du nain piqua d'honneur Charlemagne ; il monta l'escalier le plus doucement qu'il put, entra dans les

appartemens, et grâce à un rayon de la lune qui justement parut au ciel en ce moment, il parvint jusqu'à la chambre qui précédait celle où Harderic couchait avec sa femme. Arrivé là, il étendit la main pour voir s'il ne trouverait rien à prendre, et sa main tomba sur un coffre cerclé qui lui parut devoir contenir de l'argent ou des bijoux. En ce moment le cheval du châtelain hennit si violemment, que Charlemagne en tressaillit.

— Holà ! dit Harderic en s'éveillant en sursaut, que se passe-t-il dans mon écurie ?

— Rien, répondit la voix de sa femme, c'est ton cheval qui hennit.

— Mon cheval n'a pas l'habitude de hennir ainsi, dit Harderic, il faut que quelqu'un qu'il ne connaît pas essaie de le détacher.

— Et qui veux-tu qui essaie de détacher ton cheval ?

— Qui, pardieu ! un voleur.

Et à ces mots, Charlemagne entendit Harderic descendre de son lit et prendre son épée. Alors il se retira en arrière, et grâce au rayon de la lune, il le vit passer. Charlemagne demeura dans son coin, en maudissant le nain, et en tenant à tout hasard sa main sur la garde de son épée.

Au bout d'un instant le châtelain rentra.

— Eh bien ! lui dit sa femme, qu'y avait-il dans l'écurie ?

— Il n'y avait rien, répondit Harderic, mais depuis trois ou quatre nuits je ne puis pas dormir.

— Et tu ne peux pas dormir parce que tu médites sans doute quelque chose.

— C'est vrai, dit le châtelain.

— Et que médites-tu ?

— Je puis te le dire maintenant, répondit Harderic, car le moment où notre projet doit s'accomplir est presque arrivé; demain, moi et onze autres comtes, barons et seigneurs, nous devons tuer le roi Charles, qui nous empêche d'être les maîtres chez nous, ce que nous sommes las de supporter, et ce que nous ne voulons plus souffrir.

— Ah! ah ! fit tout bas Charlemagne.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! dit la châtelaine désolée, et si votre complot échoue, vous êtes tous perdus.

— Impossible, dit le châtelain, nous sommes liés entre nous par les sermens les plus terribles; demain, convoqués à la diète avec tous les autres, nous entrons au palais sans exciter aucun soupçon; nous serons bien armés, et il ne le sera pas, nous entourons son trône, nous le frappons, et il tombe.

— Et quels sont les conjurés?

— C'est ce que je ne puis pas dire, même à toi; mais leur engagement signé de leur sang est ici dans la chambre à côté, enfermé dans la cassette qui se trouve sur la table. Charlemagne allongea la main, la cassette était bien là où l'avait dit Harderic.

— Hélas! dit la châtelaine, Dieu veuille que tout cela tourne bien !

— *Amen*, dit le châtelain.

Et il se remit à dormir : pendant quelques temps encore on entendit les soupirs de la châtelaine, mais bientôt sa respiration douce et égale se mêla aux ronflemens de son mari : tous deux avaient repris leur sommeil interrompu.

Alors Charlemagne prit la cassette, la mit sous son bras, traversa les appartemens, descendit l'escalier, et arriva dans la cour. Là, il vit son nain qui se débattait sur le cheval de guerre du châtelain qui hennissait et piaffait, comme s'il jugeait indigne de lui d'obéir à un si misérable écuyer. Mais alors le bon empereur s'élança dessus, et à peine le cheval eut-il senti le poids d'un homme, et eut-il compris à quel cavalier exercé il avait affaire, qu'il devint doux comme un mouton. Alors Charlemagne prit le nain par le collet de son habit, le mit en croupe, et partit au grand galop.

En arrivant au château, Charlemagne ouvrit la cassette qu'il avait volée, et y trouva les engagemens des douze conjurés signés de leur sang. Alors il fit éveiller ses gens et ordonna qu'on dressât dans une des cours du palais onze potences de taille ordinaire, et une douzième plus élevée que les autres, et au haut de chacune de ces onze potences, il fit clouer sur un écriteau le nom d'un des douze conjurés, et sur la potence la plus élevée le nom de leur chef Harderic.

Puis, comme il y avait deux entrées au palais, il ordonna de recevoir tous les autres barons convoqués par une autre porte et dans une autre cour, et de ne recevoir que les conjurés par la porte et dans la cour des potences.

Et il fut fait ainsi que Charlemagne l'avait ordonné, si bien que lorsqu'il vit tous les barons réunis, il leur raconta le complot tramé contre lui, leur montra l'engagement signé du sang des douze conjurés, et leur demanda quelle peine ils avaient mérité : et tous les barons, d'une seule voix, dirent qu'ils avaient mérité la mort.

Alors Charlemagne fit ouvrir les fenêtres qui donnaient

sur la seconde cour, et les barons virent les douze conjurés pendus aux douze poteaux.

Et en mémoire de l'apparition céleste à laquelle il devait la vie, il nomma le palais où elle avait eu lieu *Ingelheim*, ou *la maison de l'ange*.

Au reste, à peine a-t-on dépassé Ingelheim, que les montagnes disparaissent, que la vallée s'élargit presque à perte de vue, et que le Rhin s'étend comme un immense lac. On a laissé derrière soi la partie la plus pittoresque, et l'on a à sa gauche le château de Biberick, et, en face de soi, comme fond d'horizon, la ville de Mayence, qui semble barrer le fleuve.

Biberick est la résidence du duc de Nassau. Le matin même du jour où nous passâmes devant le château ducal, Son Altesse y était arrivée revenant de présider ses états, qui n'avaient duré qu'une heure, attendu que le souverain les avait ouverts et fermés par le même discours. Voici l'allocution qu'il avait faite à ses chambres :

« Messieurs,

» Nous sommes à peu près trois cent cinquante mille âmes dans le duché de Nassau.

» Depuis les Romains jusqu'à nous, il a été fait à peu près, par mes prédécesseurs et par les prédécesseurs de mes prédécesseurs, trois cent cinquante mille lois ; c'est une loi par homme, ce qui me paraît fort raisonnable. Je vous donnerai donc le conseil de vous en tenir à nos anciennes lois, et de ne pas en faire de nouvelles.

» Quant à ma liste civile de cette année, comme il me reste

encore à peu près la moitié de la somme que vous m'avez votée l'année dernière, il est inutile que nous nous en occupions avant l'année prochaine.

» Sur ce, messieurs, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. »

Et sur ces paroles les états avaient été fermés.

C'est ainsi qu'on pratique le gouvernement parlementaire en Allemagne.

Dix minutes après avoir dépassé Biberick, nous abordions sur le quai de Mayence.

Notre premier soin, en arrivant à Mayence, fut de visiter la place de la Parade, où l'on venait de dresser la statue de Guttemberg, fondue à Paris sur un modèle de Thorwaldsen. J'en suis désolé pour l'inventeur de l'imprimerie, mais il méritait mieux que cela, et il n'a pas gagné grand chose à passer du grès au bronze.

Au reste, j'ai à me reprocher d'avoir contribué pour ma part à cette méchante œuvre. Tous les moyens d'encouragement qui ont ordinairement action sur les souscripteurs épuisés, par cela même peut-être qu'on avait eu l'imprudence de montrer au grand jour le résultat de la souscription, il restait un déficit de 8,000 francs ; on eut alors l'idée de donner une représentation à bénéfice pour couvrir cette somme, et l'on fit choix d'un drame français qui venait d'être traduit en allemand. Ce drame était *Kean*.

La recette avait dépassé de deux mille francs le vide qu'elle était destinée à combler, ce qu'il faut très certainement attribuer au patriotisme des Mayençais.

Je fis trois fois le tour de la statue pour bien m'affermir dans mon opinion, et je revins à l'hôtel parfaitement fixé.

Deux heures après, nous roulions sur le chemin de Francfort.

FRANCFORT.

Un avantage inappréciable des grandes routes allemandes, c'est qu'on y dort mieux que dans les auberges. Aussi, en sortant de Mayence, profitai-je de l'excellent état des chemins pour me venger du mauvais état des lits. Depuis Bonn je n'avais pas dormi.

Je ne sais pas à quelle heure nous arrivâmes à Francfort. Je fus réveillé en sursaut par un Autrichien qui me secouait par le bras pour avoir mes papiers. Depuis une aventure arrivée à l'un d'eux, les Autrichiens sont féroces à l'endroit des passeports.

La ville libre de Francfort qui, en sa qualité de ville libre, est gardée par un régiment prussien et par un régiment autrichien, avait, par l'organe de ses deux bourgmestres, manifesté le désir d'arrêter un fameux voleur, qui, au moment de la foire d'automne, avait exercé son industrie aux dépens des nationaux et des étrangers. En conséquence,

comme malgré les recherches de la police la foire tirait à sa fin et que le voleur n'était pas pris, ordre fut donné aux sentinelles de redoubler de surveillance, et de faire entrer au corps de garde tous ceux qui sortiraient de la ville, afin d'examiner avec attention si les passeports étaient en règle, et si les signalemens portés sur les passeports s'accordaient avec la figure, la taille et les signes particuliers des individus; puis, ces mesures prises et communiquées aux commandans des deux régimens, les autorités de la ville, satisaites de leur sagacité, se couchèrent parfaitement tranquilles.

Il n'en fut pas de même du voleur; le pauvre diable était fort inquiet; la nature l'avait doué d'un physique tout particulier, ce qui lui rendait fort difficile l'usage d'un passeport qui n'aurait pas été fait exactement pour lui. Il n'en passa pas moins la revue de ses papiers; mais dans les cinq ou six passeports qu'il possédait, il n'en trouva pas un seul qui le rassurât suffisamment pour lui faire tenter l'épreuve du corps de garde. Il résolut de sortir sans passeport et comme un bourgeois qui se promène.

Il se présenta donc à la porte de l'Affenhor, gardée par un poste autrichien, et essaya de passer en se dandinant, et une badine à la main. Mais la sentinelle, qui avait reçu sa consigne, cria: *Qui vive!* de toute la force de ses poumons.

— Bourgeois! répondit le voleur.

— Avancez à l'ordre, dit la sentinelle.

Il n'y avait pas moyen de se refuser à une pareille invitation, accompagnée d'un geste militaire qui ne laissait aucun doute sur les intentions de celui qui la faisait.

— Me voici, dit le voleur en s'approchant.

— Votre passeport ? demanda la sentinelle.

— Mon passeport ! répondit le voleur, comme s'il était on ne peut plus étonné de la question, je n'en ai pas.

— Eh bien ! dit la sentinelle en remettant l'arme au bras, vous êtes fort heureux de n'en pas avoir, car, si vous en aviez eu un, j'aurais été obligé de vous faire entrer au corps de garde, où l'on aurait examiné si votre signalement était en rapport avec votre physionomie, ce qui vous aurait pris une bonne demi-heure ; mais puisque vous n'en avez pas, c'est autre chose. Allez.

Le voleur profita de la permission qui lui était si gracieusement donnée par la sentinelle.

Quant à nous, comme notre physique, en rapport avec nos signalemens, n'excita, à ce qu'il paraît, aucune défiance, nous en fûmes quittes pour une demi-heure d'attente, après laquelle notre voiture nous déposa à la porte de l'*Empereur-Romain*, où j'achevai ma nuit si bien commencée dans la diligence.

Le lendemain, en me réveillant, je me mis à la fenêtre ; j'étais dans le Zeile, la plus belle rue de Francfort. Au-dessus de ma tête, j'avais un magnifique empereur, dont l'intention est de représenter Charlemagne ou Louis de Bavière, je ne sais trop lequel, mais qui, certainement, ne représente ni l'un ni l'autre ; puis à droite et à gauche les plus riches maisons de Francfort. Ce premier aspect me donna la plus haute idée des villes libres.

Je descendis à la salle commune ; les tables d'hôtes étaient, comme dans le reste de l'Allemagne, indiquées pour une

heure et pour quatre heures, ce qui donne à chacun la facilité de dîner selon ses habitudes. A la table d'hôte de une heure, il n'y a que des Allemands, et à celle de quatre heures, en revanche, il n'y a que des Anglais et des Français.

J'avais deux heures devant moi ; je demandai la route du Rœmer ou de l'Hôtel-de-Ville. Ce monument, comme on le sait, est celui où l'on élisait les empereurs.

Francfort, dont le nom teuton *Francfurt* veut dire *gué Franc*, doit son origine à un château impérial qu'y avait fait bâtir Charlemagne, à l'endroit même où le Mein est guéable. La première trace qu'on en trouve dans l'histoire est la date du concile qui y fut tenu en 794, concile dans lequel l'adoration des Mages fut rejetée. Quant au palais de Charlemagne, il n'en reste plus aucun vestige ; seulement, les antiquaires prétendent qu'il s'élevait juste à l'endroit où l'on a bâti depuis l'église de Saint-Léonard.

Depuis Louis le Débonnaire jusqu'à la fin de la dynastie Carlovingienne, Francfort fut la capitale du royaume oriental des Francs ; les trois Othons la firent successivement entourer de murailles, et sous Louis de Bavière, son protecteur direct, elle atteignit à peu près le degré d'extension où elle est arrivée aujourd'hui. Du reste, depuis 1152, c'était à Francfort que l'on élisait les empereurs romains, lorsqu'en 1356 parut la bulle d'or, donnée par Charles IV, et qui devint la loi fondamentale de l'empire. Cette fameuse bulle, écrite sur quarante-cinq feuilles de parchemin, et commençant par ces paroles sacramentelles : *Omne regnum in se divisum desolabitur*, est conservée dans les archives de l'Hôtel-de-Ville. Son nom lui vient de la lame d'or qui recouvrait

et qui recouvre encore son sceau, afin de le conserver intact. Deux siècles plus tard, les souverains furent non-seulement élus à Francfort, mais encore ils y furent couronnés, ce qui donna à la ville une nouvelle importance.

Francfort se gouverna ainsi, tant bien que mal, comme ville municipo-impériale, jusqu'au moment où, après avoir été bombardée par les Français pendant les guerres de la révolution, elle fut donnée un beau matin par Napoléon au prince primat, Charles de Dalberg, et devint alors la capitale du grand duché de Francfort; enfin, le 9 juin 1815, l'acte du congrès de Vienne fit de Francfort le siége de la diète de la confédération germanique, et la capitale du grand duché de Francfort se retrouva ville libre.

Grâce à sa nouvelle constitution, les Francfortois ont droit à un quart de voix à la diète, les trois autres quarts appartenant aux trois villes libres, Hambourg, Brême et Lubeck.

En échange de cet honneur, Francfort doit tenir 750 hommes à la disposition de la Confédération germanique, et tirer le canon le jour anniversaire de la bataille de Leipsick. Ce dernier article souffrit d'abord quelques difficultés, attendu que la ville libre n'avait, depuis 1808, plus de remparts, et, depuis 1813, plus de canons. Mais on profita du premier moment d'enthousiasme pour ouvrir une souscription à l'effet d'acheter deux pièces de quatre. Grâce à cette libéralité volontaire, la ville libre fait, à jour fixe, avec une exactitude toute commerciale, le feu et la fumée qu'elle doit à la Sainte-Alliance.

Quant aux remparts, il n'en est plus question : au lieu de

vieilles murailles et de fossés fangeux, les Francfortois ont vu s'élever, comme une ceinture gracieuse et odoriférante, un charmant jardin anglais qui permet de faire le tour de la ville sous des arbres magnifiques et sur des chemins sablés. Si bien qu'avec ses maisons peintes en blanc, en pistache et en rose, Francfort ressemble à un énorme bouquet de camélias tout entouré de bruyères. Le tombeau du maire à qui l'idée de cette amélioration est venue, s'élève au milieu de ce charmant labyrinthe que les bourgeois et leurs familles peuplent tous les jours à cinq heures.

Si curieux que je fusse de visiter la promenade du rempart, comme on l'appelle, je ne voulus pas quitter l'Hôtel-de-Ville sans avoir vu la salle des empereurs. Je parvins à déterrer une espèce de concierge qui monta devant moi, un trousseau de clefs à la main, et m'ouvrit cette salle qui porte aujourd'hui le titre de salle du Sénat. Une des choses curieuses de cette salle, qui renferme tous les portraits des empereurs, depuis Conrad jusqu'à Léopold II, c'est que l'architecte qui la bâtit avait fait juste autant de niches qu'il devait y avoir d'empereurs, de sorte qu'au moment où François II fut élu, le tour de la salle étant achevé, il ne se trouva plus de niche pour le nouveau César. Il y avait donc grande discussion pour savoir où l'on mettrait le portrait du nouvel élu, lorsqu'en 1806, le vieil empire romain croula au bruit du canon de Wagram, et tira ainsi les courtisans d'embarras.

L'architecte avait prévu juste le nombre d'empereurs qu'il devait y avoir. Nostradamus n'aurait pas fait mieux.

Depuis Conrad jusqu'à Ferdinand Ier, c'est-à-dire de 911

à 1356, le couronnement avait eu lieu à Aix-la-Chapelle : Maximilien II commença en 1564 la série des empereurs couronnés à Francfort.

Après la cérémonie qui avait lieu dans l'église cathédrale de Saint-Barthélemy, plus connue sous le simple nom du Dôme, le nouvel élu, accompagné des électeurs, rentrait à l'Hôtel-de-Ville et montait à la grande salle pour accomplir et voir accomplir les cérémonies usitées en pareil cas.

Les électeurs de Trèves, de Mayence et de Cologne se plaçaient à la première fenêtre, en allant de droite à gauche.

L'empereur, en grand costume, le manteau impérial sur les épaules, couronne sur la tête, le sceptre et le globe en main, se plaçait à la seconde fenêtre.

La troisième était occupée par un dais, où se tenaient l'archevêque et le clergé.

La quatrième était destinée aux ambassadeurs de Bohême et du Palatinat.

La cinquième aux électeurs de Saxe, de Brandebourg et de Brunswick.

Au moment où paraissait cette brillante assemblée, la place tout entière éclatait en cris et en acclamations.

Cette place mérite une description particulière.

Le milieu était occupé par un bœuf qui rôtissait tout entier au milieu d'une cuisine de planches.

Un des côtés était occupé par une fontaine surmontée d'un aigle à deux têtes, qui, par l'un de ses becs, jetait du vin rouge, et par l'autre bec du vin blanc.

Le second côté était occupé par un monceau d'avoine qui pouvait s'élever jusqu'à la hauteur de trois pieds.

Quand toutes les fenêtres étaient garnies, quand l'empereur, l'archevêque et les électeurs étaient assis à leurs places respectives, le son de la trompette se faisait entendre, et l'archi-maréchal sortait à cheval, poussait jusqu'à la sangle sa monture dans l'avoine, y remplissait une mesure d'argent, remontait dans la salle, et présentait cette mesure à l'empereur.

Cela voulait dire que les écuries étaient approvisionnées.

Alors la trompette se faisait entendre une seconde fois, et l'archi-échanson sortait à cheval, et s'en allait emplir deux coupes d'argent à la fontaine, l'une de vin rouge, l'autre de vin blanc, et il portait ces deux coupes à l'empereur.

Cela voulait dire que les celliers étaient garnis.

Puis la trompette se faisait entendre une troisième fois, et l'archi-tranchant sortait à cheval, s'en allait couper une tranche du bœuf, et l'apportait à l'empereur.

Cela voulait dire que les cuisines étaient florissantes.

Enfin, la trompette se faisait entendre une quatrième fois, et l'archi-trésorier sortait à cheval, tenant à la main un sac où des pièces d'or et d'argent étaient mêlées, et il jetait ces pièces d'or et d'argent au peuple.

Cela voulait dire que le trésor était plein.

La rentrée du grand-trésorier était le signal d'un grand combat que se livrait le peuple pour avoir l'avoine, le vin ou le bœuf. En général, on laissait les bouchers et les encaveurs assiéger et prendre la cuisine; la tête du bœuf était le trophée le plus honorable de la lutte. La victoire était censée rester au parti qui avait la tête; et encore aujourd'hui les encaveurs montrent dans les caves du palais et les

bouchers à leur halle, les têtes que leurs ancêtres ont conquises dans les mémorables journées des couronnemens.

Après avoir visité religieusement les caves et la halle, et avoir fait mes complimens aux descendans des encaveurs et aux successeurs des bouchers, je me dirigeai vers le quai, que je descendis jusqu'au Mainlust, et sortant par la porte voisine, je me trouvai dans ces charmans jardins dont j'ai parlé plus haut, et qui sont réellement délicieux. Je les suivis jusqu'à la porte de Bockenheim, et je rentrai en ville. Comme je savais que j'étais dans la patrie de Goëthe, et la maison de ce grand poëte ne devant pas être très éloignée du quartier où je me trouvais, je m'approchai d'un vénérable monsieur qui, une canne à pomme d'or en main, traversait la place du théâtre; puis, avec toute la politesse possible, je m'informai s'il parlait français.

— Si je parle français, monsieur? me dit-il. Un banquier doit parler toutes les langues, et je suis banquier retiré. Je m'inclinai avec tout le respect que je professe pour cette estimable classe de la société, et lorsqu'il m'eut rendu mon salut :

— En ce cas, monsieur, lui dis-je, vous me feriez grand plaisir de m'indiquer la maison de Goëthe?

— La maison Goëthe? la maison Goëthe? reprit par deux fois le brave homme en se prenant le menton avec la main, et en cherchant à rappeler tous ses souvenirs. La maison Goëthe? hum! hum! Monsieur, il faut que ce soit une maison qui ait fait banqueroute ou qui n'ait pas encore de réputation, car je ne la connais pas.

— Alors mille excuses de vous avoir importuné.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur ; je suis à votre service.

Et nous nous séparâmes enchantés l'un de l'autre. L'honnête homme m'avait donné plus que je ne lui demandais.

En rentrant à l'*Empereur-Romain*, je m'informai auprès du garçon de l'hôtel où était située la maison de Goëthe. J'appris que c'était la maison désignée sous la lettre F, n° 74, dans la rue *Grosser-Hirschgraben*, ce qui veut dire, je crois, la rue du Grand-Fossé-aux-Cerfs.

Cela soit dit en passant pour épargner aux voyageurs l'embarras de trop longues recherches.

LA RUE DES JUIFS.

Aussitôt après le déjeuner je me remis en campagne, et comme je savais maintenant où trouver la maison de Goëthe, je me contentai de demander le nom de la rue. Quoique Francfort, de compte fait, se vante d'en posséder 217, chacun par bonheur connaissait celle-là ; aussi fus-je bientôt en face de la lettre F, n° 74.

Cette lettre et ce numéro sont ceux d'une maison qui ne se distingue en rien des maisons voisines ; seulement au-dessus de la porte sont les armes de la famille, armes prophétiques, dont par l'ignorance héraldique de celui qui les a taillées, on

ne peut reconnaître les couleurs, mais dont la pièce la plus saillante est une bande chargée de trois lyres.

C'est dans cette maison que Goëthe a écrit une partie de *Werther*.

Goëthe est, sans contredit, un des plus puissans génies, je ne dirai pas qu'ait possédé l'Allemagne, mais qu'ait possédé le monde. Dans chaque branche de littérature il a laissé quelque chef-d'œuvre. En romans *Werther* et *Wilhelm meister*, sont des merveilles; *Gœtz de Berlichingen* et le *Comte d'Egmont* sont à la hauteur des drames de Shakespeare. La *Fiancée de Corinthe*, le *Pêcheur* et le *Roi de Thule*, valent ce que les plus grands poëtes anciens et modernes ont fait de mieux. Faust n'a son égal dans aucune langue, et, chose étrange, Goëthe, malgré tout cela, a vécu heureux et respecté; il a trouvé à la fois un prince et un peuple qui l'ont compris vivant; il a assisté à sa gloire comme si déjà la sanction des siècles avait passé dessus : si bien que, lorsqu'il mourut chargé d'ans et d'honneur, chacun parut étonné qu'il payât le tribut commun; on s'était habitué à le croire immortel.

Ce fut Goëthe qui le premier donna de nouvelles sœurs à cette famille d'anges créée par Shakespeare. Claire, Mignon, et Marguerite sont des créations aussi chastes dans leur dévouement, aussi pures dans leur amour, aussi grandes dans leur abaissement que Desdemone, Juliette et Ophélie. Tout notre théâtre, à nous, a passé entre ces deux hommes, créant des femmes passionnées ou des jeunes filles timides, mais sans rien rêver même qui ressemblât à l'aristocratique amante d'Othello, ou à la pauvre maîtresse de Faust.

Au coin de la rue où est située cette maison sainte, je lus l'affiche du spectacle du soir : on jouait *Griselidis*.

La rue que j'avais prise au hasard, selon mon habitude, me conduisit tout droit à la cathédrale. C'est une bâtisse irrégulière, toute entourée de maisons qui la cachent, et surmontée d'un clocher tronqué : commencée par les Carlovingiens, elle a été achevée ou plutôt interrompue au XVIe siècle. Son aspect a quelque chose d'étrange par l'énorme quantité d'écussons qui la décorent, et qui lui donnent l'air bien plutôt d'une salle d'armes que d'un lieu saint. Elle renferme deux tombeaux remarquables.

On y montre en outre une grande horloge, *chef-d'œuvre de mécanique*, qui, à mon avis, a un grand avantage sur celles qui vont mal, c'est de ne pas aller du tout.

Dans la cathédrale, je fus rejoint par le maître de l'hôtel, qui était sorti de chez lui à mon intention, et qui me cherchait pour se mettre à ma disposition le reste de la journée. Je le priai de me conduire à la rue des Juifs.

A Francfort, comme partout, la rue des Juifs est le quartier le plus malpropre, mais aussi le plus pittoresque de la ville. La rue qu'ils habitent est encore aujourd'hui ce qu'elle était au XVe siècle. Tant qu'il est possible de rester dans une maison, jamais un juif, j'entends un juif pur sang, un juif de la race des juifs, jamais un juif ne l'abat. La maison se lézarde, il la calfeutre; la maison penche, il la soutient. Ce juif-là a horreur du neuf. Tout changement l'effraye; ses yeux aiment à se reposer sur les objets qui ont été vus par ses pères.

Cependant, il y a quelque quarante-cinq ans, un événe-

ment troubla fort la fourmilière israélite. En 1796, Jourdan fit bombarder la ville pendant deux jours et deux nuits ; la plus grande partie des obus tomba sur la rue des Juifs, où elle brûla et fit écrouler plus de cent maisons. Cet accident a amené sinon la création, du moins l'agrandissement d'une rue nouvelle.

Cette rue, comme l'autre, était close par des portes que l'on fermait le soir à une certaine heure, et devant lesquelles on plaçait une sentinelle. Tout juif attardé devait payer une amende ; mais depuis 1819 toutes ces mesures oppressives ont heureusement disparu ; les juifs, qui ne pouvaient avoir qu'une maison dans la rue qui leur était spécialement réservée, peuvent loger où ils veulent et posséder autant de maisons qu'il leur convient. C'est en grande partie à leur coréligionnaire, monsieur de Rothschild, qu'ils doivent cette amélioration dans leur état : aussi, contre l'habitude de ceux qui font du bien, monsieur de Rothschild est-il adoré à Francfort.

Il y a cependant des coutumes que, malgré ses prières, monsieur de Rothschild n'a pu vaincre, des répugnances que malgré ses instances il n'a pu surmonter : ce sont les coutumes et les répugnances de sa mère pour toutes ces nouvelles inventions de bien-être et de luxe qu'elle méprise souverainement. Elle n'a jamais voulu quitter sa petite maison du Ghetto pour aucun des palais que ses fils ont fait élever, soit à Paris, soit à Londres, soit à Vienne, soit même à Francfort. Jamais elle n'a voulu aller en voiture, jamais elle n'a rien changé à sa manière de vivre, et la fortune de ses fils étale ailleurs toutes ses magnificences sans avoir pu faire tomber visiblement sur elle aucun de ses reflets dorés.

Au reste, la source de cette fortune est aussi curieuse qu'honorable. Le prince de Hesse-Cassel, forcé de quitter ses Etats en 1795, et ne sachant à qui confier une somme de deux millions, demanda conseil à un de ses amis qui lui indiqua, en le lui donnant pour le plus honnête homme qu'il connût, un juif avec lequel il avait eu quelques relations d'affaires. Le prince de Hesse-Cassel le fit venir et lui remit la somme. Le juif lui demanda si c'était à titre de dépôt ou pour la faire valoir. Le prince était pressé; il lui répondit d'en faire ce qu'il voudrait, et se borna à lui en demander un reçu. Alors le juif secoua la tête et le pria de reprendre cet argent, attendu que si lui, prince de Hesse-Cassel, était pris, et qu'on trouvât le reçu dans ses papiers, ce reçu serait pour le dépositaire une cause de persécution.

Sans reçu, il répondait de tout; mais avec un reçu, il ne répondait de rien. Le prince hésita un instant; le juif avait l'air honnête, mais la somme était assez forte pour mériter quelques précautions. Néanmoins la confiance l'emporta sur la crainte; le prince lui rendit la somme, puis il battit en retraite avec tous les autres princes ses confrères.

Enfin, en 1814, le traité de Paris rendit à chaque prince à peu près ce qu'il avait possédé avant tous ces grands tremblemens d'empires, qui, de 1795 à 1814, avaient englouti tant de trônes; le prince de Hesse-Cassel rentra dans sa capitale. En son absence, Napoléon en avait fait la capitale d'un royaume, de sorte qu'il fut fort satisfait de l'état où il la retrouvait.

Un matin, on lui annonce qu'un juif le demande; le prince de Hesse-Cassel répond que, si le juif a quelque demande à

lui faire, il n'a qu'à en écrire à ses ministres. Le juif dit que la chose dont il a à entretenir le prince ne regarde que le prince, et qu'il ne la dira qu'au prince. Le juif est introduit.

Le prince le reconnaît : c'était le même habit, un peu plus râpé ; la même figure, un peu plus vieille ; les mêmes cheveux, un peu plus rares ; et la même barbe, un peu plus blanche. Le juif s'incline.

— Ah ! pardieu ! lui dit le prince, c'est toi ; je ne comptais guère te revoir. Eh bien ! que viens-tu me dire ? que mon argent a été découvert et a été volé ? Que veux-tu, mon brave homme, c'est un malheur. Grâce à Dieu et à la Sainte-Alliance, je ne suis pas trop pauvre, et je puis perdre deux millions sur lesquels je ne comptais guère.

— Ce n'est pas cela, monseigneur, répondit le juif en s'inclinant entre chaque parole. Grâce au Dieu d'Israël, on n'a pas touché à vos deux millions ; mais Votre Altesse m'avait donné la permission de les faire valoir.

— Ah ! je comprends, dit le prince ; tu les as si bien fait valoir qu'ils sont perdus. Que veux-tu ! ces malheureux temps ont été si terribles pour le commerce.

— Ce n'est pas cela, Votre Altesse. Les deux millions ne sont pas perdus.

— Comment ! s'écria le prince, tu me rapportes mes deux millions ?

— Ce n'est pas cela, monseigneur ; je ne vous rapporte pas vos deux millions, je vous en rapporte six. L'argent, quand c'est bien cultivé, cela rapporte.

— Eh bien ! mais, et toi ?

— Moi, j'ai ma petite affaire, ma petite commission, mon

six pour cent; mais c'est en dehors. D'ailleurs, vous verrez les registres, monseigneur; ils sont en ordre.

— Et à quoi diable as-tu pu gagner quatre millions ?

— A un tas de petites choses qu'il serait trop long de vous dire, monseigneur; mais vous verrez tout cela sur les registres.

— Et tu crois que je vais prendre cet argent-là ? Je prendrai mes deux millions, mais le reste est à toi; je ne fais pas le commerce.

— Votre Altesse a tort; avec un fonds de roulement comme celui dont elle peut disposer, on pourrait entreprendre de grandes affaires, puisque, avec deux millions seulement...

— Rends-moi, te dis-je, les deux millions avec lesquels tu as opéré, et garde les quatre millions de bénéfices.

— Mais, puisque je vous dis que j'ai ma petite affaire !

— Ah çà ! si tu dis encore un mot, je ne reprends plus rien.

— Ah ! monseigneur, il y a des lois, même pour les pauvres juifs; je vous y forcerai.

— A reprendre six millions quand je ne t'en ai donné que deux ? Pardieu, la chose est forte !

— Non, reprit le juif après avoir réfléchi un instant; non, je ne puis pas forcer Votre Altesse à reprendre les six millions, attendu qu'elle peut nier qu'elle m'ait autorisé à faire valoir son argent, et que, si elle n'a pas de parole, je serai condamné.

— Eh bien ! dit le prince, je n'ai pas de parole; je ne t'ai pas autorisé à faire valoir mes deux millions, et, si tu dis encore un mot, je t'attaque en violation de dépôt !

— Il n'y a plus de bonne foi dans le monde ! murmura le juif entre ses dents.

— Que dis-tu là? demanda le prince.

— Rien, monseigneur; je dis que vous êtes un grand prince, et que je ne suis qu'un pauvre juif. Voilà vos deux millions en bon papier à vue sur le trésor de Vienne; quant aux quatre autres millions, puisque vous n'en voulez pas absolument (le juif poussa un soupir), il faut bien que je les garde.

Et le juif s'en retourna à Francfort, remportant les quatre millions, et ne comprenant plus rien à la manière dont marchaient les choses.

Ce juif était monsieur Rothschild père.

Voilà l'origine de cette grande fortune, telle qu'elle m'a été racontée à Francfort; je la reproduis parce qu'elle ne peut blesser, tant s'en faut, aucun de ceux qui portent le même nom.

Depuis, j'ai été présenté à monsieur Rothschild de Francfort, qui est consul de Naples, comme son frère de Paris est consul d'Autriche, et j'en ai été reçu comme monsieur de Rothschild traite les étrangers, avec une bienveillance parfaite. Quant à sa femme, je n'en dirai rien, sinon que c'est un des priviléges des dames Rothschild d'être des modèles de goût et de bonnes manières, qu'elles habitent Londres, Paris ou Francfort.

Mon cicerone me proposa, pour en finir, de visiter l'hôpital juif, en grande partie fondé et surtout entretenu par monsieur de Rothschild.

C'est un hôpital semblable à tous les hôpitaux, seulement

un peu plus propre, peut-être. Est-ce pour dégoûter les juifs de Francfort de tomber malades?

Une des fenêtres de l'hôpital donne sur le vieux cimetière. Je n'ai jamais rien vu de plus triste que ce champ de mort abandonné : toutes les pierres tumulaires sont pareilles, et si l'égalité existe quelque part, c'est certainement sur ce coin de terre. Un bouc l'habite ; c'est sans doute le bouc émissaire. En broutant l'herbe des tombes, il doit être chargé de digérer les péchés de ceux qui sont couchés dessous. C'est, du reste, une besogne dont il s'acquitte en conscience : je n'ai jamais vu de bouc plus gras et mieux portant. Il est vrai qu'à moins qu'il n'ait peur des revenans, il y a peu d'existences qui se puissent comparer à la sienne : remplaçant d'un bouc qui est mort de vieillesse, il mourra de vieillesse à son tour. C'est la mort qu'ambitionnait Arlequin, et Arlequin n'est pas un imbécile.

En rentrant à l'hôtel, je me rappelai que l'abbé Smeets m'avait donné une lettre pour le pasteur D... Je me rendis chez lui, mais le pasteur D... était aux eaux de Vieshaden. Cette lettre avait pour but de m'obtenir des renseignemens sur Sand. J'écrivis au pasteur D... Sa réponse était accompagnée d'une lettre pour monsieur Widemann, docteur en chirurgie, Grande Rue de Heidelberg, n° 111.

EXCURSION.

Les environs de Francfort sont curieux; il y a surtout la petite principauté de Hombourg, qui mérite d'être vue, non pas précisément pour elle-même, mais à cause de sa colonie française.

Qu'on se figure tout un village protestant exilé de France, lors de la révocation de l'édit de Nantes, c'est-à-dire vers 1686 à peu près, qui a emporté du pays natal les habitudes, la langue, et presque le costume du siècle où il vivait, pour qui la terre a vainement tourné depuis ce temps-là, qui ne sait rien que par tradition, qui croit qu'on dragonne toujours les protestans, et qui vous parle de Cavalier et de monsieur de Baville, comme s'ils étaient morts hier; tout cela dans un langage qui n'est plus le nôtre, avec des tournures de phrases qu'on ne trouve plus que dans Molière; si bien que, moins l'esprit, on croirait, quand on entend parler ces habitans, lire une lettre de madame de Sévigné ou de Bussy-Rabutin.

En arrivant dans la capitale, dont la colonie française est éloignée d'une lieue à peu près, je vis deux soldats qui se promenaient bras-dessus bras-dessous. Comme je ne reconnaissais pas leur uniforme, je demandai à l'aubergiste à quel corps ils appartenaient.

— C'est notre infanterie, me répondit-il.

— Ah ! c'est votre infanterie.

— Oui, monsieur. Hier, j'aurais même pu vous montrer notre cavalerie ; mais notre cavalerie, *il* est mort cette nuit.

— Comment, votre cavalerie, *il* est mort ?

— Sans doute, *il* est mort. C'était un hussard. — Nous devons trois hommes à la confédération, deux fantassins et un cavalier. Les deux fantassins, les voici ; quant au cavalier, il est mort. Mais demain il y en aura un autre.

Le prince de Hombourg, qui a droit de vie et de mort dans ses Etats, est commandant en second de la forteresse de Luxembourg, ce qui fait que, malgré son titre de souverain, le commandant en premier peut l'envoyer aux arrêts s'il a manqué à son service.

— Alors, continuai-je, votre prince est un des plus petits souverains de l'Allemagne, puisqu'il n'est coté qu'à trois hommes ?

— Oh ! monsieur, répondit l'aubergiste, il y en a de bien plus petits ; il y en a qui sont cotés à deux hommes, à un homme, à un demi-homme.

— A un demi-homme ? comment font ceux-là ?

— Eh bien ! ils s'arrangent avec un autre qui doit un homme et demi. Il y en a un qui fournit l'homme et l'autre qui l'habille.

Quinze jours après, nous rencontrâmes à Bade le prince de N... Celui-là, c'était bien autre chose !

Comme il était cadet de famille, il ne lui était tombé dans son partage qu'un village de douze maisons.

Il avait vendu successivement ses douze maisons, et par

conséquent ses sujets, à l'exception d'un seul dont il avait fait son aide-de-camp. Mais en arrivant à Bade, il s'était pris de dispute avec son aide de camp; et l'aide de camp, pour lui faire niche, lui avait donné sa démission; de sorte qu'il était bien encore prince souverain, mais il n'avait plus de sujets.

Le pauvre prince s'en arrachait les cheveux de colère. Il était réduit à battre son chien.

J'espère que quelque beau jour il aura tant battu la pauvre bête, qu'elle en sera devenue enragée et l'aura mordu.

Au reste, j'ai oublié de dire que le prince de Hombourg nous avait paru adoré de ses sujets. — Mieux vaut être aimé de peu, que détesté de beaucoup.

L'excursion de Hombourg nous avait mis en train; nous résolûmes de faire le lendemain une course dans le Taunus.

Le Taunus est une des plus gracieuses chaînes de montagnes que j'aie vues. Il fait à Francfort un horizon charmant, qui change de couleur à toutes les heures de la journée, et qui, le soir, subit toutes les variations de la lumière que lui envoie le soleil couchant. Il avait autrefois des mines d'argent qui furent exploitées par les Romains. De temps en temps on trouve dans ses flancs de larges ouvertures, de profondes cavernes, où l'on reconnaît la trace de la pioche légionnaire; puis, de place en place, des restes de chaussée qui semblent être des chemins de géants, et qu'on attribue soit à Germanicus, soit à Adrien, soit à Charlemagne.

Nous partîmes un matin pour visiter Vinternœde et sa jolie rivière, la Nida; Sden avec ses quatorze sources minérales, dont quelques-unes ont la saveur de l'encre; Selleis,

dont l'eau mousseuse, sucrée et citronnée, ressemble assez à du vin de Champagne, et enfin Kœnigsfelden ou la Pierre du roi.

Malgré le nom ambitieux qu'elles portent, les ruines de Kœnigsfelden ne sont l'objet d'aucune tradition du moyen âge ; tout ce que l'histoire en dit, c'est que le dernier rejeton de ses comtes étant mort en 1581, cette forteresse devint la bastille de l'archevêque de Mayence, qui mettait là ses prisonniers. En 92, les Français s'en emparèrent et y soutinrent un siége contre les Prussiens, qui, dans leur ardeur à le reprendre, battirent Kœnigsfelden en brèche le jour et la nuit ; mais, comme la nuit leurs boulets mal dirigés se perdaient, les Français, pour leur épargner la poudre, allumèrent des lanternes qu'ils attachèrent aux murailles. Les Prussiens furent si piqués de cette plaisanterie qu'ils levèrent le siége ; si bien que les Français gardèrent Kœnigsfelden jusqu'en 1796, époque à laquelle ils le firent sauter.

On demandait au duc de Nassau pourquoi il ne réparait pas, en le rebâtissant, les dommages que les Français avaient faits à Kœnigsfelden.

— Pas si bête ! répondit-il, ce château-là est sur leur route.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire remarquer que le duc de Nassau était un homme plein de sens.

L'envie nous prit de déjeuner au milieu de cette ruine de notre façon. Je courus jusqu'au village pour nous procurer quelques provisions, mais ce n'était pas chose commode avec ma façon de parler l'allemand. J'entrai en conséquence chez un barbier, espérant que, dans ses relations avec les

mentons des voyageurs, il avait eu l'occasion d'apprendre le français. Je ne fus désappointé qu'à moitié; mon barbier me parla latin, du vrai latin ! Cela ne valait pas Cicéron, il est vrai, mais c'était plus fort que d'Elvincourt. Il en résulta que nous eûmes à peu près ce que nous voulions.

Quant au barbier, il ne voulait absolument rien recevoir pour la peine que nous lui avions donnée, et je fus obligé, pour qu'il acceptât quelque chose, de me faire couper les cheveux.

De notre salle à manger, que nous avions établie sur la plate-forme de Kœnigsfelden, nous avions une vue magnifique. A notre gauche, l'Alt-Kœnig, la seule montagne du Taunus que le vautour des Alpes juge digne de son nid; le grand Felberg, où une ancienne tradition dit que se retira la reine Brunehaut, et où l'on montre encore son ermitage creusé dans le rocher; enfin, en face de nous, Falkenstein ou la Pierre-aux-Faucons, dont les ruines conservent la vieille tradition du chevalier Cuno de Sagen et d'Ermangarde.

C'étaient deux beaux jeunes gens qui s'aimaient; ils étaient jeunes, riches et nobles tous deux, et chacun avait à offrir autant qu'il donnait. Ils ne virent donc à leur bonheur d'autre empêchement que l'humeur fantasque du vieux comte de Falkenstein. Au moment où le chevalier de Sagen fit sa demande, le père d'Ermangarde était sans doute dans de mauvaises dispositions d'estomac; car, conduisant celui qui désirait être son gendre sur un balcon, d'où l'on dominait toute la montagne sur laquelle était situé le château appelé la Pierre-du-Faucon, parce qu'il fallait, en quelque sorte, les ailes de cet oiseau pour y parvenir :

— Vous me demandez ma fille? lui dit-il. Eh bien! elle est à vous, mais à une condition : faites tailler dans la montagne un chemin par lequel on puisse monter à cheval jusque dans la cour du château, car je commence à me faire vieux, et monter à pied me fatigue.

— La chose est difficile, dit Sagen; mais n'importe! mes mineurs sont les meilleurs de tout le Taunus, et je l'entreprendrai. Combien de temps me donnez-vous pour cela?

— Je vous donne jusqu'à demain matin, à six heures.

Sagen crut avoir mal entendu.

— Jusqu'à demain matin! reprit-il.

— Pas une heure de plus, pas une heure de moins; venez demain matin me demander à cheval la main de ma fille, et cela par un chemin où je puisse la conduire à cheval à l'église, et Ermangarde est à vous.

— Mais c'est impossible! s'écria Sagen.

— Rien n'est impossible à l'amour, répondit le vieillard en riant. Ainsi, à demain, mon gendre.

Et il ferma la porte au nez du pauvre chevalier.

Sagen descendit tout pensif le sentier maudit; à peine si, à pied et avec de grandes précautions, on ne courait pas le risque de se rompre le cou. Tout le long du chemin il frappait la montagne du taillant de son épée. C'était une véritable malédiction. La montagne était composée de la roche la plus dure, du véritable granit de première formation.

Aussi ne fût-ce que pour l'acquit de sa conscience et pour n'avoir rien à se reprocher, qu'il s'achemina vers ses

mines. Arrivé à l'ouverture, il fit appeler le chef de ses mineurs.

— Wigfrid, lui dit-il, tu t'es toujours vanté à moi d'être le plus habile de tes confrères.

— Et je m'en vante encore, monseigneur, répondit Wigfrid.

— Eh bien! combien te faudrait-il de temps, en rassemblant tous tes ouvriers, pour tailler, depuis le bas jusqu'au haut du Falkenstein, un chemin par lequel on pût monter au château à cheval.

— Mais, dit le mineur, à tout autre il faudrait dix-huit mois, moi je ferai le travail en un an.

Le chevalier poussa un soupir et ne répondit même pas. Puis, faisant signe au vieux mineur qu'il pouvait retourner à sa besogne, il s'assit pensif à l'entrée de la galerie.

Il tomba dans une si profonde rêverie, qu'il ne s'aperçut pas que, l'heure du repos étant arrivée, tous les ouvriers avaient quitté la mine.

Bientôt le soir arriva, et avec lui ce moment qui n'est déjà plus le jour et pas encore la nuit, où les vapeurs s'élevant de la terre montent au ciel en nuages pour en retomber en rosée; mais le chevalier ne voyait qu'une chose, c'était, perdu dans la brume fantastique des prairies, le château inaccessible de Falkenstein.

Tout à coup il entendit qu'on l'appelait par son nom; il se retourna. Au haut de l'échelle qui conduisait de la galerie inférieure au jour, et sur le dernier échelon, se tenait debout un petit vieux bonhomme, haut d'une coudée à peine, dont les cheveux et la barbe étaient blanchis par l'âge, et dont

cependant les yeux brillaient comme ceux d'un jeune homme.

— Chevalier de Sagen! dit encore une fois le nain.

— Eh bien! que me veux-tu? demanda le chevalier en regardant avec étonnement cette étrange apparition.

— Je veux t'offrir mes services; j'ai entendu ce que tu demandais au vieux mineur.

— Après.

— J'ai entendu aussi ce qu'il t'a répondu.

Le chevalier poussa un soupir.

— C'est un brave garçon qui sait bien son métier, continua le nain, mais moi je le sais encore mieux que lui.

— Et combien te faudrait-il de temps, à toi, pour faire ce chemin?

— Avec l'aide de mes compagnons, bien entendu?

— Avec l'aide de tes compagnons.

— A moi, il me faudrait une heure.

Le chevalier poussa un cri de joie.

— Une heure! Et qui es-tu donc?

— Je suis le chef des lutins qui habitent les profondeurs de la montagne.

Le chevalier se signa.

— Oh! ne crains rien, dit le nain, nous ne sommes ni ennemis des hommes, ni maudits de Dieu; nous sommes un des anneaux invisibles qui unissent la terre au ciel, seulement, autant au-dessus des hommes que les hommes sont au-dessus de la bête, nous avons mille moyens qui sont inconnus de tes pareils.

— Et parmi ces moyens, tu auras celui de faire le chemin en une heure?

— Oui, mais tu sais, rien pour rien.

— Que veux-tu dire ? demanda le chevalier avec inquiétude.

— Je te parle la langue des hommes, cependant.

— Eh bien ! demande ce que tu voudras, et tout ce qui est au pouvoir de l'homme, tout ce qui ne compromettra pas le salut de mon âme, je te l'accorderai.

— Fais cesser aujourd'hui même la mine de Sainte-Marguerite, qui est déjà si près de mon palais souterrain que j'entends de mon lit les coups de marteaux de tes ouvriers. Je ne te demande pas un grand sacrifice, car tu dois remarquer que le filon s'épuise et que le minerai devient rare.

— N'est-ce que cela ? s'écria le chevalier.

— Pas davantage, dit le nain, et encore je te donnerai un dédommagement. A gauche de la mine, à l'endroit où tu trouveras la tête d'un cheval, creuse, et tu trouveras deux filons abondans à enrichir un roi.

— Cent fois merci ! dit le chevalier. A compter de demain, tu dormiras tranquille.

— Ta parole ?

— Foi de chevalier ! La tienne ?

— Foi de lutin !

— Et qu'y a-t-il à faire maintenant ?

— Rien, va te coucher, rêve à ta belle, et demain à cinq heures, monte à cheval, tu trouveras la route faite.

Et, à ces mots, le petit vieux disparut comme si l'échelon eût manqué sous ses pieds et qu'il se fût abîmé dans le puits.

Le chevalier rentra chez lui, fit appeler Wigfrid, lui don-

na ordre de changer dès le lendemain la direction des travaux, puis il attendit avec impatience.

Lorsque la nuit fut tout à fait tombée, il s'avança vers son balcon qui donnait sur Falkenstein, et comme il en était éloigné d'une demi-lieue à peu près, il n'entendit rien, mais il vit une multitude de lueurs qui montaient et qui descendaient aux flancs de la montagne, si nombreuses qu'on eût dit un essaim de lucioles.

Le vieux comte de Falkenstein entendit au contraire un grand bruit et courut à sa fenêtre, mais ne vit rien; il lui semblait que des milliers de mineurs sapaient la montagne par sa base; il entendait le marteau retentir, il entendait la pioche mordre, il entendait les roches rouler, et il se dit : — C'est mon gendre qui est à la besogne. Demain, il fera jour, nous verrons où il en sera. Et il se recoucha bien tranquille, attendant le jour.

A six heures du matin, il fut réveillé par le hennissement d'un cheval, et en même temps sa fille entra toute joyeuse dans sa chambre, criant :

— Mon père, mon père, le chemin est fait, et voilà le chevalier Cuno de Sagen qui vient vous faire visite, monté sur son bon cheval de bataille.

Mais le vieux comte ne voulut pas croire ce que lui dit sa fille, et il se mit à rire en haussant les épaules. Cependant, ayant entendu une seconde fois les hennissemens d'un coursier, il se leva et alla à sa fenêtre.

Le chevalier était dans la cour, caracolant sur le plus beau et le plus fringant de ses palefrois. En ce moment six heures sonnèrent à l'horloge du château.

— Comte, dit le chevalier en saluant le vieux seigneur, j'espère que vous serez aussi fidèle à votre promesse que j'ai été exact au rendez-vous, et qu'aujourd'hui même vous essaierez, en venant à l'église, le chemin que je vous ai fait faire cette nuit.

— Un gentilhomme n'a que sa parole, et ma parole est donnée, répondit le vieux comte ; si le chemin est tel que vous le dites, ma fille est à vous.

Le même jour, une cavalcade descendit du château de Falkenstein, se dirigeant vers l'église de Kronberg, par le chemin taillé dans le roc qui existe encore aujourd'hui, et qu'aujourd'hui encore on appelle le chemin du diable.

Après le déjeuner, nous grimpâmes par le chemin du diable, au plus haut de cette Pierre-du-Faucon, d'où l'on peut compter, dans un horizon de cent cinquante lieues, jusqu'à soixante-dix villes, bourgs ou villages. Quant aux montagnes entre l'Alt-Kœnig et le Feldberg que l'on touche de la main, on aperçoit encore Iselberg près de Gotha, le mont Mercure près de Bade, le Donon dans les Vosges, les Siebengeberg près de Bonn, enfin le Meinner dans la basse Hesse et le Habichlowald près de Cassel.

Au milieu de ce panorama s'élève le vieux château d'Erpstein, dont je raconterais la légende si je n'en avais déjà trop raconté.

Nous revînmes par Kroninberg, et nous traversâmes sa châtaigneraie qui date du XIIe siècle : quelques-uns des arbres primitifs existent encore, ce sont les premiers qui aient été plantés en Europe.

En rentrant à l'hôtel, j'y trouvai la carte de l'abbé Smeets,

qui était, comme il me l'avait dit, venu célébrer son jubilé : il était trop tard, ou plutôt j'étais trop fatigué pour aller chez lui le même soir. Je remis ma visite au lendemain matin.

Le lendemain matin, on me remit une lettre, c'était la réponse du pasteur D..., dont j'ai déjà parlé. Comme j'allais sortir, l'abbé Smeets entra. Nous nous embrassâmes comme de vieux amis. Il savait déjà que je n'avais point trouvé le pasteur D... Je lui montrai la lettre que j'en avais reçu ; il en lut l'adresse et parut réfléchir un instant.

— Eh bien ! lui dis-je inquiet, est-ce que le pasteur D... s'est trompé ! est-ce que celui à qui il m'adresse pour avoir des renseignemens sur Sand n'est point à même de m'en donner ?

— Au contraire, me répondit-il, et de plus exacts certainement qu'aucun autre.

— Alors, à quoi donc pensiez-vous ?

— Je pensais à une histoire que je vais vous raconter.

— Une histoire qui a rapport à Sand ?

— Non ; mais une histoire qu'il faut que vous sachiez.

— Elle a donc quelque rapport avec cette lettre, puisque c'est cette lettre qui vous y a fait penser ?

— Indirectement, oui.

— Mon cher abbé, vous parlez ce matin comme un sphinx

— A Heidelberg, vous aurez le mot de l'énigme.

— Alors, passons à l'histoire.

— La voilà :

Le soir du couronnement de Louis de Bavière, il y eut à

l'hôtel-de-ville un magnifique bal masqué auquel assista l'impératrice.

Il y avait à ce bal masqué un cavalier qui était entièrement vêtu de noir, et qui avait le visage couvert d'un masque noir.

Il invita l'impératrice à danser : l'impératrice accepta, et comme il dansait avec elle, un autre masque se pencha à l'oreille de l'empereur, et lui demanda s'il savait avec qui dansait l'impératrice.

— Non, répondit l'empereur. Avec quelque prince souverain, sans doute.

— Moins que cela, dit le masque.

— Avec quelque seigneur, quelque comte ou quelque baron ?

— Descends.

— Serait-ce avec un simple chevalier?

— Descends encore.

— Avec un écuyer ?

— Descends toujours.

— Avec un page?

— Tu n'y es pas encore, Auguste.

— Un varlet ?

— Plus bas.

Le rouge monta au visage de l'empereur.

— Un palefrenier?

— Plus bas encore.

— Un manant?

— Si ce n'était que cela, dit l'inconnu en éclatant de rire.

— Mais, qui est-ce donc? s'écria l'empereur d'une voix étouffée.

— Arrache-lui son masque, et tu le verras.

L'empereur s'approcha du cavalier noir, lui arracha son masque, et l'on reconnut le bourreau.

L'empereur tira son épée.

— Misérable! lui dit-il, recommande ton âme à Dieu. Tu vas mourir.

— Sire, répondit le bourreau en s'agenouillant, quand vous me tueriez, l'impératrice n'en aura pas moins dansé avec moi, et, s'il y a déshonneur à cela, elle n'en sera pas moins déshonorée. Faites mieux que cela : armez-moi chevalier, et, si quelqu'un attaque sa gloire, de la même épée dont je fais justice, je ferai raison.

L'empereur resta un instant pensif. Puis, relevant la tête :

— Le conseil est bon, lui dit-il. Désormais, tu ne t'appelleras plus le bourreau, mais le dernier juge. Puis, lui ayant donné trois coups du plat de son épée sur l'épaule : — Relève-toi, ajouta-t-il. A compter de cette heure, tu es le dernier des nobles, et le premier des bourgeois.

— Et en effet, continua l'abbé Smeets, depuis ce moment, dans toutes les cérémonies publiques, soit civiles, soit religieuses, le bourreau marche seul derrière les nobles et devant les bourgeois.

— Je vous remercie de votre histoire, lui dis-je, elle est fort curieuse. Mais, puis-je savoir pourquoi vous me l'avez racontée?

— Parce qu'il pourrait bien se faire, me répondit-il, que vous vous trouvassiez un jour ou l'autre en présence d'un

des descendans du Chevalier Noir, et, dans ce cas, je suis bien aise que vous sachiez à quels égards il a droit, comme le dernier des nobles et comme le premier des bourgeois.

— Je vous remercie de la précaution, mon cher abbé, mais j'espère qu'elle sera inutile.

— Qui sait? répondit l'abbé.

Et nous sortîmes ensemble pour aller faire un tour sur la foire, lui, souriant d'un air goguenard, et moi, cherchant dans ma tête quel pouvait être le but de l'apologue qu'il venait de me raconter.

Quatre ou cinq jours après, je quittai Francfort sans avoir pu obtenir de l'abbé Smécts aucune autre explication.

MANHEIM.

Il était décidé que je ne verrais de Mayence que sa statue de Guttemberg; j'y arrivai à deux heures du matin par la diligence, et j'en repartis à six par le bateau à vapeur.

A partir de Mayence jusqu'à Strasbourg, les bords du Rhin cessent tout à fait d'être pittoresques, et n'ont plus d'autre attrait que les souvenirs historiques des Romains et des Francs, de Jules César et de Charlemagne. Les vieux châteaux ont disparu, mais restent encore les vieilles cathé-

drales, et le moins que l'on puisse faire pour Worms et pour Spire, c'est effectivement de les nommer en passant devant elles.

Manheim, où nous allions, est placé à moitié chemin entre ces deux villes, à un quart de lieue du Rhin. Le bateau à vapeur nous déposa, à sept heures du soir à peu près, sur le rivage, où nous trouvâmes des omnibus et des fiacres en profusion. Au bout de cinq minutes, nous descendîmes sur la grande place.

Manheim est la ville des romans d'Auguste Lafontaine, pleine d'une tranquillité et d'une tristesse qui ne sont point sans charme. Le lendemain du jour où nous y étions arrivés était un jour de fête, ce qui contribuait, en l'animant un peu, à lui donner encore plus de caractère. Au reste, je n'ai jamais vu une plus belle population. En une demi-heure que nous restâmes sur la porte de l'église des Jésuites, nous en vîmes sortir plus de cinquante jolies femmes. Les jeunes gens ne leur cédaient en rien, à part leur uniforme bleu et blanc et le casque fantastique, qui leur donnent l'air d'officiers d'opéra-comique.

Manheim est une ville qui a tout le caractère du grand rococo mythologique qui a suivi chez nous le règne de Louis XIV. L'église des Jésuites, je ne sais à quelle occasion, possède sur sa façade deux niches, et, dans ces deux niches, une Minerve et une Hébé, qui, tout étonnées de se trouver là, y font une étrange figure.

En face est le théâtre, que je crois de la même époque, bâti par le même architecte et dans le même goût. Les portes en sont surmontées de sphinx qui, représentant la comédie

et la tragédie, tiennent sous leur patte, l'un un masque, et l'autre un poignard. Ils sont coiffés en racines droites, avec un chignon poudré, ce qui ajoute d'une façon miraculeuse à leur caractère égyptien.

Le château, résidence habituelle de la grande duchesse Stéphanie, est d'une époque antérieure, et par conséquent d'un caractère plus grandiose. Un charmant parc anglais en forme le jardin, et comme ce jardin est public, nous eûmes l'avantage d'y passer en revue, de deux à quatre heures de l'après-midi, toute la société fashionable de la ville. Ce second examen confirma mon premier jugement. Manheim, proportion gardée, est certainement, avec Arles, la ville d'Europe où il y a le plus de jolies femmes.

Cependant, je n'avais pas oublié que c'était Manheim qui avait été le théâtre de l'assassinat de Kotzebüe et de l'exécution de Sand. Le maître de l'hôtel me donna un de ses garçons pour me montrer la maison de Kotzebüe. C'est la maison qui fait le coin de la rue A 2, en face l'église des Jésuites. Si indiscrète que fût la démarche, je sonnai à la porte, et fis demander par mon garçon d'auberge la permission de voir la chambre où avait été assassiné le conseiller aulique. J'espérais que le maître de la maison descendrait pour m'en faire les honneurs ; mais, soit qu'il me prît pour un étudiant et qu'il craignît pour lui-même le sort de son prédécesseur, soit qu'il eût autre chose de plus pressé à faire, il m'accorda ma demande en me faisant ses complimens, mais il resta invisible.

Je montai une vingtaine de marches, j'entrai dans une antichambre, et de l'antichambre dans un cabinet qui ser

vait de bibliothèque : c'était là qu'avait eu lieu le crime. Je voulais interroger la servante, mais la pauvre Maritorne était stupide. Je n'en pus tirer autre chose que :

— Monsieur Sand? je ne le connais pas. Il ne vient pas chez monsieur.

Je rentrai à l'hôtel, où le voiturier était venu me demander à quelle heure je voulais la calèche pour le lendemain. Je lui dis que je la voulais tout de suite, attendu que j'allais coucher le même soir à Heidelberg.

Dix minutes après, la voiture était à la porte. Je priai mon hôte de m'indiquer au moins l'endroit où avait été exécuté Sand. Il dit quelques mots en allemand à mon voiturier, lequel promit de s'arrêter à l'endroit convenu. En effet, en sortant de la ville, à gauche de la route d'Heidelberg, il ouvrit la portière, et me montrant une prairie coupée par un petit ruisseau, et qui étendait à un quart de lieue à peu près son tapis vert :

— Voici, me dit-il, le Sands Himmelfartswiese.

Le mot était trop long et trop difficile à prononcer pour que j'en demandasse l'explication ; je me contentai de descendre et de jeter un coup d'œil sur la prairie, mais sans savoir même où y arrêter mes yeux.

En ce moment, par fortune, un promeneur passait ; il s'arrêta à quelques pas regardant du même côté que moi. C'était un homme de cinquante ans à peu près, dont la figure, pleine d'une bienveillance calme, prévenait singulièrement en sa faveur. Je m'enhardis à aller à lui.

— Monsieur, lui dis-je, pourriez-vous m'indiquer à quel endroit précisément a été exécuté Sand?

— Volontiers, monsieur, me répondit-il. Et descendant de la route dans la prairie, il se mit à marcher devant moi en m'invitant à le suivre. Au bout de cent cinquante pas à peu près, il s'arrêta sur une éminence qui dominait le petit ruisseau, et frappant la terre de sa canne :

— C'est ici, me dit-il.

— Ici, à cet endroit, précisément là? Vous en êtes sûr?

— Très sûr, monsieur, j'y étais.

— Comment! monsieur, vous y étiez? vous avez vu mourir Sand?

— Je l'ai vu mourir.

— Vous étiez dans la foule?

— Non, monsieur, j'étais sur l'échafaud

Je le regardai avec étonnement.

— Mais, sur l'échafaud, lui demandai-je, il n'y a ordinairement que le prêtre, le patient... et le bourreau.

— Ce jour-là, monsieur, il y avait une quatrième personne, car je ne suis aucune des trois personnes que vous venez de nommer.

— Mais alors, monsieur, excusez de ma part une question aussi directe : qui êtes-vous donc?

— Je suis le directeur de la Maison de Force où Sand a été détenu pendant treize mois.

— En ce cas, monsieur, vous devez avoir des détails précieux sur ce jeune homme?

— J'ai ses albums, sa correspondance, mes souvenirs, et peut-être le seul portrait de lui qui existe.

— Mon Dieu! monsieur, répondis-je, — enchanté d'avoir

trouvé d'une manière si inopinée ce que je cherchais, mais craignant que l'occasion ne m'échappât, — je suis étranger, Français, comme vous pouvez le voir; je voyage dans votre poétique Allemagne pour y recueillir tout ce que j'y puis trouver de traditions antiques et modernes. Seriez-vous assez bon pour me communiquer quelques-uns des renseignemens que vous possédez?

— Et dans quel but, monsieur, désirez-vous recueillir ces renseignemens?

— Dans un but on ne peut plus national pour nos deux pays, monsieur; j'ai entendu parler de Sand, non pas comme d'un assassin ordinaire, mais comme d'un homme qui croyait, par un grand dévouement personnel, sauver sa patrie. En France, jusqu'aujourd'hui, monsieur, on ne connait Sand que de nom, et on pourrait le confondre avec un Meunier et un Fieschi. — A chacun la place qui est due; même aux morts. — Je voudrais donc, aux yeux de mes compatriotes, rendre à Sand celle qu'il mérite.

— Et comment, venu dans cette intention, ne vous êtes-vous pas précautionné de quelques lettres de recommandation pour Manheim.

— J'en avais une pour monsieur le pasteur D..., de Francfort; il m'a envoyé cette lettre pour un chirurgien d'Heidelberg, le docteur Widemann.

— Ah! oui, dit-il, c'est un homme qui peut vous donner d'excellens renseignemens, mais sur les derniers momens de Sand seulement; encore était-il bien jeune. C'est à son père que Sand a eu affaire et non à lui.

— Mais quel est donc ce monsieur Widemann? demandai-je.

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— C'est le bourreau. Un excellent homme, qui est bourreau parce que son père l'a été.

— Mais, vous vous trompez, il y a sur l'adresse : docteur en chirurgie.

— C'est l'habitude en Allemagne que les bourreaux soient chirurgiens, d'ailleurs vous le savez, nous n'attachons pas ici à ce dernier juge, ou à ce juge tranchant, comme nous l'appelons, l'idée de réprobation que vous y attachez en France. Ici le bourreau fréquente les cafés et les casinos, et s'il n'est pas recherché, au moins est-il parfaitement reçu.

— Cela ne m'étonne plus alors, que le bon abbé Smeets m'ait raconté la légende du Chevalier Noir.

— Vous connaissez l'abbé Smeets?

— C'est lui qui m'avait donné une lettre pour le docteur D...

— Je lui en veux de m'avoir oublié; mais permettez, monsieur, que je répare son oubli, tous les renseignemens que je possède sur le pauvre Karl sont à votre disposition.

— Ah! monsieur, que de remercimens!

— Mais, me dit mon interlocuteur, ces renseignemens, il vous faudrait tout un jour pour les prendre.

— Un jour, deux jours, huit jours, s'il le faut.

— Mais vous partez pour Heidelberg.

— Je ne pars plus.

— Votre voiture?

— Va retourner à l'hôtel.

— Eh bien! monsieur, reconduisez-la. Vous avez sans doute quelques ordres à donner; je vous attends chez moi.

— Dans une demi-heure je suis chez vous.

— Vous y serez le bienvenu, monsieur.

Et nous nous quittâmes, moi pour reprendre mon logement à l'hôtel, et monsieur G... pour aller mettre en ordre les papiers qu'il comptait me communiquer.

Une demi-heure après j'étais chez lui.

Il est important, pour que nos lecteurs se fassent une idée des hommes et des choses, que nous leur disions quelques mots de l'état où se trouvait l'Allemagne, à l'époque où eut lieu à Manheim le grand drame que nous allons raconter.

Nous avons déjà dit, dans notre article sur la ville de Bonn, les progrès des associations secrètes chez les écrivains allemands. Les associations, encouragées par les souverains eux-mêmes tant qu'elles purent leur être utiles, produisirent les enrôlemens volontaires qui conduisirent à Leipsick et à Waterloo à peu près tous les jeunes gens des universités qui avaient dépassé l'âge de seize ans. Ces jeunes gens firent les deux campagnes de 1814 et de 1815, puis ils rentrèrent à Gœttingue, à Heidelberg et à Iéna, pour reprendre le cours de leurs études. Mais, comme on le comprend, deux ou trois années passées sous les drapeaux les avaient rendus difficiles à mener; il était ridicule de traiter comme des enfans, des soldats balafrés, non plus par les rapières et les schlœger, mais par les sabres français.

Il résulta que dans l'espèce de lutte intérieure et universi-

laire qui suivit les deux dernières campagnes, les professeurs eux-mêmes se partagèrent en deux camps : les uns prirent parti pour l'autorité; les autres, pour les jeunes patriotes si cruellement déçus dans leurs espérances. Au nombre des professeurs qui s'étaient constitués les défenseurs de leurs élèves, étaient les docteurs Oken et Luden ; le premier, professeur de sciences naturelles, et le second, professeur d'histoire.

Depuis trois ans, monsieur le docteur Oken publiait, sous le titre de l'*Isis*, un recueil périodique exclusivement consacré jusque-là aux sciences naturelles, mais alors monsieur Oken se voyant attaqué, lui et ses élèves, dans ses croyances les plus chères et dans son culte religieux, comprit l'importance de l'arme qu'il avait entre les mains, et qui d'inoffensive qu'elle avait été jusqu'alors pouvait, grâce à la popularité dont elle jouissait parmi ses nombreux souscripteurs, devenir terrible. Enfin poussé à bout il voulut en faire l'essai, et quelques articles politiques d'une opposition amère parurent tout à coup dans l'*Isis,* au grand applaudissement de ses lecteurs et à la grande stupéfaction de l'autorité. Cependant, le grand-duc de Weimar, excellent prince, ennemi des mesures acerbes, défendit que l'on sévît contre monsieur Oken : mais de nouveaux articles ayant succédé aux premiers, la Russie, la Prusse et l'Autriche réclamèrent d'une seule voix la destitution du rédacteur en chef de l'*Isis*. Le grand-duc de Weimar, après de vives instances auprès des trois puissances, obtint cependant un amendement à cette réclamation, qui pouvait équivaloir à un ordre : ce fut que monsieur Oken opterait entre sa chaire et son journal.

Cet ultimatum fut présenté à monsieur Oken, qui répondit qu'il ne connaissait pas de loi qui déclarât les deux fonctions incompatibles, et que jusqu'à ce que cette loi parût, il garderait sa chaire et son journal. En conséquence de cette réponse, au mois de juin 1819, il fut destitué sans procédure ni jugement, et la commission permanente de la chambre législative du duc de Weimar, non-seulement laissa exécuter ce coup d'Etat, mais encore en approuva l'illégalité.

Les élèves de monsieur Oken protestèrent contre sa destitution en lui offrant une coupe d'or sur laquelle était gravée cette maxime philosophique :

« On t'a offert de l'absinthe : bois du vin ! »

Monsieur Oken reprit la rédaction de l'*Isis*, qui continua d'obtenir d'autant plus de succès que son rédacteur était le martyr des idées libérales, qui à cette époque étaient celles de toute la jeunesse allemande.

De son côté, monsieur Luden avait créé, dès 1814, un autre journal, la *Némésis*. Cette feuille, comme son titre l'indique, avait pour but de souffler la haine contre les Français, et à ce titre elle avait été acceptée, protégée même par la Sainte-Alliance, mais lorsque arriva la paix, et avec elle les déceptions germaniques, le journaliste tourna sa plume contre ceux qui venaient de manquer ainsi à la parole sainte qu'à la face du monde ils avaient engagée. Seulement, comme monsieur Luden, d'un caractère plus froid et plus contenu que son confrère monsieur Oken, avait conduit ses attaques avec une grande modération et une merveilleuse prudence ; comme ses articles, où il était impossible de dénoncer une seule personnalité, n'offraient guère que des discussions

historiques sur des faits irrécusables, la *Némésis* ne donna prise à aucune poursuite, et ses ennemis furent forcés d'attendre une occasion favorable de la frapper. Une altercation qui survint entre Kotzebüe et monsieur Luden leur fournit cette occasion.

Un article de la *Némésis*, rédigé par monsieur Luden lui-même, contenait, sur l'administration civile de la Russie et sa politique extérieure, des observations qui, pour être rédigées avec la convenance ordinaire de l'habile écrivain, n'en étaient peut-être que plus dangereuses pour ce gouvernement ombrageux. Cet article tomba entre les mains de Kotzebüe. Chacun sait les fonctions étranges qu'il exerçait en Allemagne pour le compte d'Alexandre, et comme, à cette époque, le conseiller aulique de sa majesté autocratique était en guerre ouverte avec les universités, il profita de l'occasion d'un second rapport qu'il faisait à l'empereur Alexandre sur l'état de la littérature germanique, pour lui rendre compte de l'article de monsieur Luden, faisant ressortir les passages qui pouvaient le blesser, et supprimant tous ceux qui pouvaient servir de correctifs à ceux-là, accompagnant le tout des notes les plus injurieuses sur le double caractère public et privé de l'auteur. Le rapport était écrit en français.

Malheureusement pour Kotzebüe, son original couvert de ratures nécessitait une copie : il donna son rapport à mettre au net à une espèce d'écrivain public qui l'emporta chez lui, et qui, peu familier avec la langue française et craignant de faire des fautes, consulta, sur certains mots et sur certaines phrases qu'il ne connaissait pas, le docteur L... Un de ces

passages était justement dirigé contre monsieur Luden. Cette diatribe piqua la curiosité du docteur L... qui, ayant appris que le manuscrit original était de Kotzebüe, fit semblant d'être embarrassé à son tour, et pria le copiste de lui laisser le manuscrit pour quelques heures. Le copiste, qui avait de grandes obligations à monsieur L..., n'osa pas lui refuser cette communication, dont d'ailleurs il ne comprit probablement pas l'importance. M. L..., possesseur momentané du rapport, en fit à l'instant une copie qu'il envoya à monsieur Luden. Celui-ci, en ayant extrait les passages les plus saillans, et les ayant accompagnés à son tour de commentaires sur Kotzebüe, les envoya au bureau de la *Némésis* afin qu'ils fussent composés pour le prochain numéro. Kotzebüe, on ne sait comment, eut connaissance de l'infidélité de son copiste et des résultats que cette infidélité allait avoir. Il courut aussitôt chez le comte Lesdigny, ministre des affaires étrangères, et lui raconta la chose. Le comte Lesdigny, prévoyant que cette publication ne ferait qu'irriter encore les esprits, donna ordre à l'imprimeur d'arrêter la composition du numéro; mais l'ordre arriva trop tard : le tirage était commencé, et comme il n'y avait pas d'ordre officiel qui s'opposât à la publication, l'imprimeur se hâta de faire passer ce qu'il y avait de numéros tirés à Iéna; ce qu'il en restait à l'imprimerie fut saisi et mis au pilon; mais deux ou trois cents numéros circulaient déjà parmi les étudians. Alors monsieur Oken reproduisit l'article incriminé, dans l'*Isis*, qui fut saisi à son tour; mais l'article proscrit reparut aussitôt dans le journal rédigé par Vieland fils. Ce journal fut à son tour saisi et condamné; mais le but était at-

teint : l'article avait fait le tour de l'Allemagne, et Kotzebüe était publiquement dénoncé comme un espion.

Kotzebüe, furieux, publia une brochure contre le gouvernement du grand-duc, contre les universités et contre les professeurs, qu'il traitait de jacobins ; c'était un véritable appel au gouvernement despotique ; c'était le tocsin contre les idées libérales.

Il y avait en ce moment-là à Iéna un jeune homme d'environ vingt-deux ans, qui vivait solitaire et réfléchi parmi ses camarades. Presque enfant, il avait fait comme volontaire la campagne de Waterloo ; puis, comme ses camarades, il était rentré à l'Université pour y achever ses études. Il était un de ceux dont les déceptions politiques avaient le plus assombri le caractère. Chaque jour il écrivait sur son album, non-seulement ses pensées de la journée, mais encore ce qu'il avait fait de bien et ce qu'il avait fait de mal. Le 24 novembre 1817, la brochure de Kotzebüe lui tomba entre les mains, et le 24 novembre au soir il écrivait sur cet album :

« Aujourd'hui, après avoir travaillé avec beaucoup de soin et d'assiduité, je suis sorti vers quatre heures du soir avec E... En traversant la place du marché nous y avons entendu lire la nouvelle et empoisonnée insulte de Kotzebüe. Quelle rage anime donc cet homme contre les Burchen et contre tout ce qui touche l'Allemagne ! »

C'était la première fois que dans cet album, reflet innocent jusque-là de ses plaisirs et de ses chagrins de jeune homme, le nom de Kotzebüe était tracé ; mais par la suite plus d'une allusion cachée et plus d'une attaque directe de-

vaient suivre cette première insertion. En effet, le 31 décembre de la même année, il écrivait sur le même album, dans ce style mystique qui lui appartenait :

« O Seigneur miséricordieux ! j'ai commencé cette année avec la prière, mais vers ces derniers temps j'ai été distrait et mal disposé. Quand je regarde en arrière, je trouve, hélas ! que je ne suis pas devenu meilleur ; mais je suis entré plus profondément dans la vie, et l'occasion s'en présentant, je me sens maintenant la force d'agir. C'est que tu as toujours été avec moi, Seigneur, quand bien même je n'étais pas avec toi. »

Puis le lendemain, qui était le 1er janvier 1818, le jeune homme commença un autre album, et sur la page blanche de la reliure, il écrivit, toujours du même style :

« Seigneur, laisse-moi m'affermir dans l'idée que j'ai conçue de la délivrance de l'humanité par le saint sacrifice de son fils ; fais que je sois un Christ pour l'Allemagne, et que comme et par Jésus je sois fort et patient à la douleur. »

Quatre mois écoulés, il écrivit :

5 mai.

« Seigneur, pourquoi donc cette mélancolique angoisse s'est-elle emparée de moi ; mais une volonté ferme et constante surmonte tout, et l'idée de la patrie donne aux plus tristes et aux plus faibles de la joie et du courage. Quand je réfléchis, je m'étonne toujours qu'il ne s'en trouve point parmi nous un assez courageux pour enfoncer un couteau dans la gorge de Kotzebüe ou de tout autre traître. »

Puis il continue le 18 mai :

« Un homme n'est rien en regard d'un peuple; c'est une unité comparée à des milliards, c'est une minute comparée à un siècle. L'homme que rien ne précède et que rien ne suit, naît, vit et meurt dans un espace plus ou moins long, mais qui, relativement à l'éternité, équivaut à peine à la durée d'un éclair ; un peuple, au contraire, est immortel. »

Enfin, le 31 décembre de l'année 1818, affermi dans sa résolution sanglante, il écrivit :

« Je finis le dernier jour de cette année 1818 dans une disposition sérieuse et solennelle, et j'ai décidé que la fête de Noël qui vient de s'écouler serait le dernier Noël que je fêterais... S'il doit ressortir quelque chose de nos efforts, si la cause de l'humanité doit prendre le dessus dans notre patrie, si au milieu de cette époque sans foi quelques sentimens religieux peuvent renaître et se faire place, c'est à la condition que le misérable, que le traître, que le séducteur de la jeunesse, que l'infâme Kotzebüe sera tombé. Tant que je n'aurai pas accompli l'œuvre que j'ai résolue, je n'aurai plus aucun repos. Seigneur, toi qui sais que j'ai dévoué ma vie à cette grande action, je n'ai plus, maintenant qu'elle est arrêtée en mon esprit, qu'à te demander la véritable fermeté et le courage de l'âme. »

Le jeune fanatique qui faisait ainsi Dieu, non-seulement le complice, mais encore l'instigateur d'un meurtre, était Karl-Ludwig Sand.

Il était né le 5 octobre 1795, à Wonsiédel, de Godefroid-Christophe Sand, premier président et conseiller de justice

du roi de Prusse, et de Dorothée-Jeanne-Wilhelmine Schapf, sa femme ; il avait par conséquent vingt-deux ans à peine.

Plusieurs dangers auxquels pendant sa jeunesse il avait échappé comme par miracle, avaient fait dire à quelques-uns qu'il était prédestiné.

Prédestination fatale que nous allons le voir accomplir

KARL-LUDWIG SAND.

En effet, à partir de ce moment où nous sommes arrivés, Sand ne fit que s'affermir dans la coupable résolution qu'il avait prise. Ses études changèrent d'objet. Chaque jour il assista aux séances anatomiques, suivant avec une singulière attention les séances de l'opérateur ; se faisant expliquer dans ses moindres détails les fonctions du cœur, et reconnaissant, comme le fait un général du point qu'il veut attaquer, la place que cet organe occupe dans la poitrine.

Plusieurs mois se passèrent dans cette horrible étude, sans que ses meilleurs amis en soupçonnassent l'objet. A sa mélancolie et à sa tristesse avaient succédé au contraire une sérénité et une bienveillance extrêmes. Seulement de temps en temps il se livrait à des actions inexplicables, et qui faisaient croire qu'il était atteint de folie. Voici une de celles

qui, répandues dans l'Université, excitèrent l'hilarité de ses camarades.

Un jour Sand, entendant un de ses amis monter l'escalier, prit un couteau à papier et se tint debout contre une table; puis, au moment où l'ami ouvrit la porte, il s'élança sur lui et lui porta la pointe du couteau à la figure. L'ami, ignorant si c'était une menace fictive ou réelle, essaya de parer le coup avec les deux mains. Au même instant, Sand le frappa à la poitrine; puis, avec la plus grande tranquillité :

— Vois-tu, lui dit-il, quand on veut tuer un homme, voilà comme on s'y prend : on menace le visage, il fait comme tu as fait, il y porte les mains, et alors on lui enfonce le couteau dans le cœur.

Trois mois après l'énigme était expliquée par un mot sanglant ! — Kotzebüe.

Sur la fin de février, Sand annonça que, pour un petit voyage de famille, il allait quitter l'Université. Enfin, le 7 mars, il invita tous ses amis à passer la soirée chez lui, et leur annonça son départ pour le surlendemain 9. Ils lui proposèrent tous de lui faire la conduite durant deux ou trois lieues, mais Sand craignant que cette démonstration, toute innocente qu'elle fût, ne les compromît plus tard, refusa et prit congé d'eux le soir même.

Sand, resté seul, écrivit à sa famille cette lettre étrange :

« A TOUS LES MIENS.

» Ames loyales et éternellement chéries,

» Pourquoi augmenter encore votre douleur? me demandai-je. Et j'hésitais à vous écrire. Mais la religion du cœur

eût été blessée de mon silence. Sors donc de ma poitrine pleine d'angoisses! En avant, long et cruel tourment d'un dernier entretien, qui peut seul cependant, lorsqu'il est sincère, adoucir la peine du départ!

» Cette lettre, ô ma mère, ô mon père, ô mon frère, ô mes sœurs, vous apporte le dernier adieu de votre fils et de votre frère.

» Le plus grand malheur de la vie pour tout cœur généreux est de voir la cause de Dieu s'arrêter dans ses développemens par notre faute... et l'infamie la plus déshonorante serait de souffrir que les belles choses acquises bravement par des milliers d'hommes, et pour lesquelles des milliers d'hommes se sont sacrifiés avec joie, ne soient plus qu'un rêve passager, sans suites réelles et positives. La résurrection de notre vie allemande fut commencée dans les vingt dernières années, et particulièrement dans la sainte année de 1813, avec un courage inspiré par Dieu. Mais voilà que la maison paternelle est ébranlée depuis le faîte jusqu'à sa base. En avant! relevons-la neuve et belle, et tel que doit être le vrai temple du vrai Dieu.

» Ils sont en petit nombre ceux qui essaient de s'opposer comme une digue au torrent du progrès de la haute humanité chez le peuple allemand. Pourquoi de grandes masses plieraient-elles sous le joug d'une perverse minorité? Et pourquoi, guéris à peine, retomberions-nous dans un mal pire que celui dont nous sortons?

» Plusieurs de ces suborneurs, et ceux-là sont les plus infâmes, jouent avec nous le jeu de la corruption; parmi eux est Kotzebüe, le plus adroit et le pire de tous, véritable ma-

chine à paroles d'où sortent tout discours détestable et tout conseil pernicieux... Sa voix est habile à nous enlever toute humeur et toute amertume contre les mesures les plus injustes, et telle qu'il la faut aux rois pour nous endormir dans ce vieux sommeil fainéant, qui est la mort des peuples. Chaque jour il trahit sa patrie et n'en reste pas moins, malgré sa trahison, une idole pour la moitié de l'Allemagne, qui, éblouie par lui, accepte sans résistance le poison qu'il lui verse dans ses pamphlets périodiques, protégé et enveloppé qu'il est dans le manteau séducteur d'une grande réputation de poëte. Excités par lui, les princes d'Allemagne qui ont oublié leurs promesses ne laisseront s'accomplir rien de libre ni de bon, ou si quelque chose de pareil s'accomplit malgré eux, ils se ligueront avec les Français afin de l'anéantir. Pour que l'histoire de notre temps ne soit pas couverte d'une ignominie éternelle, il faut qu'il tombe.

» Je l'ai toujours dit, si nous voulons trouver un grand et suprême remède à l'état d'abaissement où nous sommes, il faut qu'aucun ne redoute ni le combat, ni la douleur, et la véritable liberté du peuple allemand ne sera assurée que quand le brave bourgeois lui-même se sera mis au jeu ou aura parié, et que tout fils de la patrie, préparé à la lutte pour la justice, méprisera les biens de ce monde pour n'envier que les biens célestes qui sont sous la garde de la mort.

» Qui donc frappera ce misérable salarié, ce traître vénal?

» J'attends depuis longtemps dans la crainte, dans la prière et dans les larmes, moi qui ne suis pas né pour le meurtre, qu'un autre me devance, me délie, et me laisse ainsi continuer ma route dans le sentier doux et paisible que je

me suis choisi. Eh bien ! malgré mes prières et mes larmes, celui-là qui doit frapper ne se présente point ; en effet, chacun ainsi que moi a le droit de compter sur un autre, et chacun comptant ainsi, chaque heure de retard ne fait qu'empirer notre situation, car d'une heure à l'autre, et quelle honte profonde ne serait-ce pas pour nous ! Kotzebüe impuni peut quitter l'Allemagne et aller dévorer en Russie les trésors contre lesquels il a échangé son honneur : qui pourra nous garantir de cette honte, si chacun, si moi-même je ne me sens pas la force de sauver ma chère patrie, en me faisant l'élu de la justice de Dieu ?

« Ainsi donc, en avant !... C'est moi qui m'élancerai courageusement sur lui (ne vous effrayez pas), sur lui, ce séducteur immonde ; c'est moi qui tuerai le traître, afin qu'en s'éteignant sa voix corruptrice cesse de nous éloigner des enseignemens de l'histoire et de l'esprit de Dieu. Un devoir irrésistible et solennel me pousse à cette action, depuis que j'ai reconnu à quelles hautes destinées le peuple allemand peut atteindre dans ce siècle ; et, depuis que je connais le lâche et l'hypocrite qui l'empêche seul d'y arriver, ce désir est devenu pour moi, comme pour tout Allemand qui veut le bien public, une sévère et rigoureuse nécessité. Puissé-je, par cette vengeance populaire, indiquer à toutes les consciences droites et loyales où gît le véritable danger, et sauver du grand et prochain péril qui les menace nos associations avilies et calomniées ! Puissé-je enfin répandre la terreur sur les méchans et sur les traîtres, et le courage et la foi sur les bons ! Les discours et les écrits ne mènent à rien ; les actions seules *peuvent*.

» J'agirai donc, et, quoique poussé violemment hors de mes beaux rêves d'avenir, je n'en suis pas moins plein de confiance en Dieu ; j'espère même une joie céleste depuis que, comme les Hébreux cherchant la Terre promise, je vois tracée devant moi, dans la nuit, cette route au bout de laquelle j'aurai payé ma dette à la patrie.

» Ainsi donc, adieu, cœurs fidèles. Certes, cette prompte séparation est dure ; certes, vos espérances comme mes souhaits sont trompés. Vous vous direz entre vous sans doute : il avait cependant, grâce à nos sacrifices, appris à connaître la vie et à goûter les joies de la terre, et il paraissait aimer profondément le pays natal et l'humble état auquel il était appelé. Hélas ! oui, cela est vrai. Sous votre protection, et grâce à vos innombrables sacrifices, le pays natal et la vie m'étaient devenus profondément chers ; oui, grâce à vous, j'ai pénétré dans l'Eden de la science, et j'ai vécu de la vie libre de la pensée ; grâce à vous, j'ai regardé dans l'histoire, et je suis rentré ensuite dans ma conscience pour m'attacher aux solides piliers de la foi dans l'Éternel.

» Oui, je devais traverser doucement cette vie, comme un prédicateur de l'Évangile ; oui, je devais, dans ma fidélité à mon état, m'abriter contre les orages de l'existence. Mais cela suffirait-il pour détourner le danger qui menace l'Allemagne?

» Et vous-même, dans votre amour infini, ne devez-vous pas, au contraire, me pousser à risquer ma vie pour le bien de tous ?

» Que je méconnaisse votre amour, ou que votre amour soit pour moi une considération légère, vous ne le croyez

pas. Qui donc me pousserait à la mort, si ce n'était mon dévouement à vous et à l'Allemagne, et le besoin de prouver ce dévouement à ma famille et à mon pays.

» Ma mère, tu diras : pourquoi ai-je élevé un fils que j'aimais et qui m'aimait, pour lequel j'ai pris mille soins et me suis donné mille peines, qui, grâce à mes prières et à mon exemple, fut impressionable au bien, et duquel je devais, après ma longue et fatigante carrière, recevoir des soins pareils à ceux que je lui ai donnés !... pourquoi m'abandonne-t-il maintenant ?

» O ma bonne et tendre mère, oui, vous direz cela peut-être ; mais la mère d'un autre ne pourrait-elle pas en dire autant ? et tout se passer ainsi en paroles, quand il faut agir pour le pays ! Et si personne ne voulait agir, que deviendrait cette mère de tous qu'on appelle l'Allemagne ?

» Mais non, ces plaintes sont loin de toi, noble femme, et si, à l'heure qu'il est, personne ne se présentait pour la cause de l'Allemagne, toi-même me pousserais. J'ai avant moi deux frères et deux sœurs, tous nobles et loyaux ; ils vous resteront, ma mère, et puis, vous aurez encore pour fils tous les enfans de l'Allemagne qui aiment leur patrie.

» Tout homme a une destinée qu'il doit accomplir ; la mienne est vouée à l'action que je vais entreprendre. Quand je vivrais encore cinquante années, je ne pourrais pas vivre plus heureux que je ne l'ai fait dans ces derniers temps.

» Adieu, ma mère ! Je vous recommande à la protection de Dieu ; puisse-t-il vous élever à cette joie que les malheurs ne peuvent plus troubler. Conduisez bientôt vos petits enfans, pour lesquels j'aurais tant aimé à être un tendre

ami, sur le sommet de nos belles montagnes ; que là, sur cet autel élevé par le Seigneur lui-même au milieu de l'Allemagne, ils se dévouent et jurent de prendre l'épée aussitôt qu'ils auront la force de la soulever, et de ne la déposer que lorsque tous nos frères seront réunis par la liberté, que lorsque tous les Allemands, ayant une constitution libérale, seront grands devant le Seigneur, puissans contre leurs voisins, et unis entre eux.

» Que ma patrie élève toujours ses regards heureux vers toi, Père Tout-Puissant ; que ta bénédiction tombe toujours abondamment sur ses moissons prêtes à être fauchées, et sur ses armées prêtes à combattre, et que, reconnaissant des grâces dont tu l'as accablé, le peuple allemand soit toujours parmi les peuples le premier levé pour soutenir la cause de l'humanité qui est ton image sur la terre.

» Votre éternellement attaché fils, frère et ami.

» KARL-LUDWIG SAND.

« Iéna, 8 mars 1819. »

Sand écrivit cette lettre étrange en deux fois, moitié dans la nuit du 7 au 8, moitié dans la nuit du 8 au 9. Lorsqu'elle fut achevée, il écrivit sur l'adresse : *A mes plus chers et mes plus intimes*, la plaça sur l'endroit le plus évident du bureau, se coucha, et s'endormit comme d'habitude. Au point du jour, ayant eu le soin de prendre sur lui la clef de sa chambre, il se mit en route, après avoir loué de nouveau son logement, pour un semestre, et avoir payé les deux premiers mois d'avance. Il passa par Erfurt et Henach. Le 25, à neuf heures du matin, il arriva au sommet d'une petite colline,

d'où il découvrit Francfort. Là, il s'arrêta un instant, comme depuis il l'a dit lui-même, pour chercher des yeux la place où serait son tombeau.

Arrivé à Manheim, Sand alla loger au Weinberg. Comme d'habitude, on lui présenta le registre, et il s'y inscrivit sous le nom de Henry; puis il s'informa de la maison de Kotzebüe, et, comme on lui dit qu'elle était située en face de l'église des Jésuites, il demanda encore la lettre et le numéro de la maison, afin de ne pas se tromper.

Il était à peu près dix heures et demie comme Sand frappait à la porte du conseiller aulique. Kotzebüe était allé, dans le parc du château, faire sa promenade du matin. Sand prétexta une affaire pressée, se fit indiquer l'allée qu'il préférait, et se mit à sa recherche. Mais soit que Kotzebüe eût pris un autre but de promenade, soit que les renseignemens qu'on avait donnés à Sand sur les habits et la figure de celui qu'il cherchait fussent inexacts, il ne le rencontra pas ou ne le reconnut point. Sand se promena jusqu'à onze heures et demie. Alors, désespérant de trouver Kotzebüe dans le parc, il revint à l'hôtel, résolu de retourner chez lui dans l'après-midi.

C'était l'heure de la table d'hôte; Sand s'y assit avec une tranquillité parfaite. La conversation tomba sur la théologie : Sand développa, tout en mangeant du meilleur appétit, ses idées sur l'immortalité de l'âme, et parla avec une si grande conviction et une telle éloquence, que chacun fit silence pour l'écouter. Mais bientôt, voyant l'effet qu'il produisait, Sand s'arrêta et sourit en demandant pardon de s'être emparé ainsi de la conversation.

Après la table d'hôte, Sand remonta dans sa chambre; on croit qu'il pria Dieu. A trois heures il sortit et reprit le chemin de la maison de Kotzebüe.

Le conseiller donnait ce jour-là même un grand dîner; mais ayant appris qu'un jeune homme était venu et avait demandé avec instance à lui parler, il avait donné l'ordre, si ce jeune homme se représentait de nouveau, de le faire entrer. Aussi, dès que le domestique eut reconnu Sand, il lui dit que le conseiller était rentré, et le fit passer dans un cabinet de travail attenant à l'antichambre. Un instant après, Kotzebüe entra. Sand le laissa s'avancer jusqu'aux trois quarts de la chambre, et comme la porte s'était refermée derrière lui, il renouvela la scène que nous avons racontée, et tirant un poignard de sa poche, il menaça Kotzebüe au visage. Kotzebue y porta les mains. Aussitôt, il lui plongea, dans toute sa longueur, sa lame dans la poitrine. Le cœur était traversé de part en part; Kotzebüe jeta un faible cri et tomba.

Mais si faible que fût ce cri, sa fille l'avait entendu. C'était une enfant de six ans, une de ces charmantes enfans allemandes, avec de longs cheveux blonds, une robe blanche, et un de ces rubans bleus comme Raphaël en nouait à la taille de ses anges. La pauvre petite vit son père étendu sur le parquet; elle se jeta sur lui en éclatant en sanglots, et en appelant : « Mon père! mon père! » Sand ne put supporter le spectacle déchirant de cette douleur enfantine, et son action lui apparaissant alors dans toute son horrible nudité, il s'enfonça, jusqu'au manche, dans la poitrine, le poignard encore tout couvert du sang de Kotzebüe.

Mais, à son grand étonnement, Sand resta debout; seulement un nuage sanglant passa devant ses yeux, et il comprit alors qu'il allait tomber vivant entre les mains des domestiques. Le sentiment instinctif de sa conservation l'emporta sur l'intention bien arrêtée où il était de se tuer. Il se retourna tout chancelant, ouvrit la porte, se précipita vers l'escalier, rencontra une famille qui venait dîner chez Kotzebüe, et qui, voyant un homme tout ensanglanté et avec un couteau dans la poitrine, se mit à pousser de grands cris, et s'écarta au lieu de l'arrêter. Sand gagna donc la rue; mais en mettant le pied sur le seuil de la porte, il aperçut à dix pas des soldats qui allaient relever le poste du château. Sand crut qu'ils accouraient aux cris qui le poursuivaient, peut-être aussi ses jambes faiblirent-elles; il se jeta à genoux à cinq ou six pas de la maison, joignit les mains, fit à haute voix une courte prière, puis, tirant le couteau de sa blessure, il s'en donna un second coup près du premier, et tomba évanoui en s'écriant : « O mon Dieu! reçois mon âme! »

Quant à Kotzebüe, il était mort.

LA MAISON DE FORCE.

La patrouille était commandée par le major Badois Holzungen. Il vint à Sand qu'il croyait expiré, mais voyant

qu'il n'était qu'évanoui, il le fit transporter à l'hôpital. Là on tint Sand sous la garde la plus sévère, quoique cela fût inutile, ses blessures étant tellement graves qu'il pouvait parler à peine; il ne parvenait à respirer que lorsqu'il était couché sur le dos. L'une d'elles cependant guérit, mais quant à l'autre, comme la lame du poignard avait pénétré entre la plèvre costale et la plèvre pulmonaire, il s'était formé un épanchement entre les deux feuillets; en sorte qu'au lieu de la laisser se refermer, on la maintint soigneusement ouverte, afin de lui tirer tous les matins, à l'aide d'une pompe, le sang extravasé pendant la nuit, comme cela se pratique dans l'opération de l'empième. Sand fut pendant trois mois entre la vie et la mort; cependant, au bout de trois mois, sa position s'améliora assez pour qu'on le transportât à la maison de force. Il y trouva monsieur G..., qui l'attendait, et qui avait fait préparer pour lui sa meilleure chambre : c'est que déjà à cette heure Sand n'était plus un assassin ordinaire. Au reste, on peut prendre une idée de la manière dont le prisonnier était traité, et des douleurs qu'il souffrait, par la lettre suivante datée de son *île de Pathmos*, et qu'il écrivait à son père au mois de janvier 1820, pour le remercier de sa bénédiction que le vieillard lui avait envoyée, le soixante-septième anniversaire de sa naissance.

« Janvier 1820.

« Mes chers parens, frères et sœurs,

» Dans le milieu du mois de septembre de l'année dernière, j'ai reçu par la commission spéciale d'enquête du grand-duc, dont vous avez pu déjà apprécier l'humanité, vos chères

lettres de la fin d'août et du commencement de septembre, et elles ont eu l'influence magique de me combler de joie, en me transportant dans le cercle intime de vos cœurs.

» Vous, mon tendre père, vous m'écrivez le jour du soixante-septième anniversaire de votre naissance, et vous me bénissez dans l'épanchement de votre plus tendre amour.

» Vous, ma mère bien-aimée, vous descendez jusqu'à la promesse de la continuation de votre affection maternelle, à laquelle j'ai cru immuablement dans tous les temps, et c'est ainsi que j'ai reçu vos deux bénédictions qui, dans ma position actuelle, exercent sur moi une influence plus bienfaisante qu'aucun des biens que tous les rois de la terre pourraient m'accorder : oui, vous me nourrissez abondamment de votre amour béni, et je vous en rends grâce, mes chers parens, avec la soumission respectueuse que mon cœur m'inspirera toujours comme le premier devoir d'un fils.

» Mais plus votre amour est grand, plus vos lettres sont tendres, plus j'ai eu à souffrir, je dois vous l'avouer, du sacrifice volontaire que nous nous sommes imposés de ne pas nous voir, et je n'ai tant tardé à vous répondre, mes chers parens, que pour me donner à moi-même le temps de retrouver la force que j'avais perdue.

» Vous aussi, cher beau-frère et chère sœur, m'assurez de votre attachement sincère et non interrompu. Et cependant, après l'effroi que j'ai répandu sur vous tous, vous ne paraissez pas encore savoir précisément ce que vous devez penser de moi ; mais mon cœur, plein de reconnaissance pour vos

bontés passées, se rassure de lui-même, car vos actions parlent et me disent que quand vous ne voudriez plus m'aimer comme je vous aime, vous ne pourriez faire autrement : ces actions valent mieux pour moi, à cette heure, que toutes les protestations possibles, voire même les plus tendres paroles.

» Et toi aussi, mon bon frère, tu aurais consenti à accourir, avec notre mère bien-aimée, aux bords du Rhin, ici où les véritables rapports de l'âme se sont établis entre nous, et où nous avons été deux fois frères. Mais, dis-moi, n'y es-tu pas véritablement en pensée et en esprit, lorsque je considère la riche source de consolations qui m'y est apportée par ta cordiale et tendre lettre.

» Et toi, bonne belle-sœur, ainsi qu'au premier abord tu t'es posée dans ta délicate tendresse, comme une véritable sœur, ainsi je te retrouve aujourd'hui : ce sont toujours les mêmes relations tendres, c'est toujours la même affection fraternelle ; tes consolations, qui émanent d'une piété croyante et soumise, sont tombées rafraîchissantes au plus profond de mon cœur. Mais, bonne belle-sœur, il faut que je te dise, à toi comme aux autres, que tu es trop libérale envers moi dans la dispensation de ton estime et de tes louanges, et ton exagération m'a rejeté en face de mon juge intérieur, qui m'a fait voir alors dans le miroir de ma conscience le contour de toutes mes faiblesses.

» Toi, bonne Julie, tu ne désires rien plus que de m'enlever au sort qui m'attend, et tu m'assures, au nom de tous, que, toi comme eux, tu serais heureuse de le subir à ma place. Je te reconnais là tout entière, et aussi les douces et tendres

relations dans lesquelles nous avons été élevés dès l'enfance. Oh! rassure-toi, bonne Julie, grâce à la protection de Dieu, je t'assure qu'il me sera facile, bien plus facile que je ne l'aurais cru, de supporter ce qui m'attend.

» Recevez donc tous mes vifs et sincères remercîmens pour avoir réjoui mon cœur.

» Maintenant que j'ai reconnu par ces lettres fortifiantes, que, pareil à l'enfant prodigue, l'amour et la bonté de ma famille sont plus grands pour moi, à mon retour, que mon départ, je veux, avec autant de soin que possible, vous dépeindre mon état physique et moral, et je prie Dieu qu'il appuie mes paroles de sa force, afin que ma lettre contienne l'équivalent de ce que les vôtres m'ont apporté, et qu'elle vous aide à arriver à cet état de calme et de sérénité où je suis parvenu moi-même.

» Endurci, à force de puissance sur mon cœur, contre les biens et les maux de la terre, vous savez déjà que dans ces dernières années je n'ai vécu que pour les joies morales, et je dois dire que, touché de mes efforts, sans doute, le Seigneur, sainte source de tous biens, m'a rendu apte à les chercher et à en jouir avec plénitude. Dieu est toujours près de moi et avec moi, et je trouve en lui, principe souverain de la création de toutes choses, en lui notre père sacré, non-seulement la consolation et la force, mais un ami immuable, plein du plus saint amour, qui m'accompagnera partout où j'aurai besoin de ses consolations. Certes, s'il s'était éloigné de moi, ou si j'avais détourné les yeux de lui, je me trouverais maintenant bien malheureux et bien misérable; mais par sa grâce, au contraire, moi humble et fai-

ble créature, il me fait fort et puissant contre tout ce qui peut tomber sur moi.

» Ce que j'ai révéré jusqu'ici comme sacré, ce que j'ai désiré comme bon, ce à quoi j'ai aspiré comme céleste, n'a changé en rien à cette heure, et j'en remercie Dieu, car je me trouverais maintenant bien désespéré si j'avais à reconnaître que mon cœur ait adoré des images trompeuses, et s'est enveloppé de fugitives chimères. Aussi ma confiance dans ces idées, aussi mon pur amour pour elles, qui sont les anges gardiens de mon esprit, s'accroissent de moment en moment, et s'accroîtront aussi jusqu'à ma fin, et j'en serai d'autant plus facilement conduit, je l'espère, de ce monde à l'éternité. Je passe ma vie dans l'exaltation et l'humilité chrétienne, et j'ai parfois de ces visions d'en haut par lesquelles, depuis ma naissance, j'ai adoré le ciel sur la terre, et qui me donnent la puissance de m'élever jusqu'au Seigneur sur les ailes ardentes de la foi. La maladie, quoique longue, douloureuse et cruelle, a toujours été assez fortement maîtrisée par ma volonté pour me laisser le loisir de m'occuper avec suite de l'histoire des sciences positives et des belles parties de l'éducation religieuse; et, lorsque le mal plus violent interrompait pendant quelque temps ces occupations, je n'en luttais pas moins victorieusement contre l'ennui, car les souvenirs du passé, ma résignation au présent et ma foi dans l'avenir étaient assez riches et assez forts, en moi et autour de moi, pour ne pas me laisser choir de mon paradis terrestre. Je n'aurais, d'après mes principes, dans la position où je me trouve, et où je me suis mis moi-même, jamais rien voulu demander pour mon bien-être, et

néanmoins j'ai été comblé à tous égards de tant de bontés, de tant de soins, et cela avec une délicatesse et une humanité que je ne puis, hélas! reconnaître; des vœux que je n'aurais point osé former dans le coin le plus secret de mon cœur, ont été dépassés et bien au delà. Je n'ai jamais été assez vaincu par les douleurs du corps pour ne pas pouvoir me dire intérieurement, en élevant mes pensées au ciel : « Devienne ce que pourra cette guenille! » et si grandes qu'aient été ces douleurs, je ne saurais les mettre en comparaison avec ces souffrances de l'âme que dans le sentiment de nos faiblesses et de nos fautes nous éprouvons si poignantes.

» Au reste, il est rare maintenant que cette douleur me fasse perdre connaissance, l'enflure et l'inflammation n'ont jamais gagné beaucoup, et les fièvres ont toujours été modérées, quoique depuis près de dix mois je sois forcé de me tenir couché sur le dos, sans pouvoir même me soulever, et quoiqu'il soit déjà sorti de ma poitrine, à l'endroit du cœur, plus de quarante pintes de sang. Non, la blessure quoique toujours ouverte est en bon état; et cela je le dois non-seulement aux soins dont je suis entouré, mais encore au sang pur que j'ai reçu de vous, ô ma mère! Ainsi, ni les secours de la terre, ni les encouragemens du ciel ne m'ont manqué; ainsi j'ai eu tous les motifs, le jour anniversaire de ma naissance, non pas de maudire l'heure où je suis né, mais au contraire, après la sérieuse contemplation de ce monde, de remercier Dieu, et vous, mes bien chers parens, de la vie que vous m'avez donnée.

» Je l'ai célébré, ce 18 octobre, dans une pénible et fervente soumission à la volonté du Seigneur. Le jour de Noël

j'ai cherché à me mettre dans la disposition des enfans dévoués à Dieu, et, avec l'aide du ciel, l'année nouvelle se passera, comme la précédente, dans les douleurs du corps peut-être mais certainement dans la joie de l'âme; et c'est avec ce vœu, le seul que je forme, que je m'adresse à vous, mes chers parens, et à vous et aux vôtres, mes chers frères et sœurs.

» Je ne puis pas espérer de voir une nouvelle vingt-cinquième année, puisse donc la prière que je viens de faire être exaucée, puisse ce tableau de ma vie actuelle vous apporter quelque tranquillité, et puisse cette lettre, que je vous écris du plus profond de mon cœur, non-seulement vous prouver que je ne suis pas indigne de votre inexprimable amour à tous, mais, tout au contraire, m'assurer cet amour pour l'éternité.

» Je me réjouis bien sincèrement de l'arrivée au monde du petit cousin. J'en fais joyeusement mes félicitations aux grands parens; je me transporte, pour son baptême, dans cette commune bien-aimée, où je lui apporte mon affection comme frère chrétien, et où j'appelle sur lui toutes les bénédictions du ciel.

» Pour ne pas trop incommoder la commission du grand-duc, nous serons forcés, je crois, de renoncer à notre correspondance; je finis donc en vous assurant encore, mais pour la dernière fois peut-être, de ma profonde soumission filiale et de mon affection fraternelle.

» Votre bien tendrement attaché,

» KARL-LUDWIG SAND. »

En effet, outre les soins particuliers dont Sand était l'objet de la part de monsieur G..., la commission d'enquête du grand-duc de Weimar, ayant égard à l'état dans lequel il se trouvait, et peut-être à la cause qui l'avait réduit en cet état, avait permis, à titre d'adoucissement, que sa mère et les autres personnes de sa famille qu'il voudrait désigner, vinssent le voir. Le premier mouvement de Sand, lorsqu'on lui annonça cette bonne nouvelle, fut tout à la joie ; mais bientôt ayant réfléchi avec son calme et sa fermeté habituels aux inconvéniens que cette visite pourrait avoir, il écrivit à sa famille la lettre suivante :

« Mes chers parens,

» La commission d'enquête du grand-duc m'a fait part hier qu'il serait possible que j'eusse la joie bien vive d'être visité par vous, et que je pourrais peut-être vous voir et vous embrasser ici, vous, ma mère, et quelques-uns de mes frères et sœurs.

» Sans être surpris de cette nouvelle preuve de votre amour maternel, cette espérance a de nouveau réveillé en moi le souvenir ardent de cette vie heureuse passée doucement ensemble. La joie et la douleur, le désir et le sacrifice, ont alors violemment agité mon cœur, et il m'a fallu peser l'un à côté de l'autre, et avec la puissance de la raison, tous ces mouvemens divers, pour redevenir maître de moi-même et prendre une décision dans une circonstance aussi solennelle.

» La balance a penché du côté du sacrifice.

» Vous savez, ma mère, ce qu'un regard de vos yeux, ce

que des relations de tous les jours, ce que vos entretiens pieux et élevés, pourraient m'apporter de joie et de courage pendant ce temps bien court; mais aussi vous savez ma position, et vous connaissez trop bien la marche naturelle de toutes ces douloureuses enquêtes pour ne pas trouver comme moi qu'une gêne pareille, renouvelée à tous les instans, troublerait beaucoup la joie de notre réunion, si elle ne parvenait pas à la détruire entièrement; puis, ma mère, après ce long et fatigant voyage que vous seriez forcée d'entreprendre pour me revoir, songez aux douleurs terribles de l'adieu, lorsque arriverait le moment de nous quitter en ce monde. Tenons-nous-en donc au sacrifice, c'est je crois la volonté du ciel, et livrons-nous seulement à cette douce communauté de pensées que la distance ne peut interrompre, dans laquelle je puise mes seules joies, et qui nous sera toujours, en dépit des hommes, accordée par le Seigneur notre père.

» Vivez heureux.

» Votre fils profondément respectueux,

» KARL-LUDWIG SAND. »

cette lettre, qu'à part les sentimens religieux on pourrait croire dictée par Brutus, arriva cette réponse, que l'on pourrait croire écrite par Cornélie.

« Cher, inexprimablement cher Karl,

» Combien il m'a été doux de revoir après un si long temps ton écriture chérie ! Il n'y aurait pour moi ni aucun voyage assez pénible, ni aucun chemin assez long pour m'empêcher d'aller te retrouver, et j'irais avec un amour pro-

fond et infini d'une extrémité à l'autre de la terre, dans la seule espérance de t'apercevoir seulement.

» Mais comme je connais bien et ta tendre affection et ta profonde sollicitude pour moi, et que tu me donnes avec une si grande fermeté et une si mâle réflexion des motifs contre lesquels je n'ai rien à dire et que je ne puis qu'honorer, il en sera, mon bien-aimé Karl, comme tu l'as voulu et décidé. Nous continuerons, sans nous parler, la communication de nos pensées; mais sois tranquille, rien ne peut nous séparer, je t'enveloppe de mon âme, et mes pensées maternelles font la garde autour de toi.

» Que cet amour infini, qui nous soutient, nous affermit et nous conduit tous à une vie meilleure, te conserve, mon cher Karl, le courage et la fermeté.

» Adieu, et sois invariablement convaincu que je ne me lasserai jamais de t'aimer fortement et profondément.

» Ta mère fidèle et qui t'aimera jusque dans l'éternité. »

Effectivement, le moment fatal prévu par Sand arriva. Ce n'était pas que le grand-duc n'eût particulièrement désiré sauver Sand, sur lequel s'attachait à cette heure, non-seulement les regards, mais encore l'intérêt de toute l'Allemagne. Malheureusement la Russie était là, la Russie qui avait son agent à venger, et qui trouvait la convalescence de Sand bien longue au gré de sa vengeance; elle pressa donc la commission d'enquête d'en finir avec l'assassin, dans quelque état qu'il fût.

Cependant, il restait un dernier espoir aux habitans de Manheim et même aux membres de la commission d'enquête,

c'est que Sand, qui ne s'était pas levé depuis treize mois, serait trop faible pour se tenir debout, et que, comme on ne pouvait l'exécuter dans son lit, on obtiendrait de cette façon, et presque légalement, un nouveau sursis. On décida donc qu'un médecin d'Heidelberg visiterait Sand, et que, sur son rapport, selon que Sand serait en état de se lever ou dans l'impossibilité de quitter le lit, on hâterait ou ralentirait l'instruction.

En conséquence, un matin, un inconnu se présenta dans la chambre du prisonnier, s'annonçant comme un professeur de l'école de médecine d'Heidelberg, qui, attiré par l'intérêt, venait demander de ses nouvelles.

Sand le regarda un instant comme pour lire jusqu'au fond de son âme, puis voyant que, quelque empire qu'il eût sur lui, le médecin ne pouvait s'empêcher de rougir :

— Ah! oui, lui dit-il, je comprends. On désire savoir à Saint-Pétersbourg si je suis assez fort pour être exécuté, eh bien! monsieur, nous allons en faire l'expérience ensemble. Je vous demande pardon, ajouta-t-il, pour le cas où je me trouverais mal, mais comme il y a treize mois que je ne me suis levé, il est possible que, malgré toute ma bonne volonté, la chose arrive.

A ces mots Sand se leva, et sans appui avec un courage surhumain, il fit deux fois le tour de sa chambre et revint presque évanoui tomber sur son lit. Le médecin lui fit respirer des sels.

— Vous voyez, monsieur, dit Sand en revenant à lui, que je suis plus fort que je ne le croyais moi-même ; portez, je vous prie, cette bonne nouvelle à mes juges. Il y a trop long-

temps que je leur fais perdre un temps précieux; qu'ils rendent donc leur jugement, et rien n'empêchera qu'il soit exécuté.

Malheureusement le médecin ne pouvait dire que ce qu'il avait vu. Il fit son rapport à la commission, et le 5 mai 1820 l'arrêt qui condamnait Karl-Ludwig Sand à avoir la tête tranchée fut rendu par la cour suprême de justice.

Le 17, l'arrêt fut signifié à Sand. Il l'écouta debout, appuyé au dossier d'une chaise, quoique les conseillers qui le lui lisaient l'eussent plusieurs fois, en voyant sa pâleur, invité à s'asseoir; mais Sand les remercia avec cet air doux et calme qui lui était habituel. Et lorsque la lecture de l'arrêt fut achevée, se retournant vers monsieur G..., qui se tenait tout prêt à le recevoir dans ses bras au cas où la force lui eût manqué :

— J'espère, lui dit-il, que mes parens aimeront mieux me voir mourir de cette mort violente et prompte, que de quelque maladie lente ou honteuse. Quant à moi, j'ai tant souffert depuis quatorze mois, que je regarde ces messieurs comme des anges de délivrance.

Les conseillers sortirent; Sand salua leur départ avec le même calme et la même sérénité qu'il avait salué leur entrée, puis se recouchant aussitôt, car il n'aurait pu se tenir plus longtemps debout ni assis, il demanda à monsieur G... papier, plume et encre, et écrivit à sa famille la lettre suivante :

Manheim, le 17 du mois du printemps 1820.

« Chers parens, frères et sœurs,

» Vous avez dû recevoir par la commission du grand-duc mes dernières lettres, j'y répondais aux vôtres, et je cherchais à vous consoler de ma position, en vous peignant l'état de mon âme, tel qu'il est, le mépris où je suis arrivé de tout ce qui est fragile et terrestre, et qu'on doit subir comme une nécessité lorsque cela est mis en balance avec l'exécution d'une pensée, et cette liberté intellectuelle qui peut seule nourrir notre âme. En un mot, je cherchais à vous consoler par l'assurance que les sentimens, les principes et les convictions desquelles je parlais autrefois, ont été fidèlement conservés en moi et sont restés exactement les mêmes ; mais tout cela était trop de précautions de ma part, j'en suis certain, car dans aucun temps vous n'avez exigé autre chose de moi que d'avoir Dieu devant les yeux et dans le cœur. Et vous avez vu sous votre conduite comment le précepte passa tellement dans mon âme, qu'il devint pour ce monde et pour l'autre mon seul but de félicité. Sans doute, comme il était en moi et près de moi, Dieu sera en vous et près de vous, au moment où cette lettre vous apportera la nouvelle de la lecture de mon arrêt. Je meurs volontiers, et le Seigneur, je l'espère, me donnera la force, pour que je meure comme on doit mourir.

» Je vous écris parfaitement tranquille et calme sur toutes choses, et j'espère que votre vie aussi s'écoulera calme et tranquille, jusqu'au moment où nos âmes se retrou-

veront pleines d'une nouvelle force pour nous aimer et partager ensemble l'éternel bonheur.

» Quant à moi, tel j'ai vécu depuis que je me connais, c'est-à-dire avec une sérénité pleine de désirs célestes, et un courageux et infatigable amour de la liberté, tel je vais mourir.

» Que Dieu soit avec vous et avec moi.

» Votre fils, et frère, et ami,

» KARL-LUDWIG SAND. »

Puis, cette lettre écrite, Sand fit prier monsieur G... de monter chez lui, et lui dit qu'il serait bien aise de causer avec le bourreau avant le jour de l'exécution. Le désir parut si étrange à monsieur G... qu'il hésitait à y répondre, mais Sand insista d'une manière si douce et si ferme à la fois, que monsieur G... lui promit qu'aussitôt que cette personne serait arrivée à Manheim, il serait fait ainsi qu'il le demandait.

L'EXÉCUTION.

L'exécution était fixée au 20, c'est-à-dire à trois jours après la lecture de l'arrêt. La loi accorde, en Allemagne, trois jours pleins au condamné pour lui donner le temps de

se préparer à la mort. C'était donc le 20 à deux heures de l'après-midi que Sand devait cesser de vivre.

La journée du 18 se passa à recevoir différentes personnes qui avaient désiré voir le condamné, et auxquelles il avait accordé cette permission, une de ces personnes était le major Holzungen qui l'avait arrêté. Quoique ne l'ayant aperçu qu'un instant et à travers le nuage sanglant qui lui voilait les yeux, Sand le reconnut, et sa tête était tellement à lui, au moment suprême où il se frappa, comme nous l'avons dit, d'un second coup de couteau, qu'il rappela au major les détails les plus minutieux du costume qu'il portait lorsqu'il l'avait arrêté. Etonné de ce sang-froid et de cette tranquillité dans un jeune homme qui allait mourir si loin encore de l'âge que la nature avait marqué pour le terme de sa vie, le major adressa à Sand quelques paroles de pitié. Mais Sand lui répondit en souriant : — Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, monsieur le major, c'est vous; je meurs pour une conviction qui m'est propre, et vous, vous mourrez probablement pour une conviction qui vous sera étrangère. Le major Holzungen l'invita à se maintenir dans cette fermeté.

— Monsieur le major, dit Sand, les martyrs Hébreux mouraient aussi courageusement que les soldats romains.

Le soir vint, Sand demanda à rester seul et écrivit jusqu'à onze heures à peu près, mais il brûla ce qu'il avait écrit, de sorte qu'on n'en retrouva aucune trace. A onze heures il se coucha et dormit jusqu'à six heures ; le chirurgien, qui venait pour le panser comme d'habitude, le réveilla en entrant dans sa chambre.

Deux heures à peu près après l'opération terminée, comme

Sand était couché et que monsieur G... causait avec lui, assis sur le pied de son lit, on ouvrit la porte, et un des serviteurs de la maison fit signe à monsieur G... qu'il avait quelque chose à lui dire. Monsieur G... alla aussitôt à la porte échanger avec lui quelques paroles à voix basse; puis se retournant vers Sand :

— Karl, lui dit-il d'une voix dont il lui était impossible de maîtriser l'émotion, c'est monsieur Widemann d'Heidelberg à qui vous avez désiré parler.

— Faites entrer, je vous prie, dit Sand, et faisant un effort, il s'assit sur son lit, tendant la main à monsieur Widemann. Venez, monsieur, lui dit-il, et asseyez-vous là; j'ai des choses importantes à vous dire. Puis, comme monsieur G... voulait se retirer : — Oh! restez, restez, mon cher directeur, lui dit-il, vous n'êtes pas de trop.

— Ainsi vous savez qui je suis, balbutia monsieur Widemann.

— Oui, certes, monsieur, et c'est pour cela que j'ai désiré vous parler.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

— Avez-vous déjà fait plusieurs exécutions, monsieur Widemann, continua Sand.

— Trois, répondit-il.

— Et toutes trois ont bien réussi.

— Comment entendez-vous cela? monsieur.

— J'entends que la tête est tombée du premier ou du second coup?

— Deux sont tombées au premier coup et une au second.

— Mais avec moi, voyez-vous, monsieur Widemann, la

chose ne sera pas si facile, car, vous le voyez, ma blessure m'a presque paralysé tout un côté du corps, si bien que je ne puis tenir ma tête haute comme il le faudrait ; mais n'importe, soyez ferme, monsieur, et quand il vous faudrait deux coups pour séparer la tête du tronc, et même trois ou quatre, comme on dit qu'il a fallu au duc de Monmouth, ne vous troublez point pour cela. D'ailleurs, si vous le voulez bien, nous allons faire une répétition de la chose, afin que je puisse vous aider au moment suprême autant qu'il sera en moi, car n'ayant jamais vu d'exécution, je ne sais pas comment on s'y prend ; voilà pourquoi j'ai désiré vous parler.

Le bourreau était stupéfait de cet étrange sang-froid, et il ne savait encore si Sand parlait sérieusement, lorsque celui-ci se laissa glisser à bas de son lit, gagna, appuyé sur l'épaule de monsieur G..., un siége sur lequel il s'assit, priant monsieur Widemann de lui indiquer ce que le lendemain il aurait à faire.

Alors commença la répétition de l'horrible drame de l'échafaud, répétition pendant laquelle les forces manquèrent, non pas au patient, mais au bourreau ; car, déplacé ainsi de son terrain, la fiction lui parut plus horrible que la réalité : il n'en acheva pas moins l'homicide démonstration ; il indiqua à Sand comment il serait assis sur un tabouret, comment le valet lui soulèverait la tête avec une espèce de réseau de corde, et comment lui, profitant du moment où le cou serait tendu, le trancherait avec une épée. Sand écouta les unes après les autres toutes les explications avec le même sang-froid ; puis, lorsque monsieur Widemann les lui eut données depuis la première jusqu'à la dernière, il le remer-

cia et regagna son lit, laissant le bourreau plus pâle et plus chancelant que lui. Quant à monsieur G... il croyait faire un rêve atroce, et me dit n'avoir jamais passé une pareille demi-heure, pas même le lendemain.

Au moment où monsieur Widemann se retirait, Sand lui renouvela tous ses remercîmens, et l'invita de nouveau à avoir la main ferme le lendemain.

— Surtout, ajouta-t-il, n'allez pas faire comme aujourd'hui, je vous ai senti trembler.

Quelques minutes après, trois ecclésiastiques de la connaissance de Sand entrèrent, l'un était monsieur le pasteur D... dont j'avais une lettre. Monsieur G... profita de leur présence pour se retirer; il n'avait plus de force, et se sentait tout le corps brisé, comme s'il fût tombé, me disait-il, d'un second étage.

Les trois ecclésiastiques restèrent six heures à peu près avec Sand; tout ce temps fut employé à causer religion. Sand était un admirable théologien, et chaque fois qu'il parlait de Dieu, c'était avec une conviction profonde et une foi ardente. Avant de le quitter, le pasteur D... lui dit qu'il était arrivé tant d'étudians la veille et qu'il en arrivait tant encore de minute en minute que l'on craignait pour le lendemain une collision entre eux et les militaires. Sand exprima avec des termes si vrais combien il serait désolé que le sang coulât à cause de lui, que le pasteur D... profita de cette disposition d'esprit pour lui demander au nom de l'autorité de ne point parler sur l'échafaud.

— Oh! soyez tranquille, dit Sand en souriant, quand je le voudrais je n'en aurais pas la force; d'ailleurs, si cela

peut vous rassurer, je vous engage ma parole de ne pas prononcer un mot.

En effet, comme l'avait dit le pasteur D..., il était arrivé tant d'étudians à Manheim, que, ne trouvant plus de places dans la ville, ils allaient se loger dans les villages environnans. De son côté, l'autorité n'était point restée inactive, et l'on avait fait venir de Carlsruhe le général Neustein avec quinze ou dix-huit cents hommes, à peu près, tant cavalerie qu'infanterie; le général s'était fait, en outre, accompagner d'une compagnie d'artilleurs et de quatre pièces de canon.

Néanmoins, malgré ces précautions prises, les étudians se succédaient en si grand nombre, que l'autorité résolut d'avancer l'heure de l'exécution; mais, comme nous l'avons dit, la loi allemande est formelle : trois jours doivent s'écouler entre la lecture de l'arrêt et le supplice; il fallait donc l'autorisation de Sand pour que ce changement fût fait. On connaissait tellement son caractère, qu'on résolut de la lui demander.

Sand, comme d'habitude, s'était couché dans la soirée du 19, à onze heures. On entra dans sa chambre à quatre heures du matin, et on le trouva si profondément endormi, qu'on fut obligé de l'éveiller en l'appelant. Sand ouvrit les yeux en souriant, et reconnut monsieur G...

— Ah! c'est vous, mon cher directeur, dit Sand; soyez le bienvenu. Aurais-je donc si bien dormi qu'il fût déjà l'heure?

— Non, répondit monsieur G..., il n'est que quatre heures du matin.

— Pourquoi alors me réveiller sitôt? demanda Sand d'un ton de reproche. A-t-on craint que je ne fusse pas prêt?

— Ce n'est point cela, monsieur, dit le greffier; mais on attend de vous un grand acte de dévouement à la tranquillité publique.

— Parlez, dit Sand, et tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire, je le ferai.

— On craint une collision entre les étudians et les soldats; et comme les dispositions militaires sont prises d'avance, cette collision amènerait de grands malheurs, sans même vous offrir la chance de vous sauver.

— Mais qui vous dit que je veuille me sauver? demanda Sand. J'ai tué un homme : tout meurtre demande une expiation. Me suis-je donc défendu en homme qui veut échapper à la mort? Non, monsieur! lorsqu'en arrivant à Manheim, je me suis arrêté sur la petite colline qui domine la ville, j'ai vu d'avance la place où serait mon tombeau. Loin de vouloir échapper au regard de Dieu et à la justice des hommes, je n'ai donc que des remercimens à leur faire d'avoir prolongé mon existence jusqu'aujourd'hui.

— Ces dispositions me donnent l'espoir que vous m'accorderez la demande que je suis chargé de vous faire, reprit alors le greffier.

— Laquelle? demanda Sand.

— C'est que vous permettiez que votre exécution, en place d'avoir lieu cet après-midi, ait lieu ce matin.

Sand fit signe à monsieur G... de lui passer du papier, de l'encre et une plume, et il écrivit d'une main ferme, et de son écriture ordinaire, les cinq lignes suivantes :

« Je remercie les autorités de Manheim d'avoir été au-devant de mes désirs, en avançant de huit heures le moment de mon exécution.

» *Sit nomen Domini benedictum.*

» Karl-Ludwig SAND. »

— Tenez, monsieur, dit-il en remettant le papier au greffier, voici ce que vous désirez; seulement, je demande le temps de prendre un bain. C'était, vous le savez, l'habitude des anciens avant le combat.

Alors le médecin s'approcha de lui pour le panser.

— Est-ce bien la peine? demanda Sand.

— Vous en serez plus fort, répondit le médecin.

— En ce cas-là, faites.

On lui fit aussitôt monter une baignoire. Il se coucha dedans, et continua de causer, pendant vingt minutes qu'il fut au bain, de choses générales, se faisant, pendant ce temps, peigner ses cheveux qu'il portait longs et fort beaux. Puis, sa toilette terminée, il sortit, passa un pantalon blanc avec des bottines par-dessus, une redingote noire qui, comme les redingotes des étudians, permet au cou d'être fort décolleté, et alla s'asseoir sur son lit, où il pria quelque temps à voix basse; puis il prit congé des prêtres, en leur disant que, n'ayant rien à se reprocher, étant presque ecclésiastique lui-même, il irait seul à l'échafaud pour ne point donner à leur charité le spectacle de sa mort. Il prit également congé du médecin, en le remerciant de toutes les peines qu'il lui avait données depuis onze mois qu'il le venait panser cha-

que matin dans sa prison. Prêtres et médecin se retirèrent alors, et laissèrent Sand seul.

En ce moment le tumulte de la rue, qui allait toujours croissant depuis le point du jour, redoubla, et Sand comprit qu'il se passait quelque chose de nouveau. En effet, un instant après, monsieur Widemann entra; ce qui avait causé ce redoublement de bruit, c'était la vue du bourreau.

Il était vêtu d'une longue lévite noire, sous laquelle il cachait son épée. En l'apercevant, Sand, comme la veille et avec le même sourire que la veille, lui tendit la main, et comme monsieur Widemann, gêné par son épée qu'il ne voulait pas laisser voir, hésitait :

— Venez donc, lui dit Sand, et montrez-moi votre épée; il faut bien faire connaissance avec les gens à qui on aura à faire. Alors, monsieur Widemann, tout pâle et tout tremblant, s'approcha et lui présenta son épée.

Sand la prit, la tira du fourreau, passa le doigt sur le tranchant et dit :

— C'est bien, voilà une lame qui ne vous fera pas défaut; que le bras ne tremble pas, et tout ira bien.

Et à ces mots il rendit l'épée à monsieur Widemann. Puis se tournant vers monsieur G... :

— Est-ce que vous ne me ferez pas la dernière grâce de m'accompagner jusque sur l'échafaud?

Monsieur G... lui fit signe de la tête que oui, car il sentait que, s'il eût prononcé une seule parole, il eût éclaté en sanglots. Alors Sand se souleva en s'appuyant, et se tournant vers monsieur Widemann et les autres assistans :

— Eh bien ! messieurs, dit-il, qu'attend-on ? je suis prêt.

A ces mots, monsieur Widemann, sans répondre, se mit à marcher silencieusement le premier. Sand, appuyé sur monsieur G..., le suivit. Les autres assistans suivirent Sand.

Sand descendit l'escalier et entra dans la cour intérieure. A la porte était une petite calèche découverte que l'on avait fait acheter à Heidelberg, sans dire dans quel but on l'achetait; car, dans tout Manheim, on n'avait pas trouvé un carrossier qui voulût louer ni vendre la voiture qui conduirait Sand à l'échafaud. Au moment où le condamné parut dans la cour, les autres prisonniers se mirent tous aux fenêtres pour lui crier adieu. Trop faible pour leur répondre, Sand leur fit signe de la main, et monta en voiture.

En posant le pied sur le marchepied, il se pencha vers monsieur G...

— Vous montez avec moi, n'est-ce pas? lui dit-il.

— Ne vous l'ai-je pas promis?

— Merci! et si maintenant vous me voyez faiblir, dites-*moi* mon nom tout bas, entendez-vous, et ce sera assez.

Puis il acheva de monter en voiture. Monsieur G... se plaça près de lui, et l'on ouvrit les portes de la rue.

La rue était encombrée de monde, et malgré les nombreuses patrouilles qui circulaient, la foule était si grande, que la voiture pouvait à peine avancer. Au moment où elle parut, toutes les voix s'écrièrent d'un seul cri : — Adieu, Sand! adieu, Sand!... En même temps plusieurs bouquets tombèrent dans la calèche, tandis que ceux qui étaient trop loin pour les lancer jusque-là les jetaient sur la foule qui les lui faisait passer.

Le temps était sombre, et quoiqu'on fût dans le plus beau

mois de l'année, il avait plu toute la nuit. Trop faible encore pour rester assis, Sand était couché la tête sur l'épaule de monsieur G... Son visage, comme d'ordinaire, était doux, calme et souffrant. Son front était ouvert, ses yeux étaient pleins de vie, mais il avait tant souffert, que tout le reste de son visage avait, si l'on peut parler ainsi, vieilli de dix ans pendant ses quatorze mois de captivité. De temps en temps, cependant, il relevait sa tête pâle, encadrée dans ses beaux cheveux noirs, et regardait la foule en souriant; alors, une nouvelle explosion de cris et d'ardeur s'élevait de tous côtés, si déchirante et si douloureuse, qu'à chacune d'elles, Sand, si calme, si résigné, ne pouvait s'empêcher d'essuyer les larmes qu'il sentait malgré lui couler de ses yeux.

Le cortége arriva enfin à la place de l'exécution. C'était, comme nous l'avons dit, à une centaine de pas de la grande route, au milieu d'une jolie prairie, et sur un tertre qui domine un petit ruisseau. On s'arrêta un instant, parce que les aides du bourreau, qui n'étaient pas prévenus du changement d'heure, avaient commencé leur déjeuner sur l'échafaud. Au bout d'une halte de cinq minutes, le cortége reprit sa route, et la calèche s'arrêta au pied du petit escalier, composé de huit marches, qui conduisait à la plate-forme. Arrivé là, Sand regarda l'échafaud avec le plus grand calme, puis se retournant vers monsieur G .. :

— Jusqu'à présent, lui dit-il, Dieu m'a donné la force.

Dieu la lui donna jusqu'au bout. Sand descendit de voiture et monta sur l'échafaud, courbé en deux par la douleur, mais sans pousser une seule plainte. Arrivé sur la plate-forme, il redressa la tête, essuya son front couvert de sueur,

puis regarda avec calme toute cette foule amie, qui semblait l'avoir accompagné jusque-là, non point par curiosité, mais par devoir. Puis, ramenant les yeux sur l'échafaud :

— Voilà donc l'endroit où je vais cesser de souffrir ! dit-il. Je te remercie, ô mon Dieu ! de m'avoir donné la force d'y arriver. Alors, comme monsieur G... le voyait pâlir :

— Asseyez-vous, Sand, lui dit-il, asseyez-vous.

Sand s'assit, mais presque au même instant la lecture du jugement ayant commencé, il se leva, et, quelque instance qu'on lui fît, il voulut écouter la lecture debout. La lecture finie, il étendit la main et dit à haute voix :

— Je meurs en me confiant à Dieu...

Mais aussitôt monsieur G... l'interrompit, et se penchant à son oreille :

— Que faites-vous, Sand? lui dit-il. Vous avez promis de ne point parler.

— C'est juste, dit Sand, je l'avais oublié. D'ailleurs, on sait bien que je meurs pour la liberté de l'Allemagne.

Alors, il roula le mouchoir avec lequel il venait d'essuyer la sueur de son agonie, et comme Conradin avait fait de son gant, il le jeta dans la foule. Au même instant, le mouchoir fut déchiré en mille morceaux, et tous ceux qui en avaient un lambeau élevèrent la main en criant : — Sand ! Sand !... adieu, Sand !...

Un roulement de tambours se fit entendre.

— Monsieur, dit le bourreau, voulez-vous permettre que je vous coupe les cheveux ?

— Est-ce donc nécessaire? demanda Sand en portant vivement les mains à son cou.

— C'est pour votre mère.

— Oh ! alors, faites ! faites ! s'écria Sand.

Le bourreau lui coupa les boucles qui tombaient par derrière, les lui donnant à mesure. Sand les prit, les réunit en une seule masse, puis regardant fixement le bourreau :

— Sur votre honneur, monsieur Widemann, c'est pour ma mère ?

— Sur mon honneur ! répondit celui-ci.

— Alors, les voilà.

On releva les autres et on les noua avec un ruban sur le haut de la tête.

— Maintenant, dit le bourreau, il faudrait que vous vous laissassiez lier les mains.

— Liez ! dit Sand en les présentant.

Et le bourreau lui lia les mains derrière le dos ; mais comme cette position tirait les bras du patient, et le contraignait, à cause de sa blessure, à incliner la tête sur la poitrine, on fut forcé de les lui délier, et de les lui attacher à plat sur les cuisses ; grâce à cette nouvelle position, Sand retrouva la faculté de relever la tête.

— Tenez-vous bien ! dit le bourreau.

— Et vous, soyez ferme ! répondit Sand.

A ce peu de paroles échangées succéda un silence terrible. L'épée flamboya comme un éclair et s'abattit. Alors un grand cri retentit dans cette foule ; la tête n'était pas tombée, et, à moitié détachée du corps, penchait sur la poitrine. Le bourreau donna un second coup qui l'abattit entièrement, et en même temps alla couper la main qui était liée sur le genou gauche.

En ce moment, sans qu'il fût possible de l'arrêter, la foule rompit la haie de soldats et se précipita sur l'échafaud, chacun trempant son mouchoir dans le sang, puis ceux qui vinrent après et qui trouvèrent le sang étanché, mirent en morceaux la chaise sur laquelle il avait été exécuté, emportant les uns le bois, les autres la paille ; puis enfin vinrent ceux qui n'avaient pu avoir ni du sang, ni de la chaise, et qui se mirent à tailler à même de la plate-forme, pour avoir au moins de l'échafaud. Mais enfin, la troupe reprit le dessus, écarta tout le monde, et la tête et le corps, mis dans un même cercueil, furent reposés dans la calèche et emportés à la maison de force au milieu d'une nombreuse escorte militaire.

A minuit, sans torche et sans lumière, le cadavre fut transporté au petit cimetière protestant situé sur la route d'Heidelberg. Là, dans un coin, une tombe avait été préparée de manière à ce qu'elle fût ignorée de tous. En effet, sur toute sa longueur, le gazon avait été enlevé avec précaution, et la terre qu'on en avait ôtée avait été mise dans des draps ; si bien que, lorsque la bière eut été descendue et recouverte de terre, on recouvrit la terre avec le gazon, puis l'on fit jurer aux assistans de n'enseigner à personne le lieu où était cette tombe. Les assistans jurèrent et sortirent. La porte du cimetière se referma derrière eux, on vida le superflu de la terre dans une cour de la maison de force, et tout fut dit.

Quand à la prairie où Sand avait été exécuté, elle reçut, à compter de ce jour, le nom qu'elle porte encore aujourd'hui ; le peuple l'appela : Sand's Hemmelfartsweise.

Ce qui veut dire :

— Prairie de l'ascension de Sand.

LE DOCTEUR WIDEMANN.

Comme on le comprend bien, ces détails, soit donnés par monsieur G..., soit copiés sur les pièces officielles, m'avaient pris toute la soirée et une partie de la journée du lendemain, de sorte que je ne me retrouvai prêt à partir pour Heidelberg que vers les six heures du soir. Je remontai donc en voiture après avoir fait force remercîmens à monsieur G...; mais ne voulant pas quitter Manheim sans prendre un dernier congé de Sand, je me fis conduire au petit cimetière où il est enterré.

C'est là que reposent, à vingt pas l'un de l'autre, l'assassin et la victime, ou, selon qu'on l'aimera mieux, le traître et le martyr : Kotzebüe et Sand, enfin.

Sur la tombe de Kotzebüe, située juste en face la porte d'entrée, au point milieu du cimetière, s'élève un monument d'une architecture étrange : la base est une masse de rochers autour de laquelle grimpent des lierres; sur cette masse de rochers pose, par sa pointe, une pierre taillée en losange, et soutenue des deux côtés par les masques de la Comédie et de la Tragédie, puis sur la face plate de la pierre est gravée cette inscription :

Le monde le persécuta sans pitié,
la calomnie fut son triste partage,
il ne trouva le bonheur que dans les bras de sa femme,
et le repos que dans le sein de la mort ;
l'envie veillait toujours pour couvrir son chemin d'épines,
l'amour lui fit fleurir ses roses.
Que le ciel lui pardonne
comme il a pardonné à la terre (1).

Alors, et comme depuis longtemps les ensevelisseurs nocturnes de Sand avaient été relevés de leur serment, qu'à cette heure tous ceux qui avaient trempé leur mouchoir dans le sang l'ont lavé avec grand soin, et sont les uns conseillers, les autres juges, et que par conséquent on n'a plus jugé à propos de tenir cette fosse secrète, on me conduisit vers un angle du mur, et là on me montra un petit encadrement en planches, long de six pieds et large de trois, au milieu duquel pousse en pleine terre un prunier sauvage : c'est la tombe de Sand.

Je brisai une branche du prunier de Sand, j'arrachai un rameau de lierre au monument de Kotzebüe, et je les emportai roulés l'un autour de l'autre.

Nous repassâmes de nouveau près de la prairie : j'allai visiter une fois encore le tertre sur lequel avait été bâti l'échafaud ; et l'esprit plein de ces pensées qui ont fait dire à Brutus que la vertu n'était qu'un nom, je remontai en voiture et repris le chemin d'Heidelberg.

(1) Il est bien entendu que cette épitaphe est écrite en allemand, et que ces quelques lignes en sont la traduction.

Quelque hâte que j'eusse de faire ma visite à monsieur Widemann et de compléter par ses renseignemens les renseignemens que m'avait donnés monsieur G..., il était trop tard lorsque j'arrivai dans la ville universitaire pour penser à autre chose qu'à souper et à me coucher; ainsi fis-je, en recommandant qu'on me réveillât le lendemain à huit heures.

A peine réveillé, je m'habillai et je courus chez monsieur Widemann, comme l'indiquait l'adresse de la lettre que j'avais pour lui. Monsieur Widemann demeurait Grande-Rue, n° 111. Je n'eus donc besoin de prendre aucune information, et j'arrivai droit chez lui. Devant la porte, je m'arrêtai un instant. J'avoue que l'idée d'aller relancer le bourreau chez lui, pour l'interroger sur une exécution, réveilla tous mes préjugés de France; mais je n'étais pas venu si loin pour reculer : j'étendis la main et je sonnai à une petite porte d'allée.

Une vieille femme vint ouvrir ; l'allée se prolongeait jusqu'au jardin. Au milieu du corridor qu'elle formait, descendait un escalier de pierre qui servait à monter au premier étage. Au pied de cet escalier, à ma main gauche, était une porte. La vieille femme l'ouvrit et me dit d'entrer un instant, et que monsieur Widemann allait descendre.

La chambre où l'on m'introduisit était un joli salon formant en même temps bibliothèque, tout tapissé d'un petit papier bleu céleste avec des fleurs blanches. Sur la cheminée et sur des rayons étaient posés une multitude de curiosités, comme des oiseaux empaillés, des vipères roulées autour de petits arbres, des coquillages, nacres ou pourpres, et en-

fin au milieu de tout cela étaient pendus en trophée un fusil, une carnassière et une poire à poudre, qui indiquaient que le propriétaire de la maison était chasseur. Je regardais toutes ces choses qui n'appartenaient en rien, comme on le voit, à la spécialité de celui que je venais visiter, lorsque j'entendis la porte s'ouvrir. Je me retournai, j'étais en face de monsieur Widemann.

C'était un beau jeune homme de trente à trente-deux ans, au teint brun et aux cheveux noirs, avec des favoris taillés de manière à lui encadrer entièrement la figure. Il s'approcha de moi avec d'excellentes façons, et me demanda ce qui lui procurait l'honneur inattendu de ma visite.

J'avoue que dans le moment je ne trouvai pas un mot à lui répondre; je me contentai donc de lui tendre la lettre du pasteur D... Il la lut, puis s'inclinant de nouveau :

— Je suis à vos ordres, monsieur, pour tous les renseignemens qu'il vous plaira de me demander. Malheureusement, je ne suis pas un bourreau bien curieux, ajouta-t-il avec un léger sourire d'ironie, attendu que je n'ai encore exécuté personne; mais il ne faut pas m'en vouloir pour cela, monsieur, ce n'est point ma faute, c'est celle de ces bons Allemands, qui ne commettent pas de crimes, ou celle du grand-duc, qui, étant un excellent prince, fait grâce le plus qu'il peut.

— Monsieur, lui dis-je, c'est monsieur le docteur Widemann que je viens voir; c'est le fils de l'homme qui, tout en accomplissant la terrible mission qu'il était forcé d'accomplir, a conservé jusqu'au dernier moment pour le malheu-

reux Sand des égards qui pouvaient compromettre celui-là qui les avait pour lui.

— Il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur; tout le monde aimait et plaignait Sand, et certes, si mon père eût cru que son dévouement pouvait le sauver, il se serait coupé la main droite plutôt que de l'exécuter. Mais Sand était condamné, Sand devait subir sa peine.

— Je sais que votre père lui en a adouci autant que possible les derniers momens; ainsi, sous ce rapport, monsieur, vous n'avez rien à m'apprendre : monsieur G... m'a tout dit. Mais j'ai pensé qu'il y avait quelques détails peut-être qui lui étaient échappés, et, comme je compte écrire quelque chose sur Sand, ces détails, je voulais vous les demander.

— J'étais bien jeune alors, me répondit monsieur Widemann, car à peine avais-je quatorze ans; aussi, beaucoup de choses ont échappé à ma mémoire, et le seul détail que je puisse vous donner, monsieur, s'il est de quelque curiosité pour vous, c'est que mon père demanda de faire faire un autre échafaud à ses frais, afin de conserver celui de Sand, et pour qu'un meurtrier vulgaire ne déshonorât point celui qu'avait taché de son sang ce noble et malheureux jeune homme. Ayant obtenu sa demande, mon père, de cet échafaud, fit faire les contrevens et les portes de sa maison de campagne.

— Et cette maison de campagne est elle loin d'ici?

— A un mille de la ville, au milieu d'une vigne, à gauche du chemin de Karlsruhe; une petite maison blanche avec un toit rouge, des contreveus gris, et un œil-de-bœuf au-dessus de la porte. Si vous êtes curieux d'y aller, vous la re-

connaîtrez facilement; d'ailleurs, tout le monde vous la montrera. Les portes et les fenêtres en sont hachées, car, pendant cinq ou six ans, c'était un pèlerinage pour les étudians, qui venaient enlever avec la pointe de leur couteau des morceaux de ce bois; puis petit à petit les visiteurs se sont faits plus rares, jusqu'à ce qu'ils aient fini par ne plus venir du tout. Ainsi, monsieur, ne vous étonnez pas de ma réception d'abord un peu froide, et peut-être peu convenable; mais il y a dix ans peut-être que personne ne m'a parlé du pauvre Sand, de sorte que c'étaient des souvenirs sinon oubliés, du moins endormis.

— Merci, monsieur, mais ma visite était en elle-même assez indiscrète, pour m'attirer un accueil bien autrement froid que celui que vous m'avez fait. Merci du renseignement que vous m'avez donné; j'irai, certes, voir cette petite maison, étrange monument de l'intérêt qu'inspirait Sand. Mais vous devez avoir entre les mains autre chose encore que je désirerais bien voir, quoique je ne sache comment vous demander cela.

— Et quelle est cette autre chose? demanda monsieur Widemann avec le sourire légèrement ironique que j'avais déjà remarqué en lui.

— Je vous ferai observer, lui répondis-je, que vous ne m'encouragez pas à vous faire cette demande.

Sa figure changea d'expression.

— Pardon, dit-il, j'ai tort. Quelle chose désirez-vous voir? je me ferai un plaisir de vous la montrer.

— L'épée avec laquelle Sand a été décapité.

Une vive rougeur passa sur le front de monsieur Wide-

mann. Mais aussitôt, secouant la tête comme pour en faire tomber cette rougeur :

— Je vais vous la montrer, monsieur, me dit-il ; mais vous la trouverez en fort mauvais état. Grâce à Dieu, il y a douze ans qu'elle n'a servi, et quant à moi, c'est la première fois que je la toucherai. Si j'avais su avoir l'honneur de votre visite, monsieur, je l'aurais fait nettoyer par un de mes aides; mais vous m'excuserez, vous savez mieux que personne que j'ai été pris au dépourvu.

A ces mots, monsieur Widemann s'inclina et sortit, me laissant beaucoup plus embarrassé de ma figure qu'il ne l'était de la sienne. Néanmoins je résolus, puisque j'avais pris le sot rôle, de le jouer jusqu'au bout.

Un instant après, monsieur Widemann rentra, tenant à la main une longue épée sans fourreau, plus large à la pointe que près de la garde ; la lame en était creuse, et contenait une certaine quantité de vif argent qui, en se précipitant de la poignée à l'extrémité de la pointe, donnait au coup une volée beaucoup plus grande. Sur plusieurs parties de la lame, la rouille s'était en effet amassée; car la rouille, comme on le sait, reparaît presque toujours aux endroits que le sang a taché.

— Voilà l'épée que vous avez demandé à voir, monsieur.

— Je vous fais de nouvelles excuses de mon indiscrétion, et de nouveaux remercîmens de votre complaisance.

— Eh bien! monsieur, s'il est vrai que vous croyez m'avoir quelque obligation pour cette complaisance, permettez-moi d'y mettre un prix.

— Lequel ? monsieur

— C'est que vous prierez Dieu avec moi que je n'aie jamais à toucher cette épée que pour satisfaire la curiosité des étrangers qui voudront bien honorer de leur visite la pauvre maison du bourreau d'Heidelberg.

Je vis que le moment de me retirer était venu. Je fis à monsieur Widemann la promesse qu'il me demandait, je le saluai et sortis.

C'était la première fois que j'avais été si complètement roulé, sans trouver, dans une conversation d'une demi-heure, une seule fois l'occasion de prendre ma revanche.

Au reste, je n'en tins pas moins à monsieur Widemann la promesse que je lui avais faite, et sans doute notre prière commune a été efficace, car je n'ai pas entendu dire que, depuis ma visite, il ait eu besoin de dérouiller son épée.

HEIDELBERG.

Je retrouvais dans cette ville universitaire mes figures d'étudians; c'étaient absolument les mêmes qu'à Bonn : ce qui fait chez eux la différence des physionomies, c'est la différence des pipes.

Il était encore d'assez bonne heure pour visiter les ruines avant de déjeuner. Je me mis donc à gravir la montagne, et

au bout d'un quart d'heure nous étions dans la cour du château palatin. C'est encore, comme Kœnigstein, une ruine de notre façon, seulement celle-là date de Louis XIV et remonte à la guerre du Palatinat; c'est certainement une des plus belles et des plus pittoresques qu'il ait faites.

L'intérieur du château (car quelques pièces en sont encore fermées et habitées) conserve deux choses curieuses, l'une pour les antiquaires, l'autre pour les buveurs : ces deux choses sont le cabinet de monsieur Charles de Graimberg et le gros tonneau de Charles Théodore.

Il y a trente ans que monsieur de Graimberg entra dans les ruines d'Heidelberg avec l'intention de les visiter; il s'y arrêta toute la journée, y revint le lendemain, le surlendemain encore, enfin il découvrit une espèce de petite chambre de la fenêtre de laquelle la vue était si belle, qu'il demanda d'y faire porter un lit. Depuis ce temps-là, il l'habite.

Depuis ce temps, avec une patience merveilleuse, monsieur Charles de Graimberg a réuni tout ce qui avait rapport au château et à la ville d'Heidelberg : livres, gravures, tableaux ; si bien que sa petite chambre, augmentée maintenant de trois ou quatre autres, est devenue une véritable galerie qu'il s'empresse, avec une complaisance extrême, de montrer aux voyageurs.

Quand au gros tonneau, l'histoire en est plus longue, car c'est celle de toute une dynastie : il y a eu gros tonneau Ier, gros tonneau II, gros tonneau III et gros tonneau IV.

Gros tonneau Ier doit la naissance à Jean Casimir, surnommé le Pieux. Un jour que du haut de la terrasse du château, sa vue se perdait sur ses plaines et ses collines toutes

couvertes de raisins, l'idée lui vint de bâtir, comme Horace, son monument. Ce monument, ce fut le gros tonneau.

Jean Casimir fit venir tout ce qu'il y avait de tonneliers à sa cour, et leur déclara qu'il voulait une tonne comme jamais on n'en avait vu ; par conséquent il leur donnait carte blanche et leur ouvrait sur son trésor un crédit illimité. Les artistes, piqués d'honneur, prirent des informations sur ce qui existait de mieux en ce genre. Ayant appris que c'étaient des foudres flamands qui contenaient trente à quarante mille bouteilles, ils haussèrent les épaules et se mirent à l'ouvrage. Au bout de six mois, les tonneliers invitèrent Jean Casimir à venir visiter leur œuvre, à laquelle ils venaient de mettre la dernière main. Le gros tonneau contenait cent cinquante mille bouteilles.

Jean Casimir fut si satisfait de la chose, que, jugeant qu'il ne ferait jamais rien de mieux, il prit le parti de mourir, pour rester sur sa gloire.

Les enthousiastes qui, après avoir admiré l'œuvre, voudront avoir une idée de celui qui l'a accomplie, trouveront sa statue dans la cour du château, sur l'étage inférieur de la chapelle édifiée par son neveu ; c'est celle dont la tête séparée du corps penche vers le fond de la niche. Un misérable boulet parti d'une batterie suédoise le mit dans ce triste état, l'an de grâce 1635 de l'incarnation de Notre-Seigneur Jésus Christ.

Malheureusement, il arriva du tonneau de Jean Casimir ce qui arrive de toutes les choses humaines ; les événemens politiques détournèrent les yeux de lui, on oublia de le remplir, il se dessécha, se fendit, éclata ; si bien qu'après la

guerre de Trente ans, lorsque l'électeur Charles-Louis descendit lui-même dans ses caves pour voir de ses propres yeux où en était la merveille de Jean Casimir, il fut décidé en conseil que le mieux était d'en faire un neuf. C'était flatter la manie de l'électeur Charles-Louis, que les lauriers de son oncle empêchaient de dormir. Il ordonna qu'un nouveau tonneau fût fait, qui, tant pour la taille que pour la richesse, fît oublier son prédécesseur. Les ouvriers se mirent à l'ouvrage, et l'an 1664, gros tonneau II fut achevé; il était d'un tiers plus gros que l'autre, et contenait deux cent vingt mille bouteilles. « En outre, dit l'histoire, on avait assis par devant, sur un lion couché, une figure de Bacchus couronné de pampres et dans l'attitude animée qui convient au père de l'ivresse; il semblait faire un appel aux buveurs, et leur présentait d'un air de triomphe, avec sa main droite, une grande urne ciselée, et une coupe de proportions non moins raisonnables avec son autre main. » En outre, on avait ménagé sur le haut du tonneau une plate-forme entourée d'une balustrade sur laquelle quatre personnes pouvaient exécuter une contredanse.

Les poëtes voulurent concourir à l'œuvre nationale en célébrant Charles-Louis. Une foule de quatrains, qui leur promettaient l'immortalité à l'un par l'autre, furent gravés sur les flancs du colosse, et le bon électeur s'endormit dans la confiance qu'après une telle merveille accomplie le temps n'aurait plus de prise sur son nom. Le temps s'en prit à la merveille.

Charles-Louis avait donné sa fille unique, Elisabeth-Charlotte, à Monsieur, frère de Louis XIV. L'électeur Charles,

son fils, venant de mourir sans enfans, après un règne de peu de durée, Philippe d'Orléans revendiqua l'héritage paternel qui revenait tout entier à sa femme, héritage qui lui eût donné le droit de voter à la diète de l'empire. On lui répondit qu'en Allemagne ce n'était point l'habitude que les femmes succédassent aux fiefs, et que par conséquent il se devait contenter de la dot qu'il avait reçue. Comme, malgré la validité de ces raisons, Monsieur n'était pas content, il se plaignit à son frère, et Louis XIV entreprit la fameuse guerre du Palatinat.

Il en résulta pour Heidelberg l'incendie de 1689.

Quelques précautions qui soient prises, un château ne brûle pas sans que les caves s'en ressentent; la chaleur des flammes pénétra jusqu'au tonneau de Charles-Louis, le tonneau craqua et se fendit.

Malheureusement, on avait autre chose à faire que d'accourir à ses gémissemens, d'ailleurs il était d'une corpulence qui ne permettait point qu'on le transportât. On l'abandonna donc à la garde de Dieu, et Dieu, qui probablement avait à cette heure quelque chose de plus précieux à garder, laissa le pauvre tonneau se tordre, se fendre et craquer comme son prédécesseur gros tonneau Ier. Il resta quarante ans en ce pitoyable état.

Enfin, grâce à la paix de Riswick qui avait rendu à Jean-Guillaume les États paternels, les électeurs reprirent possession, non plus du château d'Heidelberg, mais des ruines d'Heidelberg. Charles-Philippe avait entendu parler par tradition d'un tonneau gigantesque qui devait être enterré dans les caves du château. Il eut la curiosité de pénétrer jusque-

là, et ayant fait déblayer les escaliers, il parvint à grand'-peine en face du colosse.

Charles-Philippe était un appréciateur du beau : il fut frappé de la majesté que conservait gros tonneau II dans son malheur. Il résolut, en fils pieux, de reprendre l'œuvre de ses pères, et, l'an 1727, sous les auspices du tonnelier de la cour, Engler, la merveille de Charles-Louis, revue, corrigée et considérablement augmentée, reparut sous le nom de gros tonneau III.

Mais cette fois, on donna à la majesté remise à neuf une garde digne d'elle : c'était la statue du bouffon Perker, qui ne se couchait jamais sans avoir bu dans sa journée dix-huit à vingt bouteilles de vin : il était difficile de trouver un meilleur palladium.

Malheureusement, les gros tonneaux s'en allaient, de compagnie avec les rois. Par un malheur que l'histoire de la dynastie bachique attribue à la fatalité, après vingt-trois ans de règne, gros tonneau III trépassa, attaqué d'une gerçure invisible qui faisait que rien ne lui pouvait rester dans le corps.

Ce malheur arriva sous le règne de Charles-Théodore, vers l'année 1750.

Charles-Théodore avait, sur la légitimité, les principes les plus positifs : il ordonna que tout se préparât pour l'inauguration de gros tonneau IV; mais, instruit par l'expérience du passé, il ne négligea rien pour assurer à ce quatrième monarque un règne long et tranquille.

Les artistes se surpassèrent, et gros tonneau IV fit son apparition en 1751, après avoir englouti dans son vaste ré-

cipient deux cent trente-six foudres, c'est-à-dire près de trois cent mille bouteilles.

C'est ce colosse qui, plus heureux que ses prédécesseurs, ayant traversé les guerres et les révolutions, est offert aujourd'hui à la curiosité des voyageurs, pour le plus grand plaisir desquels on a établi, tout autour de ses flancs, des échelles, des escaliers et des galeries. Un pauvre tonneau ordinaire, qui semble un tonneau de poupée, a été mis entre lui et la statue de Perker, comme point de comparaison. Cependant, d'après l'avis des véritables amateurs, le pauvre tonneau nain l'emporte de beaucoup sur l'orgueilleux géant ; il est plein, et l'autre est vide.

C'est l'image du peuple et de certaines royautés du XIXe siècle.

Comme nous commencions à avoir l'estomac aussi creux que Sa Majesté gros tonneau IV, nous rentrâmes à l hôtel, et nous entendîmes grand bruit dans la salle des étudians. Il y avait eu un très beau duel le matin, et l'on buvait force bière, à la louange du vainqueur et à la guérison du vaincu, le tout accompagné de *Hurra* et de *Wivallerallera* à ne pas s'entendre.

Autrefois, c'est-à-dire de 1806 à 1820, les universités étaient divisées en trois royautés.

Il y avait le roi des Assassins, espèce de Vieux de la Montagne de qui relevaient les illuminés, qui devaient, à l'aide du poignard, délivrer le monde de ses traîtres et de ses tyrans. Style de l'époque.

Il y avait le roi de l'Epée, espèce de don Quichotte qui

devait, au moins trois fois par semaine, se battre pour s'entretenir la main et maintenir sa royauté.

Enfin, il y avait le roi de Bière, espèce d'éponge qui devait boire, non pas trois, non pas six, non pas douze bouteilles, mais boire toujours.

Selon qu'on avait l'humeur républicaine, chevaleresque ou bachique, on se réunissait à l'un de ces trois pouvoirs. Il y en avait qui étaient assez richement partagés de la nature pour se réunir à tous les trois. Ceux-là étaient l'objet de l'admiration générale; on les montrait au doigt quand ils passaient, et *les plus vieilles maisons*, *les maisons moussues*, elles-mêmes, leur cédaient le haut du pavé, et, à plus forte raison, comme on le pense bien, les *renards*, les *pinsons* et les *philistins*.

Le roi des Assassins s'est éclipsé. Peut-être Sa Majesté existe-t-elle encore dans quelque souterrain de la Bavière, dans quelque vieux château de la Franconie, ou dans quelque massif de la forêt Noire; mais tant il y a qu'on n'en entend plus parler.

Quant aux deux autres rois, ils continuent de fleurir, et quoique le duel soit sévèrement défendu, il n'y a pas de semaine qu'il n'y en ait trois ou quatre dans chaque université. Au reste, que nos légistes se rassurent, ces duels, quoique toujours ensanglantés, sont rarement dangereux. J'ai vu à Heidelberg un vieux docteur en chirurgie qui m'a dit que depuis cinquante ans à peu près qu'il habitait la ville, il n'avait vu que deux cas mortels : il succombe beaucoup plus de buveurs que de duellistes; ce qui prouve que la bière se digère ici moins facilement que l'acier.

Il est vrai de dire aussi que la façon dont certains étudians boivent a quelque chose de miraculeux. Le roi de Bière actuel de l'université d'Heidelberg, par exemple, absorbe au choix douze chopines de bière ou six chopines de vin, c'est-à-dire douze bouteilles de jus de houblon, ou six bouteilles de jus de raisin, pendant que midi sonne. Aussi ne l'appelle-t-on généralement que *der trichter* : l'entonnoir

La vie des étudians est, au reste, peu variée. Au point du jour le *studiosus* expédie son duel, s'il a eu le bonheur d'en préparer un. Dans le cas contraire, il sert de second à son camarade plus heureux que lui; puis il revient déjeuner, après quoi il suit son cours de philosophie, de théologie, de médecine ou de botanique. A onze heures, il se rend à la salle d'armes; à midi, il court la ville et les promenades, en faisant le plus de fumée qu'il peut au moyen de sa pipe, et le plus de bruit qu'il lui est possible au moyen de ses éperons. A deux heures, il suit quelquefois un cours particulier qui dure jusqu'à trois heures. Il lui reste alors jusqu'à minuit pour faire aboyer les chiens, jurer les filles, damner les bourgeois, et préparer son duel du lendemain.

Quand l'étudiant tient son duel, il rentre à la taverne pour y chercher des seconds, et juge avec eux, d'après les règles du *Comment,* de la gravité de l'affaire.

L'un de nos plus célèbres collaborateurs a déjà publié des particularités très curieuses sur cette partie des mœurs de l'étudiant allemand. Nous avons pu juger par nous-mêmes de la réalité de ces renseignemens. Puisque le cours de notre sujet nous y entraîne malgré nous, qu'il nous soit permis, en les continuant, de les compléter par quelques nouveaux détails.

Le *Comment* est le code chevaleresque des universités, l'évangile des bretteurs.

Le *Comment* entre dans les plus petits détails sur la grande affaire du duel; il contient un catalogue d'injures, non point par lettre alphabétique, mais par progression offensive : l'échelle des termes injurieux est couronnée par le mot *imbécile*. Le mot imbécile exige une réparation éclatante ; filou n'est qu'une pichenette en comparaison.

Celui qui ne demanderait pas raison du mot imbécile serait puni du *werchiss* ou de la petite excommunication, dont il peut être relevé en se battant dans un temps donné avec un autre de ses camarades; mais s'il laisse passer le temps sans se réhabiliter, c'est un homme déshonoré et mis au ban de l'empire universitaire. Chacun peut dès lors l'insulter impunément, sans être tenu de lui rendre raison.

Le *Comment* est en même temps régulateur de la vengeance. Chaque épithète offensante porte à sa marge le nombre d'assauts qu'elle nécessite. L'étudiant sait cela comme notre industriel sait son code : libre à lui de s'arrêter à la simple réclusion ou d'aller jusqu'au bagne.

Le duel convenu, on prévient à l'instant même les veilleurs. Les veilleurs sont la contre-police des étudians; il y en a quatre à Heidelberg. Les braves gens sont échelonnés depuis la porte de la ville jusqu'à la petite maison où doit avoir lieu le duel; car, comme on le pense bien, le duel étant sévèrement défendu, ne peut s'exécuter en plein air. Le lieu du combat est donc, pour l'université d'Heidelberg, une petite auberge située dans une vallée, au revers opposé du mont Kaisersthul. Les veilleurs reçoivent quarante sous

à chaque fois qu'ils sont de service. Cette dépense, ayant pour but l'honneur du corps, est prélevée sur la masse commune; de sorte que le plus pauvre comme le plus riche étudiant est au moins sûr de se battre tranquillement.

Le lendemain, au point du jour, les veilleurs sont à leur poste; les uns flânent en fumant, les autres causent avec les paysans matineux qui viennent à la ville. Celui-ci est couché au bord d'un fossé et fait semblant de dormir, celui-là pêche dans le Necker, mais tous n'ont qu'un œil à ce qu'ils ont l'air de faire, et ont l'autre à ce qu'ils font réellement.

Certains alors que la route sera éclairée, les étudians sortent; les adversaires et les seconds ont la lame de leur schlœgue ou de leur rapière démontée. Ils portent cette lame sur la poitrine, d'où elle descend le long de la cuisse, et dans une poche la poignée et dans l'autre la garde. Le chirurgien de rigueur porte sa trousse, sa charpie et ses bandelettes. Enfin les curieux, car les curieux ont toujours le droit d'être admis pourvu qu'ils soient de l'université, les curieux viennent à la suite, et sont comme les écuyers de monsieur de Marlboroug, qui ne portaient rien, ou comme Jausion, qui ne portait que sa canne.

Tout le long de la route, on interroge les veilleurs. Si les auspices sont contraires, on fait demi-tour à droite, on rentre en ville, et le duel est remis au lendemain; si les signes échangés sont rassurans, on continue son chemin et l'on arrive à l'auberge. L'hôte sait son affaire : c'est un peu de sang sur le parquet et force bière sur la table.

L'auberge est une jolie petite maison peinte en rose et en pistache, et tout entourée de fleurs. On s'y bat pendant la

semaine, et on y danse les dimanches et fêtes ; car on danse de l'autre côté du Rhin, quoique tous les voyageurs qui ont écrit sur cet intéressant pays n'aient jamais parlé que de la valse. Il faut, il est vrai, des trombonnes, des grosses caisses et des cymbales pour mettre un Allemand en train ; mais une fois parti, il ne s'arrête plus : c'est un chorégraphe à la vapeur ; il danse de la force de cent vingt chevaux.

La salle de bal et la salle d'armes, au reste, sont séparées par un joli petit jardin plein d'ombrages et de parfums. C'est une attention du maître de l'auberge, qui a voulu que si une querelle avait lieu au bal, on pût la vider à l'instant. Comme on le voit, c'est un paradis que l'auberge du Kaiserstuhl.

En arrivant dans la salle, les étudians commencent par s'enfermer avec le plus grand soin ; puis, tandis que les seconds, le *Comment* à la main, règlent les conditions du combat, les adversaires vont faire leur toilette.

En Allemagne, pays excentrique s'il en fut, on ne se bat pas comme chez nous pour se tuer tout bonnement, on se bat pour se battre, et comme se battre est un plaisir un peu plus dangereux et un peu plus vif qu'un autre, on ne veut pas s'en priver tout de suite. En conséquence, au lieu d'ôter son habit, on en met un, ou plutôt on revêt une armure complète.

Cette armure se compose d'un feutre à large bord, qui garantit le crâne et ombrage le visage ; d'une immense ceinture qui, pareille à un plastron de salle, défend la poitrine et le ventre ; d'un bas merveilleusement rembourré, qui, au lieu de se mettre à la jambe, se passe au bras, et protége depuis

l'épaule jusqu'au poignet; enfin d'une cravate thermidorienne qui couvre les carotides et la trachée artère : si bien que l'on n'offre à peu près à son adversaire qu'une petite surface de la joue et le bout du nez.

J'oubliais une garde qui se visse à la lame de l'épée au moyen d'une virole, et qui est d'un tel développement, que les mauvais plaisans, vu sa ressemblance avec l'objet indiqué, l'appellent la soupière de l'honneur.

Ajoutons qu'il est défendu de pointer, et qu'on ne peut frapper que d'estoc.

Sauf l'application plus ou moins juste du mot, il n'y a donc pas grand danger pour un étudiant, malgré quelques sanglantes exceptions, à être appelé imbécile

Entre chaque assaut, et tandis que les combattans se reposent sur la pointe de leur épée, deux garçons balayent les fragmens de chapeau, de ceinture, de cravate et de manchon que les adversaires ont fait sauter en espadonnant; puis, au signal donné, le combat recommence pour cesser ou recommencer encore, jusqu'à ce que les commandemens du *Comment* soient rigoureusement accomplis. Il arrive souvent que le duel s'achève, non pas sans douloureuses contusions, mais sans blessures graves. On s'est plumé, voilà tout.

Il faut que le gouvernement prussien soit un gouvernement bien paternel pour défendre de pareils amusemens.

Je ne voulus pas partir d'Heidelberg sans faire ma visite à l'auberge de Kaiserstuhl, mais n'ayant pas l'honneur d'être étudiant, je ne pus être admis que dans la salle de bal.

Comme elle ne possédait pour le moment ni danseur ni orchestre, on comprend qu'elle ne présenta point un intérêt

assez vif pour me retenir bien longtemps. Nous revînmes immédiatement à Heidelberg, et comme il n'était que deux heures de l'après-midi, nous fîmes mettre les chevaux à la voiture et nous nous acheminâmes vers Karlsruhe, où nous n'arrivâmes que vers les onze heures du soir.

CARLSRUHE.

Le lendemain matin, en ouvrant ma fenêtre de l'hôtel d'Angleterre, je me trouvai avoir sous les yeux la plus belle vue de Carlsruhe, c'est-à-dire la place du marché.

Carlsruhe est une capitale en miniature; elle a en petit tout ce que les autres villes ont en grand : un théâtre, une église, une pyramide et un obélisque. Comme il n'y a qu'une place, le grand-duc a tous ces monumens sous la main, ce qui ne laisse pas que d'être commode. En outre, comme la ville est bâtie en éventail, et comme toutes les rues, tirées au cordeau, aboutissent au château, Son Altesse n'a qu'à se mettre à son balcon, et, à l'œil nu, elle voit tout ce qui se passe dans sa capitale; ce qui doit simplifier singulièrement l'emploi de cette honorable institution nommée la police.

Une fantaisie du grand-duc Charles a donné naissance à la ville; il avait l'habitude de chasser dans la forêt de Hart-

wald, et après un certain temps donné à cet exercice, de venir se reposer sur un banc de bois situé dans un endroit qu'il affectionnait tout particulièrement. Un jour, cette idée lumineuse lui vint, qu'il serait plus commodément pour se reposer dans un bon château que sur un mauvais banc. A la chasse suivante il fit venir son architecte et lui montra l'endroit en question. L'architecte trouva l'emplacement on ne peut mieux choisi, et vers l'automne de 1715, le grand-duc put se reposer dans sa nouvelle construction. De là le nom de Carlsruhe ou *repos de Charles*.

Un de mes amis, homme d'infiniment d'esprit, qui a eu le malheur de demeurer à Carlsruhe pendant quatre ans comme ministre résident de France, me disait que c'était la ville la plus ennuyeuse de l'Allemagne, qui est cependant le pays des villes ennuyeuses.

Je ne suis resté qu'une nuit et la moitié d'un jour à Carlsruhe, et je suis exactement de l'avis de monsieur le ministre résident.

En sortant de la capitale du grand-duc, on traverse, sur un pont d'une seule arche, une rivière de huit pieds; c'est le Nil de la pyramide et de l'obélisque de la grande place.

Au bout de trois heures nous étions à Rastadt, ancienne résidence des margraves de Baden-Baden. Détrônée par Carlsruhe, la pauvre ville dépérit dans son humiliation, avec ses deux places où l'herbe pousse, et son château qui s'écaille. Tout écaillé qu'il est, et montrant son squelette de brique à travers sa peau de stuc déchirée, il n'en reçut pas moins la visite que je lui fis en raison de ses souvenirs historiques. Ne renfermât-il aucun souvenir qu'il méritérait encore que

l'on s'y arrêtât, c'est une merveille d'ameublement de la fin du siècle de Louis XIV.

Le château de Rastadt fut bâti par la margrave Sybille-Auguste, qui devait être une femme d'un grand goût et d'un merveilleux esprit. J'aurais bien vivement désiré de rester deux ou trois jours dans une de ces belles chambres à grandes tapisseries, pour y lire à mon aise les lettres de madame de Sévigné et les mémoires de Bussy-Rabutin. Il me semble que, se faisant valoir les uns les autres, les chambres et les livres y eussent encore gagné.

Au reste, à côté des tapissseries, des porcelaines et des chinoiseries de la margrave, qui feraient les délices d'un de nos boudoirs rococos, sont exposées des curiosités non moins précieuses, réunies par le margrave Louis-Guillaume, son mari. Ce sont les trophées conquis par lui sur les Turcs, et qui remplissent deux chambres d'armes et de drapeaux. Une troisième est réservée à un trophée non moins curieux; ce sont les quatre portraits, de grandeur naturelle, des quatre femmes du pacha, que le vainqueur avait faites prisonnières et ramenées à Rastadt. On assure que ce fut la portion de butin la moins bien reçue par la margravine.

Rastadt fut le siége de deux congrès; le premier, tenu en 1714 entre le prince Eugène et le maréchal de Villars. On montre encore le long de la boiserie les taches d'encre qu'y fit le maréchal de Villars, en jetant, dans un moment de colère, la plume avec laquelle on voulait lui faire écrire un article qu'il regardait comme indigne de la grandeur de la France.

Un second congrès s'y tint qui laissa des taches, non d'en-

cre, mais de sang; celles-là non plus n'ont pas été lavées, quoiqu'elles aient rejailli sur l'Autriche. Nous voulons parler du congrès de 1797, qui dura jusqu'au printemps de 1799, et à la suite duquel Jean de Bry, Robergeot et Bonnier d'Alco furent assassinés.

Ce fut le 28 avril 1799 que l'assassinat eut lieu. Depuis deux ans, comme nous l'avons dit, le congrès traînait en longueur. L'Autriche, voyant que les affaires allaient s'arranger à la satisfaction de la France, rompit brusquement les conférences. A l'annonce de cette rupture, les plénipotentiaires français déclarèrent que la force seule pourrait les éloigner du poste où les avait placés la nation, et qu'ils resteraient à Rastadt jusqu'à ce que la nation les rappelât. Sur cette réponse, les Autrichiens investirent la ville, et leurs patrouilles, interrompant les communications avec la France, saisirent les lettres que ceux-ci écrivaient au gouvernement. Bonnier d'Alco, qui était président de la députation, reçut alors l'ordre de revenir à Strasbourg, et s'apprêta à quitter la ville, ce qu'il fit le 28 août, en menaçant l'Autriche de la colère du Directoire. Mais à peine les trois députés, qui suivaient la route du Rhin dans deux voitures, furent-ils arrivés à Reinbau qu'un détachement des hussards de Szecklers, sortant tout à coup de la forêt Noire, les assaillit le sabre à la main, tua Robergeot dans les bras de sa femme, et arrachant de la voiture Bonnier d'Alco et Jean de Bry, laissa le premier mort au pied d'un arbre et le second mourant sur la grande route; puis, s'étant emparé de tous les papiers relatifs à la mission, rentra dans la forêt d'où il était sorti.

Alors, avec un courage surhumain, la veuve de Robergeot,

la femme de Jean de Bry qui était enceinte, et les deux filles de ce dernier, replacèrent dans les voitures le blessé et les morts, et reprirent la route de Rastadt pour venir demander, aux onze plénipotentiaires qui y étaient encore, justice de cette violation du droit des gens. Mais, veuves et orphelines, quoiqu'elles parlassent au nom de la France, n'obtinrent autre chose qu'un procès-verbal rédigé par le ministre de Prusse et signé par tous ses confrères, constatant l'assassinat, et reconnaissant les assassins pour être *des Hussards du régiment Autrichien de Szecklers.*

Jean Debry guérit de ses blessures. A sa rentrée au Conseil des Cinq-Cents dont il était membre, il en fut nommé président. Quant à Bonnier, sa place au Conseil des Anciens resta deux ans vide, et son siége fut couvert d'un crêpe; à l'appel de son nom, qui se faisait à chaque ouverture, le président répondait : *Vengeance !*

Du haut du belvédère du château, que surmonte une statue de Jupiter en bronze doré, et d'où l'on découvre une vue magnifique, on peut se faire montrer, par le concierge, le petit coin de bois où eut lieu le triple assassinat que nous venons de raconter.

En descendant du belvédère, on trouve dans le corridor deux autres portraits, non pas en pied, mais en patte : ce sont les effigies de deux chats gigantesques.

Le premier, victime de l'adresse du margrave Louis-Guillaume, est un chat sauvage que Son Altesse tua à une chasse, dans la forêt Noire.

Le second, favori de la margravine Sybille-Auguste, sentant l'importance d'une telle position, a laissé des mémoires

écrits par lui-même, à l'exemple de tous les grands personnages. Comme ils ont l'avantage d'être un peu plus laconiques que ceux dont la librairie moderne nous a affligés, on les a écrits au-dessous de son portrait. Les voici :

« Je suis venu ici à l'âge de deux ans et pesant dix-huit livres. Depuis quatre ans que je suis près de mon auguste maîtresse, j'ai mangé tant de bons poulets, tant de chapons rôtis et tant d'oies grasses, que je suis arrivé à atteindre le poids de trente-trois livres. »

Ici les mémoires sont interrompus, une indigestion ayant enlevé le respectable Rodillard à ses travaux gastronomiques et littéraires.

Le concierge m'assura que c'étaient ces quelques lignes qui avaient donné à Hoffmann l'idée de son Chat Moor.

Le château de Rastadt nous avait mis en goût pour les édifices de la margravine Sybille : aussi résolûmes-nous de visiter le lendemain la *Favorite*, de remonter la vallée de la Murg, et de revenir à Laden par Stauffenberg. C'était toute une grande journée qu'il fallait pour cette exécution.

Notre première visite fut pour le château de la Favorite. On ne décrit pas un pareil château ; on invite à l'aller voir. Que les personnes qui n'ont rien de mieux à faire aillent donc voir le château de la margravine Sybille ; c'est peut-être le plus parfait modèle de rococo enragé. Il date de 1725 ; c'était la belle époque.

Une seule chose nuit un peu à l'effet de l'ensemble, ce sont les couchettes d'acajou, et les rideaux de coton, jaunes et rouges, que le grand-duc actuel a introduits bravement au milieu de ces merveilles de la Régence.

On assure que l'ombre de Sybille revient, et que c'est sa punition dans l'autre monde, pour les petits péchés qu'elle a commis, de voir ces rideaux et ces couchettes au milieu des meubles charmans qui ont été faits sur ses propres dessins.

Si cela est vrai, il faut que ses péchés soient plus gros qu'on ne le dit, ou que la charmante margravine ait conservé des courtisans jusqu'après sa mort.

Nous prîmes congé d'elle, en lui souhaitant bien vite la fin d'une si cruelle peine.

A Kouppenheim, on entre dans la vallée. Kouppenheim est une jolie petite ville de quinze ou dix-huit cents âmes, située dans une position parfaitement pittoresque : cependant, comme elle n'offre rien de curieux, nous ne nous y arrêtâmes que le temps de déjeuner, et nous continuâmes notre route.

En sortant de Kouppenheim, notre guide nous montra le village de Rothenfeltz, et, sur la roche dont la couleur sanglante a donné son nom au village, les ruines d'un vieux château.

Voici ce qu'on raconte du dernier seigneur qui l'habita :

C'était un homme sombre et sévère, qui avait eu successivement trois femmes, qui avaient disparu on ne savait comment, seulement on disait que lorsqu'au bout de trois ans de mariage avec la première, il avait vu qu'elle ne lui donnait pas d'enfans, il l'avait empoisonnée pour en épouser une seconde. Mais au bout de trois ans cette seconde étant demeurée stérile, il s'était arrangé de façon à pouvoir en

épouser une troisième, dont trois ans après il s'était défait comme des deux autres.

Il vivait donc isolé dans son château, sans héritiers, sans parens et sans amis, faisant retomber sa colère sur ses pauvres paysans, qu'il forçait de travailler d'une manière si terrible, que plusieurs en moururent de fatigue ; et au nombre de ces derniers était un bon vieillard nommé Gottfried. On le plaignit beaucoup dans le village, d'abord parce qu'il était fort aimé, ensuite parce qu'il laissait une pauvre petite orpheline âgée de sept ans.

Aussi les paysans se cotisèrent-ils entre eux, et il fut résolu qu'on éleverait la petite Claire à frais communs. Heureusement, ce n'était pas une grande dépense, car les vassaux du comte de Rothenfeltz étaient si pauvres, qu'ils n'eussent pas pu y satisfaire. Il s'agissait tout bonnement d'un morceau de pain tous les jours et d'une robe tous les ans. Quant au reste de ses vêtemens, la petite fille, qui filait à merveille, les filait elle-même, et le tisserand du village les lui tissait gratis.

Sept ans se passèrent pendant lesquels Claire grandit, et devint une belle jeune fille. Beaucoup l'aimèrent; mais celui qu'elle préféra à tous était le jardinier du château. Comme, par les fonctions qu'il remplissait, il avait occasion de voir quelquefois son maître, il lui demanda plusieurs fois la permission de se marier; mais toujours le comte la lui avait refusée. Enfin, une fois qu'il se hasardait à lui faire une nouvelle demande :

— Et avec qui veux-tu te marier ? lui demanda le comte.

— Sauf votre permission, monseigneur, c'est avec la petite Claire.

— Qu'est-ce que la petite Claire?

— Monseigneur, répondit le jardinier avec quelque embarras, c'est la fille du pauvre Gottfried.

— Ah! oui, je sais, répondit le comte; c'est celle qu'on appelle l'orpheline, n'est-ce pas? Le jardinier fit signe que oui. — Eh bien! envoie-la moi. On dit qu'elle file à merveille?

— Ni plus ni moins que la Sainte-Vierge, monseigneur. C'est la vieille du Roken qui lui a appris.

— Raison de plus! j'ai de l'ouvrage à lui donner. Si j'en suis content, eh bien! nous verrons.

Et il accompagna ces paroles d'un sourire si étrange, que le pauvre jardinier, au lieu de se réjouir de l'espèce de promesse que lui avait faite le comte, trembla de tous ses membres qu'il n'eût quelques mauvais desseins sur la pauvre Claire; mais il était trop tard, il fallait faire ce que le comte avait ordonné. Claire fut donc prévenue par son amant qu'il lui fallait se rendre au château dans la journée du lendemain.

Claire obéit. Elle trouva le comte assis près d'une fenêtre qui plongeait sur le cimetière du village. Elle s'approcha de lui toute tremblante.

— Vous avez désiré me voir, monseigneur? balbutia la pauvre enfant.

— Oui, répondit le comte.

— Me voici, monseigneur.

— Ecoute, dit le comte, on dit qu'après la vieille du Roken, tu es la meilleure fileuse de la vallée de la Murg.

— Monseigneur, je ne file pas mieux qu'une autre; seulement, au lieu de chanter je prie en filant, de sorte que Dieu bénit mon ouvrage.

— En ce cas, viens ici, dit le comte.

La jeune fille obéit

— Regarde par cette fenêtre.

La jeune fille obéit encore. La fenêtre, comme nous l'avons dit, donnait sur le cimetière.

— Vois-tu cette fosse là-bas? continua le comte.

— Hélas! répondit la jeune fille, c'est celle de mon père.

— Elle est toute couverte d'orties, comme tu vois.

— Les orties poussent bien sur les tombes, murmura en soupirant la jeune fille.

— Eh bien! reprit le comte, j'ai entendu dire par ma nourrice que les orties faisaient du fil plus fin que la soie la plus fine. File-moi une pièce de deux chemises avec ces orties : l'une sera ta chemise de noces, l'autre sera ma chemise de mort. Quand tu me les apporteras toutes deux, je donnerai mon consentement à ton mariage.

— Hélas! monseigneur, répondit la jeune Claire, je n'ai jamais entendu dire qu'on fît du fil avec des orties, et je ne sais pas comment cela peut se faire.

— Informe-t'en. Ton mariage est à cette condition.

— Mais, monseigneur!

— J'ai dit. Va-t-en, et ne rentre ici qu'avec les deux chemises.

La pauvre Claire sortit en pleurant. A moitié chemin du

village, elle rencontra le jardinier qui l'attendait. Elle lui raconta ce qui s'était passé, et lui demanda s'il avait jamais entendu dire que l'on fît du fil avec des orties?

— Hélas! oui, répondit le pauvre garçon, mais du fil si fin, qu'il te faudrait plus de vingt ans à toi, et plus de quinze ans à la vieille du Roken pour filer ces deux chemises. Ainsi, c'est comme s'il nous avait refusé.

— Il ne faut pas encore nous désespérer, répondit la jeune fille. J'irai ce soir sur la tombe de mon père, et je prierai tant que peut-être Dieu aura pitié de nous et viendra à notre secours.

Mais son amant secoua la tête, et comme il vit que le comte regardait par la fenêtre, il craignit d'être puni d'avoir abandonné pour un instant son ouvrage, et rentra dans le jardin. Quant à Claire, elle descendit vers le village, et quand le soir fut venu, elle s'en alla au cimetière, et s'agenouilla sur la tombe de ses parens; et là, elle pria si fort et si profondément, qu'elle ne vit pas que la vieille du Roken était entrée après elle, et se tenait debout à ses côtés, attendant qu'elle eût fini sa prière. Mais comme la pauvre enfant priait toujours :

— Claire, lui dit la bonne vieille, que vous est-il donc arrivé que vous pleurez ainsi, et que vous pleurez en priant?

Et Claire poussa un grand cri de joie, car elle avait reconnu la voix de la vieille du Roken, même avant de la voir elle-même, et comme on disait tout bas dans le village que c'était une bonne fée, elle pensa que le secours qu'elle attendait du ciel était venu. Aussi se jeta-t-elle dans ses bras

en lui racontant tout ce qui s'était passé entre elle et le châtelain.

— N'est-ce que cela, ma bonne Clairette, dit la vieille en riant ? En ce cas, la chose se peut arranger, et dans trois mois vous aurez vos deux chemises.

Et à ces mots elle se mit à arracher les orties qui poussaient sur la tombe du père Gottfried, et en ayant empli son tablier, elle sortit du cimetière en répétant à l'orpheline de ne s'inquiéter de rien, et Claire, qui avait une grande confiance dans les paroles de la vieille, rentra chez elle plus tranquille.

Six semaines s'étaient écoulées depuis ce jour, et le comte, qui n'avait pas revu Claire, ne pensait plus à elle, lorsqu'en chassant dans la montagne, il se laissa emporter à la poursuite d'un lièvre, et, en passant devant une grotte, vit une petite vieille qui filait au fuseau, mais cela si vite, mais cela si habilement, et un si beau chanvre, qui, sous ses doigts devenait un si beau fil, qu'il s'arrêta, et s'approchant d'elle :

— Bonjour, bonne vieille, lui dit-il, vous filez sans doute votre chemise de noces?

— Chemise de noce, chemise de mort; à votre service, monseigneur, murmura la vieille.

Le comte se sentit frissonner malgré lui. Mais se remettant aussitôt :

— Voilà de bien beau lin, lui dit-il, où l'as-tu volé?

— Je ne l'ai pas volé, monseigneur, répondit la vieille : c'est tout bonnement du cru de la tombe du bonhomme Gottfried, c'est du chanvre d'orties. Votre seigneurie n'a-

t-elle pas entendu dire par sa nourrice que les orties faisaient du fil plus fin que la soie la plus fine?

— Oui, oui, j'ai entendu dire cela, répondit le comte de plus en plus ému. Mais je croyais que c'était un conte de bonne femme.

— Ce n'était pas un conte, dit la vieille.

— Et pour qui filez-vous ainsi?

— Pour ma bonne petite Clairette, la fiancée du jardinier du château, à laquelle le châtelain de Rothenfeltz a commandé deux chemises. Si vous connaissez le châtelain de Rothenfeltz, mon seigneur, dites-lui que dans six semaines ses deux chemises seront faites.

Le châtelain se sentit défaillir malgré lui, et honteux de sa faiblesse, il mit son cheval au galop sans répondre; quant à la vieille, elle continua de filer en chantant une de ces vieilles chansons comme on en chante aux veillées d'hiver.

Trois mois, heure pour heure, après celle où il avait commandé les chemises à Claire, le sire de Rothenfeltz vit entrer la jeune fille; elle tenait une chemise sous chaque bras.

— Monseigneur, dit-elle, voici les deux chemises que vous m'avez commandées; elles sont filées avec les orties qui couvraient la tombe de mon pauvre père. J'ai fidèlement suivi vos ordres, j'espère que vous accomplirez fidèlement votre promesse.

En effet, le seigneur de Rothenfeltz, comme il l'avait promis, ordonna pour le lendemain les noces de Claire et du garçon jardinier, et comme l'aumônier du château venait de les bénir, on l'envoya chercher en toute hâte de la part du châtelain. Il avait eu un coup de sang et se mourait.

Et le soir, au même moment où deux jeunes filles passaient à Claire sa chemise de noces, deux vieilles femmes ensevelissaient le châtelain dans sa chemise de mort.

PIERRE DE STAUFFENBERG.

A mesure que l'on remonte la vallée de la Murg, le pays devient plus à pic et plus sauvage. La rivière, toute chargée de planches, de poutres, et d'arbres à peine dépouillés de leurs branches, roule vers le Rhin, auquel elle va porter le tribut de la forêt Noire. On croirait voyager dans une de ces belles gorges de l'Oberland et du Dauphiné. Les décorations d'opéra-comique ont disparu pour faire place à une grande et belle nature.

Guernsbach est en quelque sorte la capitale de ce petit coin de terre à part; c'est une jolie ville de deux mille habitans à peu près, pleine d'activité, dont l'industrie consiste dans le sciage des planches que lui fournissent les magnifiques sapins de la forêt Noire. A l'extrémité de la grande rue, ou plutôt, je crois, de la seule rue qui la compose, on trouve un sentier qui conduit au vieux château d'Eberstein; c'était la résidence des anciens comtes de ce nom qui, au Xe

siècle, s'allièrent avec la famille impériale. Voici à quelle occasion :

En 938, l'empereur Othon ayant battu en Alsace Gilbert, duc de Lorraine, et désirant réduire sous son obéissance les comtes d'Eberstein, qui avaient adopté le parti du vaincu, résolut, pour arriver au but que rendait difficile la situation admirable du château, d'annoncer un grand tournoi à Spire : il ne faisait aucun doute que les trois comtes d'Eberstein, attirés par le désir de montrer leur courage et leur adresse, ne répondissent à l'appel qu'il faisait à la noblesse d'Allemagne, et que pendant ce temps il ne lui fût facile, les aigles étant dehors, de s'emparer du nid. Tout fut donc préparé en conséquence, et il fut convenu que pendant le bal qui suivrait le tournoi on tenterait l'expédition.

Comme l'avait prévu l'empereur, les trois comtes ne furent point des derniers à se rendre à Spire; l'aîné remporta même le prix de la première journée, et fut couronné de la main de la princesse Hedwige, fille du roi Henri et sœur de l'empereur. Cette victoire lui donnait en outre le droit d'ouvrir le soir le bal avec elle.

Or, il arriva que le comte d'Eberstein était aussi beau que brave, et aussi galant que beau; il en résulta que la princesse Hedwige, en voyant un cavalier si parfait, se prit d'amour pour lui. De son côté, le comte l'avait trouvée bien belle; mais jamais il n'eût osé espérer une si haute alliance; de sorte qu'il se promit bien d'enfermer cet amour dans son cœur.

Mais voilà qu'en dansant avec la princesse Hedwige, la princesse lui dit :

— Prenez garde à vous, comte d'Eberstein, tandis que vous êtes vainqueur ici, peut-être êtes-vous vaincu ailleurs. Cette nuit même, par surprise, on doit emporter votre château.

Le comte remercia la jeune fille par un serrement de main, et il acheva sa contredanse sans qu'un seul muscle de son visage révélât la connaissance de l'avis qu'il avait reçu ; puis, lorsqu'il l'eut reconduite à sa place, il alla prendre congé de l'empereur, en lui disant que, fatigué de la journée, et voulant être frais pour celle du lendemain, il lui demandait, pour lui et pour ses frères la permission de se retirer dans les chambres qu'il leur avait fait préparer. L'empereur ordonna qu'on les y conduisît ; puis, s'étant assuré par les serviteurs qu'ils s'y étaient renfermés, il donna l'ordre à ses troupes de se mettre en route, et revint présider à la fête.

Mais les trois comtes d'Eberstein, au lieu de se coucher, descendirent par la fenêtre, et ayant été prendre leurs trois chevaux dans l'écurie, ils partirent au grand galop, et arrivèrent à leur château, alors que ceux qui devaient l'attaquer étaient encore loin.

Si bien que lorsque les hommes de l'empereur se présentèrent, deux des jeunes comtes avaient eu le temps de leur dresser une embuscade, tandis que leur frère aîné les attendait du haut des remparts. Il en résulta qu'ils furent tous pris ou tués, et que pas un ne s'échappa pour porter la nouvelle de ce désastre à Spire.

Mais au lieu de célébrer leur victoire par des fêtes et par du bruit, les comtes d'Eberstein conduisirent silencieuse-

ment les prisonniers dans les souterrains du château, et ayant dépouillé les impériaux de leurs habits, ils en revêtirent leurs soldats, et les placèrent à la porte pour faire croire que le château était pris.

En effet, au point du jour, Othon arriva avec une escorte d'une douzaine de chevaliers de ses plus intimes seulement, et voyant de loin son drapeau impérial qui flottait sur la plus haute des tours, il frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et mit son cheval au galop en criant : Hurrah ! Eberstein est pris.

A sa vue, les soldats qui avaient reçu leur consigne agitèrent leurs armes et crièrent Vive l'empereur ! De sorte que ne se doutant de rien, Othon entra avec son escorte dans la cour du château.

Mais là les choses changèrent de face ; la porte se referma derrière l'empereur, les soldats des trois comtes sortirent de tous côtés en armes, et Eberstein lui-même s'avança, tenant son casque d'une main et son épée de l'autre, si bien qu'il avait la tête et l'épée nue :

— Sire, dit-il, il est inutile que vous fassiez aucune résistance ; tous vos soldats sont pris ou morts, et vous-même vous êtes mon prisonnier.

Alors l'empereur voyant que ce que lui disait le comte était vrai, voulut traiter de sa rançon, et lui offrit de faire remplir de pièces d'argent les casques de ses soldats, et de pièces d'or les casques de ses officiers. C'était véritablement une rançon impériale qu'il offrait là, car il avait envoyé pour prendre Eberstein douze officiers et trois cents soldats.

Mais le comte Eberstein lui répondit qu'il n'aurait jamais

besoin d'or ni d'argent tant qu'il aurait du fer et de l'acier.

Alors l'empereur lui offrit de lui donner en propriété, et sans qu'il relevât de personne, toute la vallée de la Murg, depuis l'endroit où elle prend sa source jusqu'à celui où elle se jette dans le Rhin.

Mais le comte Eberstein lui répondit qu'il était assez puissant comme il était, puisque, quoiqu'il ne possédât qu'un château, il tenait dans ce château un empereur prisonnier.

Alors l'empereur voyant que ses offres étaient rejetées, lui dit de fixer lui-même la rançon qu'il voudrait, et que cette rançon, quelle qu'elle fût, lui serait accordée.

Aussitôt le comte Eberstein jeta de côté son casque et son épée, et, mettant un genou en terre devant l'empereur :

— Sire, lui dit-il, je demande, non pas à titre de rançon, mais à titre de prière, quelque chose de plus précieux que tout l'or du monde et que toutes les terres de l'empire. Je demande la main de la princesse Hedwige.

L'empereur resta un instant pensif; mais songeant bientôt qu'il ne trouverait jamais, pour sa sœur, un chevalier plus brave et plus désintéressé que le comte d'Eberstein ;

— Relevez-vous, mon frère, lui dit-il, et venez quand vous vous voudrez à Spire me rappeler la parole que je vous donne, et le jour où vous viendrez, votre rançon vous attendra.

Et huit jours après, le comte Eberstein ouvrait de nouveau le bal avec la princesse Hedwige, mais cette fois c'était lui qui parlait tout bas, et, moins maîtresse d'elle que

son fiancé, chacun pouvait, dit la chronique, deviner à sa rougeur ce qu'il lui disait.

Ce fut un descendant de ce comte Eberstein et de la princesse Hedwige qui, poursuivi par le comte Everard de Wurtemberg, plutôt que de tomber aux mains de son ennemi, força son cheval de sauter du haut en bas du rocher sur lequel est situé le château, c'est-à-dire d'une hauteur de soixante-dix pieds, et qui, par un hasard miraculeux, ne s'étant fait aucun mal, traversa la Murg et s'échappa. Encore aujourd'hui on montre au voyageur l'endroit d'où il s'élança, et celui où il toucha la terre, et l'espace qu'il franchit s'appelle le Saut du Comte.

Comme l'aspect de la vallée était magnifique embrassé de ce point de vue, nous y fîmes apporter notre dîner : une malheureuse bouteille de vin du Rhin, la dernière que nous eussions, et que nous conservions avec le plus grand soin, attendu qu'elle était native du Johannisberg même, roula sur la pente du rocher, et fit le même saut que le comte, mais, moins heureuse que lui, elle fut brisée en mille pièces.

Vers les trois heures, nous nous remîmes en route et descendîmes d'Eberstein par Stauffenberg; là était aussi autrefois un magnifique château dont on voit encore quelques restes. Mais après la mort du dernier comte, personne n'osant plus l'habiter, parce qu'il était hanté, disait-on, par des fantômes, le château tomba en ruines. Voici l'aventure qui donna lieu à cette croyance, encore si vivante aujourd'hui, qu'après une certaine heure les habitans de la vallée de la Murg aiment mieux faire un détour d'une demi-lieue que de passer près de ses ruines.

Pierre de Stauffenberg était le dernier des comtes de ce nom, mais quoique le dernier, la race ne promettait pas de s'éteindre en lui, car c'était un beau jeune homme, plein de jeunesse et de force, et l'un des plus braves chevaliers de tout le Rhingaw.

Mais comme pour le moment tout était tranquille dans les terres de l'empire, Pierre avait déposé le casque et la cuirasse, et ne pouvant faire la guerre aux hommes, il la faisait aux sangliers et aux daims de la vallée de la Murg, lorsqu'un soir, après une chasse longue et fatigante, accablé de chaleur et de soif, il se souvint d'une charmante fontaine à laquelle plusieurs fois il s'était désaltéré ; la fontaine ne devant pas être éloignée de l'endroit où il se trouvait, il mit son cheval au galop, et bientôt entendant le murmure de l'eau, il sauta à bas de son cheval, et l'attachant à un arbre de la route il entra à pied dans la forêt.

A peine eut-il fait quelques pas qu'il aperçut la fontaine qu'il cherchait, plus fraîche et plus délicieuse encore qu'il ne l'avait jamais vue, car c'était à cette heure charmante du soir où la rosée tombe sur la terre, et où la vapeur monte au ciel.

Mais cette fois, la fontaine n'était pas solitaire comme d'habitude : une charmante jeune fille, qui paraissait avoir quinze ou seize ans au plus, était couchée sur sa rive, le bout de ses petits pieds pendant dans la source, soutenant avec sa main sa tête couronnée de nymphæas, et regardant mélancoliquement couler l'eau. Au premier coup d'œil, Pierre de Stauffenberg s'arrêta, croyant que c'était une vision qu'il avait devant les yeux, car il n'avait jamais rien rencontré de pareil sur la terre.

Mais au bruit qu'il fit, la jeune fille leva les yeux, et prenant près d'elle un coquillage qui semblait pétri d'argent et d'azur, elle le remplit d'eau et le présenta au chevalier, qui, en la regardant, avait tout oublié, chaleur, fatigue et soif. Le chevalier en buvant leva la tête, mais lorsqu'il baissa les yeux et les reporta vers l'endroit où était la jeune fille, il ne vit plus rien. A la place même où elle était, l'herbe ne paraissait pas foulée, et les fleurs les plus frêles étaient debout sur leurs tiges pleines de fraîcheur et tout humides de rosée; il lui sembla seulement voir l'eau agitée se calmer peu à peu, comme si la belle inconnue s'était laissée glisser dans la fontaine; mais lorsque l'eau fut calmée, il ne resta plus aucune trace de sa présence, et n'était le beau coquillage d'azur et d'argent qu'il tenait à la main, le chevalier aurait cru qu'il avait fait un songe.

Peut-être serait-il resté là toute la nuit, espérant qu'elle reviendrait, s'il n'eût entendu le cor de ses piqueurs, et si son cheval en hennissant ne les eût guidés vers l'endroit où il était; mais craignant qu'une si grande suite n'effrayât la jeune fille et ne l'empêchât de revenir, non-seulement ce soir là, mais les autres jours, il sortit vivement de la forêt, ordonna que personne n'allât boire à la fontaine, et reprit avec toute sa suite le chemin de son château.

Le lendemain, le comte ne voulut boire que dans sa belle coupe de nacre; mais quoique son vin fût des meilleurs crus du Rhin et de la Moselle, il était loin de lui paraître aussi bon que cette eau pure de la source que lui avait présentée la belle inconnue.

Aussi le soir, à la même heure, Pierre de Stauffenberg

sortit seul de son château et s'achemina vers la fontaine : à la même place il vit la jeune fille couchée, qui, en l'apercevant, le salua d'un doux sourire. Sa joie fut grande, car la veille elle était disparue sans lui donner aucune espérance de retour. L'inconnue lui fit signe de s'asseoir près d'elle, comme si elle l'eût attendu ; alors le comte lui demanda quel était son nom et sa demeure.

— Je m'appelle Ondine, répondit la jeune fille, et je demeure près d'ici ; souvent je vous ai vu venir vous désaltérer à cette fontaine, et voilà comment je vous connais.

Ils causaient ainsi depuis une demi-heure, lorsqu'un chevreuil, qui sans doute venait pour se désaltérer à sa source favorite, fit quelque bruit ; le chevalier, craignant que ce ne fût quelque indiscret, se tourna du côté où était venu le bruit ; mais lorsque rassuré sur sa cause il voulut reprendre sa conversation avec Ondine, Ondine avait disparu, et comme la veille l'eau bouillonnante lui indiqua que c'était de ce côté qu'elle avait fui.

Comme la veille, le chevalier resta encore longtemps à attendre, mais rien ne reparut, et, comme la veille, au bout d'un certain temps, il fut forcé de s'en aller ; cependant il ne voulut pas quitter la fontaine sans boire une seconde fois de cette eau qui lui avait paru si savoureuse la première, et comme il n'avait point là sa belle coupe, il se coucha sur la rive et approcha sa tête de la surface de l'eau ; mais au lieu de voir son portrait répété dans le miroir de la fontaine, il lui sembla que c'était l'image d'Ondine qui venait au-devant de lui, et lorsque sa bouche toucha à l'eau, au lieu du contact humide qu'il attendait, il sentit l'impres-

sion frémissante de deux lèvres; Pierre de Stauffenberg poussa un soupir d'amour; un soupir d'amour qui semblait sortir du fond de la source répondit au sien; les amans avaient échangé leur premier baiser.

Pierre de Stauffenberg revint au château presque fou de bonheur. De toute la nuit il ne put dormir; il avait sans cesse sur les lèvres l'impression de cet ardent baiser, et il se reprochait de n'avoir pas poursuivi Ondine jusqu'au fond de sa retraite; puis pour le soir il faisait mille projets plus insensés les uns que les autres : à chaque instant il regardait le soleil, car le soir n'arrivait pas.

Le soir vint enfin. Mais bien avant l'heure où il avait l'habitude de rencontrer Ondine, Pierre de Stauffenberg était auprès de la fontaine; mais la fontaine était solitaire, et le pauvre chevalier se désespérait, lorsque tout à coup il crut entendre un doux chant qui sortait du fond de l'eau, et parmi les nymphæas qui couvraient le cours du ruisseau, il vit apparaître la blonde tête d'Ondine; il fit un mouvement pour se précipiter vers elle, mais la jeune fille l'arrêta d'un signe, et marchant sur les larges feuilles des plantes aquatiques que le poids de son corps ne faisait pas fléchir, elle arriva au bord, chose étrange, sans que l'eau, qui roulait sur elle en grosses gouttes pareilles à des perles, parût mouiller ni ses cheveux ni ses vêtemens. Arrivée près du chevalier, elle s'assit comme elle avait fait la veille; Pierre se mit à genoux devant elle, lui prit les mains, et la regarda si tendrement qu'il n'y avait point à se tromper aux sentimens qu'elle lui inspirait. Ondine sourit, puis après un moment de silence pendant lequel elle le regarda avec la même tendresse :

— Oui, vous m'aimez, lui dit-elle, car quoique vous gardiez le silence, je lis dans votre cœur : et moi aussi je vous aime; une fille des hommes vous eût fait attendre cet aveu, et peut-être eussé-je bien fait d'agir comme une fille des hommes, mais, vous l'avez vu, je suis d'une autre nature que la vôtre, et, transparente comme le palais de cristal que j'habite, je ne sais rien cacher.

— Oh! que je suis heureux, s'écria le chevalier, car moi je vous aime plus que je ne puis dire, et cela depuis le premier jour que je vous ai vue, et cela pour toujours.

— Pour toujours ? murmura Ondine, faites attention à ce que vous dites, car nous autres fées des eaux, nous n'accordons notre amour qu'avec notre main, et notre main qu'avec notre amour; et comme nous sommes immortelles, le serment que nous faisons nous lie pour l'éternité ; en sera-t-il de même de vous ?

— Je ne puis m'engager que pour ma vie, répondit le chevalier ; mais tant que durera ma vie, je vous aimerai.

— Etes-vous sûr de ce que vous dites, demanda Ondine; ne faites point d'imprudentes promesses, ou n'engagez pas votre foi, ou que votre foi soit pure comme le cristal de cette eau, ferme comme l'acier de votre épée; songez que la peine que vous me feriez ne serait point une peine momentanée comme les peines de la terre, mais une douleur éternelle comme les douleurs de l'enfer.

Alors le chevalier étendit la main sur la croix de son épée :

— Aussi vrai, lui dit-il, qu'il m'est impossible de vivre sans vous ; aussi vrai il m'est impossible de vous être in-

fidèle. Je puis mourir, mais cesser de vous aimer, jamais!

— Alors, je suis à vous, répondit Ondine; fixez vous-même le jour de nos noces, et demain vous trouverez en vous réveillant la dot de votre fiancée.

— Oh! demain, demain, s'écria le chevalier, pourquoi retarder d'un jour le jour où nous serons heureux?

— Demain, dit Ondine, car j'ai autant de désir d'être à vous que vous d'être à moi. Songez seulement cette nuit à l'engagement que vous avez pris, demain matin il sera temps encore de dégager votre parole; demain soir nous serons unis pour toujours.

— Oh! que ne suis-je déjà à demain soir! s'écria le chevalier en serrant Ondine sur sa poitrine; mais elle, se dégageant de ses bras, se releva tout debout, puis, s'inclinant comme une fleur que le vent courbe, elle déposa sur les lèvres du chevalier un baiser mille fois plus doux que celui de la veille; et, marchant de nouveau sur les larges feuilles des nymphæas, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'endroit où la source était la plus profonde, elle s'enfonça lentement, en saluant le chevalier du sourire et de la main, et disparut sous les eaux.

Le lendemain, en s'éveillant, le chevalier trouva sur la table qui était au milieu de sa chambre à coucher trois corbeilles : l'une pleine d'ambre, l'autre pleine de corail, la troisième pleine de perles : Ondine avait accompli sa promesse; c'était la dot de l'épouse. Mais nul ne put dire qui les avait apportées là.

Le chevalier sauta en bas de son lit et s'habilla à la hâte. A peine avait-il achevé sa toilette, qu'on lui annonça qu'un

cortége de jeunes filles s'avançait vers le château. Il courut à sa fenêtre, et reconnut Ondine qui s'approchait avec une suite de reine. C'étaient les nymphes des eaux qui lui étaient soumises depuis le Necker jusqu'au Kensig; elles étaient toutes vêtues comme elle, couronnées des mêmes fleurs qu'elle; et cependant au premier coup d'œil on reconnaissait la reine des esclaves. Pierre de Stauffenberg courut au-devant d'elle; et comme la veille au soir il avait prévenu le chapelain, il voulait la conduire droit à l'église, mais Ondine demanda à lui parler une dernière fois encore auparavant, et le chevalier la conduisit dans un cabinet; là, se voyant seul à seul avec lui, Ondine le regarda fixement, et lisant dans ses yeux les mêmes promesses d'amour :

— Avez-vous bien réfléchi? lui dit-elle.

— Je ne sais si j'ai réfléchi, répondit le chevalier, je sais que je n'ai pensé qu'à vous, que je n'aime que vous, que je n'aimerai que vous.

— Songez encore une fois à ce que vous venez de promettre et à ce que vous allez faire; car si jamais votre cœur se refroidit pour moi, ou s'échauffe pour une autre, si d'une façon ou d'autre enfin vous deveniez infidèle, si loin que vous seriez du lieu où je serais, vous seriez perdu, et vous auriez un signe de votre mort prochaine. Ce signe serait l'apparition de ce pied que voilà; c'est la seule et dernière partie que vous verriez de celle à qui vous avez promis de l'aimer toujours.

Le chevalier tomba à genoux, et baisant ce pied, si joli qu'il était impossible de croire qu'il devint jamais un signe sinistre, il renouvela le serment d'aimer Ondine jusqu'à la

mort. Ondine ne demandait pas mieux que de croire; elle fut donc facilement persuadée, et le même jour l'aumônier du château unit les deux amans.

Leur bonheur fut grand, et pendant un an ce bonheur, au lieu de diminuer, ne fit que s'accroître, car au bout de neuf mois Ondine accoucha d'un fils beau comme sa mère; mais cette année écoulée, Louis de Bavière, qui, à la sollicitation d'Edouard III d'Angleterre, avait déclaré la guerre à Philippe de Valois, fit un appel à tous les chevaliers qui relevaient de lui, et comme Pierre de Stauffenberg était un des plus puissans, et surtout un des plus braves, on devine qu'il fut compris dans cet appel.

Ondine vit venir le moment d'une séparation avec terreur, et cependant elle était trop jalouse de la gloire de son mari pour le retenir auprès d'elle; aussi fut-elle la première à lui inspirer le courage qui lui manquait. Seulement, en son nom et au nom de son fils, elle lui rappela son serment et les risques qu'il y avait pour lui à y manquer. Tout ce que le cœur peut inventer de tendres promesses, Pierre de Stauffenberg les fit : si bien qu'Ondine le vit partir, sinon consolée, du moins confiante.

Une seconde année s'écoula pendant laquelle Pierre de Stauffenberg fit force beaux faits d'armes, et pendant laquelle le duc de Brabant donna de magnifiques fêtes à toute la cour d'Angleterre qui était venue à Bruxelles. Le duc de Brabant n'avait point de fils, mais seulement une fille, de sorte que, pour assurer son duché dans sa famille, il lui fallait un gendre vaillant de cœur et fort d'esprit. A son courage, il avait distingué Pierre de Stauffenberg, de sorte qu'un

jour, ayant fait venir le jeune chevalier, il s'ouvrit franchement à lui, et lui offrit la main de sa fille et la survivance de son duché. Pierre le remercia du grand honneur qu'il voulait bien lui faire, mais il avoua qu'il était marié, et lui raconta à qui et comment. Le vieux duc alors secoua la tête, non pas qu'il doutât de la chose, il savait qu'un homme comme Pierre était incapable de mentir, mais parce que la chose lui paraissait tant soit peu diabolique; puis, après un instant de silence pendant lequel cette croyance ne fit que s'affermir dans son esprit :

— Croyez-moi, mon jeune ami, lui dit-il, vous n'êtes point tenu par une pareille promesse, et il y a quelque magie là-dessous.

Deux ans auparavant, Pierre de Stauffenberg eût répondu que la seule magie qui existât était l'amour; mais deux ans s'étaient écoulés depuis son mariage, un an de possession, un an d'absence : il lui sembla que le vieux duc pourrait bien avoir raison. Cependant il répondit au duc de Brabant qu'au fond du cœur il partageait ses doutes, mais qu'il ne s'en croyait pas moins engagé par le serment qu'il avait fait. Alors le duc lui proposa de recourir aux lumières de monseigneur l'archevêque de Cologne, Walrame de Juliers, qui était un grand clerc en matière pareille, et Pierre de Stauffenberg, chez lequel sa nouvelle ambition grandissait d'heure en heure aux dépens de son ancien amour, consentit à accepter son arbitrage, et promit de s'en rapporter à lui.

Comme on le pense bien, monseigneur Walrame de Juliers fut de l'avis du duc de Brabant, et il ajouta même que de pareilles alliances étaient réprouvées par l'Eglise, et que

c'était faire une œuvre méritoire que de les rompre. En face de pareilles autorités, Pierre de Stauffenberg, déjà poussé par son secret désir, ne trouva plus d'objections à faire : les fiançailles furent célébrées, et le mariage fixé à huitaine.

La veille du jour où le mariage devait avoir lieu, un des vassaux de Pierre de Stauffenberg demanda à parler à son maître. Il venait lui annoncer que sept jours auparavant sa femme avait disparu emportant son enfant. Le chevalier calcula les dates ; le moment de la disparition d'Ondine correspondait, minute par minute, à l'heure des fiançailles de Pierre. Pierre n'en demeura que plus convaincu que son premier mariage n'était qu'une œuvre magique, et qu'il avait été le jouet de quelque démon qui avait pris la ressemblance d'une femme pour le faire tomber dans le piége. Le peu de remords qu'il ressentait au fond du cœur s'en effaça, et il se prépara joyeusement à la cérémonie du lendemain.

Le grand jour arriva enfin : la bénédiction nuptiale fut donnée aux nouveaux époux par monseigneur Walrame, puis l'on revint à une campagne voisine, où le dîner était préparé. Après le dîner, les nouveaux époux devaient se rendre à un magnifique château, situé entre Louvain et Malines, et qui était un don que le duc de Brabant faisait aux nouveaux époux.

On était au dessert, les meilleurs vins du Rhin circulaient dans les plus grandes coupes qu'on avait pu trouver. Tout le monde était joyeux et content : Pierre de Stauffenberg semblait partager la gaieté générale, lorsque tout à coup ses yeux se fixèrent sur la portion de la muraille qui était en

face de lui : un pied, si joli et si mignon que ce ne pouvait être qu'un pied de femme, sortait de la paroi, sans qu'on pût voir aucune autre partie du corps de celle à qui il appartenait. Pierre se rappela la prédiction d'Ondine et la menace qui s'y rattachait : si brave qu'il fût, ses cheveux se dressèrent sur sa tête, et une sueur froide lui tomba du front, car le danger dont il était menacé était un danger inconnu et invisible, un danger auquel il ne pouvait faire face, et par conséquent qui devait l'intimider, si brave qu'il fût.

La vision dura quelques minutes, pendant lesquelles les yeux de Stauffenberg demeurèrent constamment fixés sur la muraille, puis elle disparut.

Mais quelle que fût l'impression morale produite sur le chevalier, il avait assez de puissance sur lui-même pour la dérober à tous les yeux; personne ne s'aperçut donc du souci où son esprit était tombé. On plaisanta seulement sur ce qu'il cessait de manger et de boire, mais il répondit avec tant d'à-propos et de gaieté, que personne n'y fit plus attention.

L'heure de quitter la table arriva. Le château où devaient se rendre les nouveaux époux était situé à deux lieues à peu près de la maison de campagne où avait eu lieu le dîner. Vers les onze heures, chacun se leva de table, et les convives, montant à cheval, résolurent de conduire les deux jeunes gens jusqu'à leur demeure.

Le cortége se mit en route : la nuit était sombre, et à peine y voyait-on assez clair pour suivre le chemin mal tracé qui conduisait au château, lorsqu'en passant près d'une ruine,

quelque chose comme une ombre se dressa devant le cheval de Pierre de Stauffenberg, qui, effrayé de cette apparition, fit un écart et s'emporta. Mais comme on savait le jeune comte excellent cavalier, chacun ne fit que rire du caprice de sa monture, et on continua d'avancer, certain qu'il ne tarderait pas à rejoindre le cortége après avoir mis son cheval à la raison.

Mais il n'en fut pas ainsi, il semblait que le cheval du comte avait un démon dans le corps; aussi ne fut-ce qu'après une demi-heure qu'il s'arrêta. Le chevalier alors essaya de s'orienter, ce n'était pas chose facile, car, ainsi que nous l'avons dit, il faisait nuit obscure; mais au bout d'un instant, il vit tout à coup à l'horizon s'illuminer les fenêtres d'un château, et il ne douta point que ce ne fût celui où il devait se rendre, et où, sans doute, s'était rendu avant lui le reste de la noce. Il prit aussitôt son chemin à travers terre, et à mesure qu'il approcha, il reconnut qu'il avait deviné juste; il n'en était plus qu'à quelques centaines de pas, lorsqu'il se trouva sur les bords d'une petite rivière.

Le chevalier tourna les yeux de tous côtés pour chercher un pont; il remonta et descendit même la rive pendant l'espace d'un quart de lieue à peu près, mais voyant qu'il ne trouvait point ce qu'il cherchait, il en augura que la rivière était guéable, et y poussa son cheval.

Mais à peine Pierre de Stauffenberg fut-il au milieu du courant, que la même ombre qui avait déjà effrayé son cheval sortit de l'eau, et se dressa de nouveau devant lui. A cette vue, le cheval se cabra, renversa son maître dans la ri-

vière, gagna le rivage, et s'élança vers le château en hennissant de frayeur.

Et ce qui arriva du chevalier, nul n'en sut rien; car, quoique le lendemain la trace des pieds du cheval conduisît directement à l'endroit où il était tombé, et que cet endroit eût été connu jusqu'alors pour n'avoir que deux ou trois pieds de profondeur, il s'y était tout à coup creusé un gouffre, dont encore aujourd'hui il est impossible de trouver le fond.

Quant au château de Stauffenberg, comme il ne put jamais être prouvé que le comte était mort, puisqu'on n'avait point retrouvé son cadavre, l'empereur ne jugea pas qu'il pût en disposer, si bien qu'à partir de ce moment le château tomba en ruines.

Ce sont ces ruines qui, au dire des paysans, sont hantées par Ondine et par son fils.

BADEN-BADEN.

Nous arrivâmes à Baden-Baden, que pour la commodité des prononciations françaises nous appelons Bade tout court, à huit heures du soir, avec l'intention de nous y arrêter toute la journée du lendemain.

Douze heures pour voir Bade quand la saison des eaux est finie, c'est six heures de plus qu'il ne faut réellement à un voyageur consciencieux. Bade, au mois d'octobre, c'est la mine sans les mineurs, c'est la ruche sans les abeilles.

Heureusement j'avais près de moi un jeune, bon et spirituel ami, de la connaissance de mes lecteurs, qui, six semaines auparavant, était, après bien des tribulations, venu me rejoindre à Francfort. Comme ces tribulations ne sont point sans quelque intérêt artistique, et que d'ailleurs, au milieu de ces tribulations nos lecteurs trouveront ce qu'ils chercheraient en vain chez moi, une peinture de Bade pendant les eaux, je substituerai pour un instant la prose de Gérard de Nerval à la mienne : comme on le voit, ce sera tout gain.

C'est donc lui qui parle :

« Bade est le Saint-Cloud de Strasbourg. Le samedi, les Strasbourgeois ferment leurs boutiques et s'en vont passer le dimanche à Bade; c'est aussi simple que cela : cette circonstance n'ôte-t-elle pas quelque chose à l'auréole aristocratique de Baden-Baden ? Les grisettes du jardin Lips coudoient au bal du samedi les comtesses de l'Allemagne et les princesses de la Russie, car la présentation au *Cercle des étrangers*, dont on fait si grand bruit à Baden, n'exclut guère que les femmes en bonnets, les ouvriers en vestes et les militaires non gradés.

» Me voilà donc partant un samedi comme un simple Strasbourgeois, mais partant en poste, à une heure, sur une route encombrée de voitures. Il s'agit seulement d'arriver le soir même et de pouvoir s'habiller pour le bal. Nous

traversons les marchés, nous brûlons ce qui sert de pavés à Strasbourg, simple cailloutage que le polonceau menace d'envahir. Nous longeons l'Arsenal et six cents canons empilés dans les cours comme des *saumons* de plomb. Nous suivons l'île aux eaux verdâtres, bordée de militaires qui pêchent toute la journée, amorçant leurs lignes avec des sauterelles, moyen économique qui leur réussit rarement. Nous laissons à droite le monument de Desaix, sculpté en pierre rouge, au milieu des saules pleureurs. Nous laissons derrière nous encore la douane française, les deux bras du Rhin, et nous nous trouvons enfin face à face avec la douane de Kehl.

» La douane de Kehl est fort bonne personne et fort expéditive. Et que pourrions-nous en effet introduire en Allemagne? des gants de Paris, du damassé de coton, de la dentelle de blonde, des cigares de la régie, des cachemires Ternaux. Ce serait un commerce peu lucratif. Nous avons, il est vrai, la prétention d'y introduire des idées; mais cela n'est encore qu'une prétention.

» La route est droite comme un chemin de fer; dans la singulière contrée que nous traversons, tout est montagne ou plat pays; point de collines, ni d'accidens de terrain. Les prés sont magnifiques; les chemins vicinaux, bordés d'arbres fruitiers, ont de quoi exciter l'enthousiasme du général Bugeaud. De temps en temps nous suivons le Rhin qui serpente à gauche, et, vers le milieu du voyage, le fort Louis nous apparaît à l'horizon. La route traverse plusieurs villages assez laids. Puis nous nous rapprochons enfin de ces montagnes violettes, qui semblent si voisines quand on les

regarde du haut des remparts de Strasbourg. Ce sont les vraies montagnes de la forêt Noire, et pourtant leur aspect n'a rien de bien effrayant. Mais quand apercevrons-nous Bade, cette ville d'hôtelleries, assise au flanc d'une montagne que ses maisons gravissent peu à peu comme un troupeau à qui l'herbe manque dans la plaine ? Son amphithéâtre célèbre de riches bâtimens ne nous apparaîtra-t-il pas avant l'arrivée ? Non; nous ne verrons rien de Baden avant d'y entrer. Une longue allée de peupliers d'Italie ferme, ainsi qu'un rideau de théâtre, cette décoration merveilleuse qui semble être la scène arrangée d'un pastoral d'opéra. C'est ailleurs qu'il faut se placer pour jouir de ce grand spectacle. Prenez vos billets d'entrée au *Salon de conversation;* payez votre abonnement, retenez votre stalle, et alors, au milieu des galeries de Chabert, aux accords d'un orchestre qui joue en plein air toute la journée, vous pourrez jouir de l'aspect complet de Baden, de sa vallée, de ses montagnes, si le bon Dieu prend soin d'allumer convenablement le lustre, et d'illuminer les coulisses avec ses beaux rayons d'été.

» Car, à vrai dire, et c'est là l'impression dont on est saisi tout d'abord, toute cette nature a l'air artificiel. Ces arbres sont découpés, ces maisons sont peintes, ces montagnes sont de vastes toiles tendues sur châssis, le long desquels les *villageois* descendent par des *praticables*, et l'on cherche sur le ciel de fond si quelque tache d'huile ne va pas trahir enfin la main humaine et dissiper l'illusion. On ajouterait foi, là surtout, à cette rêverie de Henri Heine, qui, étant enfant, s'imaginait que tous les soirs il y avait des domestiques qui venaient rouler les prairies comme des tapis, décrochaient le

soleil, serraient les arbres dans un magasin, et qui le lendemain matin, avant qu'on ne fût levé dans la nature, remettaient toutes choses en place, brossaient les prés, époussetaient les arbres, et rallumaient la lampe universelle.

» Et d'ailleurs, rien qui vienne déranger le petit monde romanesque; vous arrivez, non par une route pavée et boueuse, mais par les chemins sablés d'un jardin anglais. A droite, des bosquets, des grottes taillées, des ermitages, et même une petite pièce d'eau, ornement sans prix, vu la rareté de ce liquide, qui se vend au verre dans tout le pays de Baden; à gauche, une rivière (sans eau) chargée de ponts splendides et bordée de saules verts qui ne demanderaient pas mieux que d'y plonger leurs rameaux. Avant de traverser le dernier pont qui conduit à la poste *Grand-Ducale*, on aperçoit la rue commerçante de Bade, qui n'est autre chose qu'une vaste allée de chênes, le long de laquelle s'étendent des étalages magnifiques : des toiles de Saxe, des dentelles d'Angleterre, des verreries de Bohême, des porcelaines, des marchandises des Indes, etc., toutes magnificences prohibées chez nous, dont l'attrait porte mesdames de Strasbourg à des crimes politiques que nos douaniers répriment avec ardeur.

» L'hôtel d'Angleterre est le plus bel hôtel de Baden, et la salle de son restaurant est plus magnifique qu'aucune des salles à manger parisiennes. Malheureusement la grande table d'hôte est servie à une heure (c'est l'heure où l'on dîne dans toute l'Allemagne), et quand on arrive plus tard, on ne peut faire mieux que d'aller dîner à la maison de Conversation.

» En général, la cuisine est fort bonne à Baden; les truf-

tes de la Mourgue sont dignes de leur réputation. On y mange le gibier frais et non faisandé. C'est un système de cuisine qui donne lieu à diverses luttes d'opinions. Les côtelettes se servent frites, les gros poissons grillés. La pâtisserie est médiocre, les puddings se font admirablement.

» La nuit est tombée : des groupes mystérieux errent sous les ombrages et parcourent furtivement les pentes de gazon des collines. Au milieu d'un vaste parterre entouré d'orangers, la maison de Conversation s'illumine, et ses blanches galeries se détachent sur le fond splendide de ses salons. A gauche est le café, à droite le théâtre, au centre l'immense salle de bal, dont le lustre est grand comme celui de notre Opéra ; la décoration intérieure est d'un style *Pompéïa* un peu classique, les statues sentent l'académie, les draperies rappellent le goût de l'empire. Mais l'ensemble est éblouissant, et la cohue qui s'y presse est du meilleur ton. L'orchestre exécute des valses et des symphonies allemandes, auxquelles la voix des croupiers ne craint pas de mêler quelques notes discordantes. Ces messieurs ont fait choix de la langue française, bien que leurs pontes appartiennent en général à l'Allemagne et à l'Angleterre. « *Le jeu est fait, messieurs*, rien ne va plus! rouge gagne! couleur perd! treize, noir, impair et manque! » Voilà les phrases obligées qui se répandent du bord des trois tapis verts, dont le plus entouré est celui du *trente et quarante*. On ne peut trop s'étonner du nombre de belles dames et de personnes distinguées qui se livrent à ces jeux publics. J'ai vu des mères de famille qui apprenaient à leurs enfans à jouer sur les couleurs; aux plus grands, elles permettaient de s'essayer sur les numé-

ros. Tout le monde sait que le grand-duc de Hesse est l'habitué le plus exact des jeux de Baden. Ce prince apporte, dit-on, tous les matins 12,000 florins qu'il perd ou quadruple dans la journée. Une sorte d'estafier le suit partout lorsqu'il change de table, et reste debout derrière lui, afin de surveiller ses voisins. A quiconque s'approche trop, ce commissaire adresse des observations : « Monsieur, vous gênez le prince ! monsieur, vous faites ombre sur le jeu du prince. » Ce prince ne se détourne pas, ne bouge pas, ne voit personne. Ce serait bien lui qu'on pourrait frapper par derrière sans que son visage en sût rien. Seulement l'estafier vous dirait du même ton glacé : « Votre pied vient de toucher le prince, prenez-y garde, monsieur! »

» Le samedi, le jour du grand bal, une cloison divise le salon en deux parties inégales, dont la plus considérable est livrée aux danseurs; les abonnés seuls sont reçus dans cette dernière. Vous ne pouvez vous faire une idée de la quantité de blanches épaules russes, allemandes et anglaises que j'ai vues dans cette soirée. Je doute qu'aucune ville de l'Europe soit mieux située que Baden pour cette exhibition de beautés européennes, où l'Angleterre et la Russie luttent d'éclat et de blancheur, tandis que les formes et l'animation appartiennent davantage à la France et à l'Allemagne. Là, Joconde trouverait de quoi soupirer sans courir le monde au hasard. Là, don Giovanni ferait sa liste en une heure, comme une carte de restaurant, quitte à séduire ensuite tout ce qu'il aurait inscrit.

» Que vous dirai-je, d'ailleurs, de ce bal, sinon que ce sont là d'heureux pays où l'on danse l'été pendant que les fenê-

tres sont ouvertes à la brise parfumée, que la lune luit sur le gazon, et refoule au loin le flanc bleuâtre des collines, quand on peut s'en aller de temps en temps respirer sous les noires allées, et qu'on voit les femmes parées garnir au loin les galeries et les balcons. Ces trois choses, beautés, lumière, harmonie, ont tant besoin de l'air du ciel, des eaux et des feuillages, et de la sérénité de la nuit! Nos bals d'hiver de Paris, avec la chaleur étouffée des salles, l'aspect des rues boueuses au dehors, la pluie qui bat les fenêtres, et le froid impitoyable qui veille à la sortie, sont quelque chose d'assez funèbre. Et nos mascarades de février ne nous préparent pas mieux au carême qu'à la mort.

» Il n'y a donc jamais eu un homme riche, à Paris, qui ait conçu cette idée assez naturelle : un bal masqué au printemps! Un bal qui commence aux splendides lueurs du soir, qui finisse aux teintes bleuâtres du matin. Un bal où l'on entre gaiement, d'où l'on sorte gaiement, admirant la nature et bénissant Dieu. Des masques sur les gazons, le long des terrasses, venant et disparaissant par les routes ombragées, des salles ouvertes à tous les parfums de la nuit, des rideaux qui flottent au vent, des danses où l'haleine ne manque pas, où la peau garde sa fraîcheur! Tout cela n'est-il qu'un rêve de jeune homme que la mode refusera toujours de prendre au sérieux? L'hiver n'a-t-il donc pas assez des concerts et des théâtres sans prendre encore les bals et les mascarades à l'été.

» Mais quelques mots sur la fête du grand-duc, à laquelle j'ai assisté.

» Quelles réjouissances imaginer dans une ville perpé-

tuellement en fête? Le moyen de distinguer ce jour serait de n'en faire aucune, de supprimer les orchestres, les danses, les théâtres, les illuminations de tous les soirs. Mais peut-être aurons-nous des parades, des revues solennelles? C'est de quoi il est bon de s'informer.

» En effet, la ville fait grandement les choses. A dix heures, grand'messe et *Te Deum*, tant à Baden qu'à Lichtenthal; à midi, revue, parade, marches militaires; le soir, une pièce féerie au théâtre allemand, composée en l'honneur du grand-duc de Baden; toute la journée, des coups de canon de quart d'heure en quart d'heure; mais, la ville ne possédant aucun canon, nous soupçonnons qu'on a recours à tout autre procédé pour obtenir ces détonations qui se multiplient le long des montagnes.

» La route de Lichtenthal se couvre d'équipages, de promeneurs, de cavaliers; c'est tout le mouvement, tout le luxe, tout l'éclat d'une promenade parisienne. Lichtenthal est le Longchamps de Baden. Lichtenthal (vallée de lumière) est un couvent de religieuses Augustines qui chantent admirablement. Leurs prières sont des cantates, leurs messes des opéras. Cette retraite romanesque, cette Chartreuse riante, est, dit-on, l'hospice des cœurs souffrans. On y vient guérir des grandes amours; on y passe un bail de trois, six, neuf avec la douleur, mais qui sait combien de temps le traitement peut survivre à la guérison?

» En vérité, c'est bien là un cloître d'héroïnes de petits romans; un monastère dans les idées de madame Cottin et de madame Riccoboni. Les bâtimens sont adossés à une montagne qui, à de certaines heures, projette dans la cour

l'ombre ténébreuse des sapins. La rivière de Baden coule au pied des murs, mais n'offre nulle part assez de profondeur pour devenir le tombeau d'un désespoir tragique : son éternelle voix se plaint dans les rochers rougeâtres ; mais une fois dans la plaine unie, ce n'est plus qu'un rocher du Lignon, un paisible courant de la carte du Tendre, le long duquel s'en vont errer les moutons du village, bien peignés et enrubanés dans le goût de Vatteau. Vous comprenez que les troupeaux font partie du matériel du pays, et sont entretenus par le gouvernement comme les colombes de Saint-Marc à Venise. Toute cette prairie qui compose la moitié du paysage ressemble à la petite Suisse de Trianon. Comme, en effet, le pays entier de Baden est l'image de la Suisse en petit : la Suisse, moins ses glaciers et ses lacs, moins ses froids, ses brouillards et ses rudes montées. Il faut aller voir la Suisse, mais il faut aller vivre à Baden.

» L'église du couvent est située au fond de la grande cour, ayant à droite la maison du cloître, et à gauche, en retour d'équerre, une chapelle gothique neuve, où sont les tombeaux des margraves et tout ce qu'on a pu recueillir de vitraux historiques et de légendes inscrites sur le marbre. Maintenant, représentez-vous une décoration intérieure d'église d'un Pompadour exorbitant, des saintes en costumes mythologiques, dans les attitudes les plus maniérées du monde, portées, soutenues, caressées par des petits démons d'anges, nus comme des petits amours. Les chapelles sont des boudoirs; la rocaille s'enlace autour de charmans médaillons et de peintures exquises de Vanloo. Deux autels seulement ramènent l'esprit à des idées lugubres

en exposant aux yeux des reliques trop bien conservées de saint Pius et de saint Bénédictus ; mais là encore on a cherché le moyen de rendre la mort présentable et presque coquette. Les deux squelettes, bien nettoyés, vernis, chevillés en argent, sont couchés sur un lit de fleurs artificielles, de mousse et de coquillages, dans une sorte de montre en glace. Ils sont couronnés d'or et de feuillages ; une collerette de dentelles entoure les vertèbres de leur cou ; et chacune de leurs côtes est garnie d'une bande de velours rouge brodé d'or, ce qui leur compose une sorte de pourpoint taillade à jour du plus bizarre effet. Bien plus, leurs tibias sortent d'une espèce de haut-de-chausses du même velours à crevés de soie blanche. L'aspect ridicule et pénible à la fois de cette mascarade d'ossemens ne peut se comparer qu'à celui des momies d'un duc de Nassau et de sa fille que l'on fait voir à Strasbourg dans l'église de Saint-Thomas. Il est impossible de mieux dépoétiser la mort et de railler plus amèrement l'éternité.

» Maintenant, résonnez, notes sévères du chant d'église, notes larges et carrées qui traduisez ces langues du ciel, l'idiome sacré de Rome. Orgue majestueux, répands tes sons comme des flots autour de cette nef à demi profane ! Voix inspirées des saintes filles, élancez-vous au ciel entre le chant de l'ange et le chant de l'oiseau ! La foule est grande et digne sans doute d'assister au saint sacrifice. Les étrangers ont la place d'honneur, ils occupent le chœur et les chapelles latérales. Les habitans du pays remplissent modestement le fond de l'église, agenouillés sur la pierre ou rangés sur leurs bancs de bois.

» Ici commença la plus singulière messe que j'aie jamais entendue, moi qui connais les messes italiennes pourtant. C'était une messe d'un rococo comme toute l'église, une messe accompagnée de violons et fort gaiement exécutée. Bientôt les exécutans du chœur s'interrompirent, et les sœurs Augustines descendirent d'une sorte de grande soupente établie derrière l'orgue et masquée d'une grille épaisse. Ensuite, on n'entendit plus qu'une seule voix qui chantait une sorte de grand air, selon l'ancienne manière italienne. C'étaient des traits, des fioritures incroyables, des broderies à faire perdre la tête à madame Damoreau et la voix à mademoiselle Grisi. Cela sur une musique du temps de Pergolèse tout au moins. Vous comprenez mon plaisir. Je ne veux cacher à personne que cette musique, ce chant, m'ont ravi au troisième ciel.

» Après la messe, je suis monté au parloir : le parloir ne faisait nul disparate avec le reste ; un vrai parloir de roman, le parloir de Marianne, de Mélanie, et si vous le voulez même, le parloir de Vert-Vert. Quel bonheur de se trouver en plein dix-huitième siècle tout à coup et tout à fait ! Malheureusement, je n'avais aucune religieuse à y faire venir, et je me suis contenté de voir passer deux jeunes novices bleues qui portaient du café à la crême à madame la supérieure. On revient à Baden en suivant le cours de la rivière, et quelle rivière ! Elle n'est guère naviguable que pour les canards ; les oies y ont pied presque partout ; pourtant, des ponts orgueilleux la traversent de tous côtés : des ponts de pierre, des ponts de bois, et jusqu'à des ponts suspendus en fil de fer. Vous ne vous imaginez pas à quel point on

tourmente ce pauvre filet d'eau limpide qui ne demanderait pas mieux que d'être un simple ruisseau. On y a construit des barrages de l'autre côté de la ville, afin que lorsqu'il y passe il présente plus de surface. Lorsqu'on annonçait à Baden l'arrivée de l'empereur de Russie, on parla de jeter quelques seaux d'eau dans la rivière afin de la faire passer à l'état de fleuve.

» Mais laissons en paix cette pauvre rivière de Baden-Baden, le pays le moins lymphatique du monde. Toute la ville est en rumeur. Qu'arrive-t-il? C'est l'armée du grand-duc qui passe par la promenade : cinquante hommes de cavalerie, cent hommes d'infanterie, huit tambours et vingt-cinq musiciens. Cette revue majestueuse me donne une assez pauvre idée de l'éducation militaire des troupes badoises. Mais plus tard j'appris que ces soldats n'étaient que d'honnêtes cultivateurs du pays, qui s'en vont, les jours de parade, se faire habiller au château, et reposent ensuite fidèlement cette défroque empruntée. Les forces militaires de la ville de Baden ne se composent en réalité que de deux cents uniformes un peu piqués, avec équipement complet, qu'il est loisible à la ville de remplir par des figures quelconques quand elle veut donner aux étrangers une idée de sa puissance.

» Les divertissemens de la fête se réduisaient à ceux de tous les jours. Nous allons passer à la pièce de circonstance jouée au théâtre allemand en l'honneur du grand-duc et de sa famille. Là surtout il faut louer l'intention. Des guirlandes de fleurs et de feuillages véritables ornaient le devant des loges dont les belles spectatrices décoraient mieux l'intérieur.

« Le rideau levé, une actrice s'est avancée dans le costume de Thalie, et a prononcé en quelques centaines de vers l'éloge du grand-duc régnant. Nous pensions que la pièce se réduisait à un monologue, lorsqu'une autre actrice, vêtue en Melpomène, est venue reprocher à l'autre de ne parler que du souverain actuel et d'oublier son prédécesseur. Alors ces deux Muses ont conversé en strophes alternatives, comme les bergers de l'églogue, chacune reproduisant les divers mérites du souverain et de son père. Puis un buste s'est levé par une trappe au fond de la scène, et toutes deux y sont venues déposer des guirlandes. Une Gloire a couronné le tout, et des flammes bleues et rouges accompagnaient ce tableau final. Ce n'était pas plus ridicule que la fête de la cérémonie de Molière au Théâtre-Français, mais cela l'était tout autant. Une forte pluie qui a tombé toute la soirée aurait empêché le feu d'artifice s'il y en avait eu un sur le programme, ce qui aura fait regretter sans doute aux ordonnateurs de la fête de ne pas l'avoir annoncé. »

TURENNE.

Je fis prix avec un loueur de carrosses pour trois thalers; moyennant cette modique somme qui correspond à douze francs de France, j'eus une voiture à quatre places, et un

conducteur qui s'engagea à s'arrêter à la place où avait été tué Turenne. C'est poétiquement et historiquement à peu près la seule chose curieuse qu'il y ait à voir de Bade à Strasbourg.

La route que nous suivions pour passer à Salzbach longe la forêt Noire, dans la lisière de laquelle elle s'enfonce parfois, mais pour reparaître presqu'aussitôt en plaine. Au reste, rien de moins terrible, rien de moins en harmonie avec sa sombre appellation, que ces jolis bouquets de verdure qui s'échappent comme une frange festonnée du vaste tapis de la Schwartzwald.

Nous déjeunâmes à Bülh, puis le déjeuner terminé nous remontâmes dans notre coche, et traversâmes encore deux petits villages ; enfin notre conducteur arrêta nos chevaux à l'entrée d'un troisième, et se présenta à notre portière en nous annonçant que nous étions à Salzbach.

A peine vit-on notre voiture arrêtée qu'une foule d'enfans se précipita vers nous ; c'étaient autant de ciceroni qui s'offraient à nous faire voir le monument de Turenne, et qui citaient, à qui mieux mieux, la place, le jour et l'heure auxquels ce grand général avait été tué. En effet, depuis cent-soixante-trois ans, Salzbach vit de cette mort.

Au milieu de cette foule s'avança bientôt, avec une gravité qui indiquait son rang, le cicerone patenté. A sa vue, tous ces petits courtiers-marrons qui avaient voulu s'emparer de nous se dispersèrent.

Le cicerone nous offrit de nous faire voir d'abord le boulet qui avait tué Turenne. A ceci je répondis que, fidèle observateur des lois de la chronologie, je désirais voir d'abord

la place de la mort, et ensuite le boulet qui l'avait causée; mais le cicerone, qui tenait à se débarrasser de son boulet, insista tellement que je ne crus pas devoir contrarier ce brave homme pour une chose de si mince importance; d'ailleurs je réfléchis que, chronologiquement parlant, ce pourrait bien être lui qui avait raison, le boulet étant la cause, et la mort n'étant que l'effet.

C'est un fort joli boulet de quatre, propre et bien nettoyé, fort insensible en apparence à l'honneur qu'on lui fait de le conserver comme un bijou, et qui n'a pas l'air de se douter le moins du monde qu'il ait du même coup blessé un marquis et tué un grand homme.

Le guide me glissa tout bas à l'oreille que pour une certaine somme le village de Salzbach, fort gêné en ce moment, consentirait à se défaire de cet objet précieux. Cette offre qui me rappelait celles qui m'avaient été faites à Ferney et à Fontainebleau pour la canne de Voltaire et la plume de Napoléon, me laissa malgré son obligeance dans une impassibilité parfaite. Je répondis que j'étais plus gêné encore que le village de Salzbach, ce qui par conséquent me privait du plaisir de lui rendre service, mais que je connaissais un Anglais qui possédait déjà le boulet qui avait emporté la tête du duc de Berwick, et que, comme j'étais convaincu qu'il serait enchanté d'avoir la paire, je l'enverrais à Salzbach, si j'avais le bonheur de le rencontrer sur mon chemin. Cette réponse me parut tranquilliser un peu notre cicerone sur le placement futur de son projectile.

Nous nous mîmes en route conduits par lui, et après un quart d'heure de marche, nous arrivâmes à l'endroit où,

après trois mois de marches et de contre-marches, arrivé enfin à ce point où l'avantage de sa position lui présentait toutes les chances de la victoire, Turenne, en visitant une batterie qu'il avait donné l'ordre d'établir, fut tué par un boulet, qui, après avoir ricoché contre le tronc d'un noyer et emporté le bras du marquis de Saint-Hilaire, vint lui traverser la poitrine. Turenne tomba comme était tombé le maréchal de Berwick, sans prononcer un seul mot.

Le noyer existe encore, et le cicerone, tenant jusqu'au bout à s'acquitter de ses fonctions avec conscience, essaya de nous montrer sur son tronc noueux et desséché la trace du boulet autrichien.

Un monument fut élevé à la place où tomba Turenne. La reconnaissance de Louis XIV avait vaincu la haine de Louvois; il est vrai que c'était une simple pierre, avec cette triple inscription en français, en latin et en allemand :

Ici fut tué Turenne, le 27 juillet 1675.

Le 27 juillet 1829, cent cinquante-quatrième anniversaire de ce grand événement, le roi Charles X, sans se douter qu'il touchait lui-même à l'exil, acquitta la dette que le mesquin monument de son aïeul Louis XIV n'avait payée qu'à moitié. Une colonne de granit gris, d'une seule pièce et haute de vingt-quatre pieds, fut dressée à l'endroit même où le vainqueur des Dunes était tombé; on y lit l'inscription suivante :

A Turenne,
mort à Salzbach, le 27 juillet 1675.

Les entrailles de Turenne furent enterrées dans la petite ville d'Achern, située à une demi-lieue de Salzbach. Le corps fut transporté en France et enterré à Saint-Denis, d'où il fut, en exécution d'un arrêté du Directoire, tiré le 16 août 1799, pour être déposé dans un sarcophage taillé à l'antique, et transporté au Musée des monumens français. Enfin, le 25 septembre 1800, par ordre de Bonaparte, il fut rendu à son premier tombeau, et, après avoir passé de Saint-Denis au Musée des monumens français, s'arrêta définitivement sous le dôme des Invalides.

Bonaparte se doutait-il déjà qu'il déposait là ce noble cadavre pour faire un jour cortége à Napoléon.

A Achern, la route bifurque : la branche de gauche continue de s'enfoncer dans le grand duché de Bade; la route de droite mène en France.

Derrière Achern et Salzbach s'élève la montagne Dettonik-Gross, l'une des plus hautes de la chaîne à laquelle elle appartient, et au sommet de laquelle se trouve le Mummelsée, lac dont on n'a jamais pu trouver le fond, ce qui, comme on le pense bien, dans un pays aussi poétique que l'est le Rhingaw, a donné lieu à une foule de traditions plus fantastiques les unes que les autres.

D'abord, si l'on noue dans un linge des pois, des balles ou des cailloux, en nombre impair, et qu'on les suspende au-dessus du lac, le nombre devient pair : si on les suspend pair, le nombre devient impair, ce qui, comme on le voit, est déjà un assez joli tour de passe-passe.

Passons à autre chose.

Un jour un pâtre gardait son troupeau sur les bords du

lac : tout à coup il vit sortir de l'eau un taureau brun qui avait les pieds palmés, et qui vint se mêler à ses bœufs ; un instant après un nain sortit à son tour de l'eau, courut après le taureau brun, le ramena vers le lac, le força de s'y replonger, et s'y replongea après lui, tout en grommelant de ce qu'il n'avait pas de chien pour garder son troupeau. L'hiver suivant le lac était gelé : un paysan passa dessus avec deux bœufs traînant des troncs d'arbres, et il ne lui arriva rien, malgré le poids énorme qu'il charriait ; derrière lui venait son chien, la glace se rompit sous les pieds du chien, et le chien disparut. Dès lors personne ne douta plus que le nain du lac n'eût pris le chien du paysan pour garder son troupeau marin.

Un autre jour, un chasseur de chamois vit, en passant au bord du lac, un petit homme qui était assis sur la rive, les jambes pendantes dans l'eau : il tenait entre ses mains une foule de perles et des morceaux d'ambre et de corail, qu'il comptait en les cachant dans sa chemise, ouverte sur sa poitrine. Le chasseur eut alors la mauvaise pensée de s'approprier toutes ces richesses, et le mit en joue ; mais au moment où il appuyait le doigt sur la détente, le petit homme plongea et disparut ; un moment après il revint à la surface et dit au chasseur :

— Si tu m'avais demandé ces perles, cet ambre et ce corail, je te les aurais donnés, et tu fusses devenu riche à jamais ; mais tu as voulu me les prendre avec ma vie, sois maudit. Et le chasseur demeura toujours pauvre, lui et sa postérité.

Deux ou trois fois encore le nain du lac apparut ainsi ;

on fit des recherches pour savoir vers quelle époque il était venu dans le pays. Un paysan raconta alors qu'il avait entendu raconter à son père que son aïeul lui avait dit que, lorsqu'il était jeune homme, un nain était venu demander, le soir, l'hospitalité à son père : son père, qui était un chenevier, lui avait alors donné la moitié de son souper, mais après son souper, comme il n'avait pas de lit pour lui-même, il lui avait offert, ou de rester avec lui dans la chambre où ils étaient, ou d'aller se coucher dans la grange, où il trouverait de bon foin pour s'étendre dessus. Le petit nain lui avait dit alors de ne pas s'inquiéter de lui, qu'il trouverait bien où se loger, et était sorti. Le paysan l'avait accompagné jusqu'au seuil de sa chaumière, et l'avait vu s'éloigner dans la direction d'une fontaine du milieu de laquelle sortaient des joncs gigantesques. Comme il faisait un peu clair de lune, il le vit descendre dans la fontaine et disparaître dans les joncs, mais il pensa qu'il avait mal vu, ne pouvant croire qu'une créature humaine choisît de préférence une couche d'eau glacée à un bon lit de foin. Cependant, comme ce qu'il avait vu lui paraissait fort extraordinaire, il se leva avec le jour pour voir ce qu'était devenu le petit homme, et alors, en arrivant sur le seuil de sa porte, il le vit sortir des joncs où il était entré la veille au soir ; mais, chose étrange, pas un fil de son habit n'était mouillé, et il était aussi sec de la tête aux pieds que s'il eût passé la nuit dans le four du poêle.

Alors le paysan lui exprima sa surprise de ce qu'il voyait, mais le petit homme se mit à rire, et lui répondit qu'il n'y avait rien là d'étonnant, puisqu'il était un homme des eaux.

Le paysan lui demanda, s'il en était ainsi, ce qu'il venait faire sur la terre. Le nain raconta alors au paysan qu'il était né dans un lac, au fond d'un pays qui touche le pôle et qu'on appelle le Groënland. Qu'il avait épousé là une ondine qu'il aimait fort; mais que, comme cette ondine était très frileuse et aimait beaucoup à se jouer dans les herbes des prairies et à cueillir des fleurs sur les bords du lac, plaisirs dont elle était privée là-bas pendant neuf mois de l'année, attendu que pendant neuf mois la terre est couverte de neige, elle l'avait souvent tourmenté pour chercher une contrée plus douce et plus proche du soleil, lui disant que s'il la forçait de rester dans cet affreux Groënland, elle se sauverait un jour et irait chercher, pour en faire sa demeure, quelque beau lac limpide, au ciel bleu et aux rives riantes. Mais ce Groënland que détestait l'ondine était la patrie du pauvre nain. Il l'aimait comme on aime sa patrie, et il répondit qu'il ne voulait pas la quitter. Il en résulta qu'un jour où il venait de chercher du corail pour en faire un collier à son ondine, il la trouva disparue; l'ondine avait accompli sa menace, elle s'était enfuie. Depuis ce temps, il s'était mis à sa recherche et avait visité tous les lacs de la terre, depuis le lac Ontario, en Amérique, jusqu'au lac de Genezareth, en Syrie. Mais nulle part il n'avait retrouvé sa femme; il ne lui restait plus que le Mummelsée, et si l'ondine n'était pas là, elle était perdue. Il se rendait donc au Mummelsée lorsque, la veille, il avait demandé l'hospitalité au paysan auquel il venait de raconter son histoire.

Alors le paysan, qui avait pris une grande part aux tribulations du pauvre petit homme des eaux, lui offrit de le

faire conduire jusqu'au lac par son fils, ce que le nain accepta avec une grande reconnaissance, attendu que sur la terre il marchait mal et n'y voyait pas très bien, tandis qu'une fois dans l'eau, il nageait comme un brochet, et voyait briller une perle à mille pieds au-dessous de lui. Alors le jeune homme et le nain se mirent en route, et tout en marchant, le nain raconta au jeune homme comment l'eau était plus peuplée que la terre; comment le fond des lacs était tapissé de grands pâturages au milieu desquels paissaient des troupeaux de bœufs et de veaux marins, plus nombreux que ceux qui couvrent les plus grasses montagnes de la Suisse. Comment enfin il y avait, dans les plaines liquides comme dans les plaines des hommes, de riches moissons. Seulement ces moissons étaient des champs de perles, d'ambre et de corail, dont une seule récolte enrichirait pour toute sa vie le moissonneur qui la ferait.

Et tout en discourant ainsi, le jeune homme et le nain arrivèrent au bord du lac; alors le nain remercia le jeune homme, et lui dit de l'attendre au bord de l'eau une demi-heure, et qu'au bout d'une demi-heure, s'il ne revenait pas lui-même, c'est qu'il aurait retrouvé sa femme, et qu'en ce cas, il verrait remonter à la surface de l'eau un petit sac de peau qu'il lui montra; qu'alors il pourrait prendre ce sac de peau, et que ce qu'il renfermerait serait pour lui.

A ces mots, le petit nain plongea dans le lac et disparut.

Au bout d'une demi-heure, le jeune homme vit remonter le sac de peau à la surface du lac, il l'attira à lui avec le crochet de son bâton de montagne, et l'ouvrit: le petit sac était plein de perles, de branches de corail et de morceaux

d'ambre, que son père alla vendre à Strasbourg, et avec le prix il acheta de magnifiques prairies, qui, depuis cette époque, sont dans sa famille.

C'était le payement de l'hospitalité que le pauvre chenevier avait donnée au petit homme des eaux, qui ayant, à ce qu'il paraît, retrouvé sa femme dans le Mummelsée, n'a plus depuis ce moment quitté le lac, qu'il habite toujours, mais sur les rives duquel il se montre par malheur plus rarement aujourd'hui qu'autrefois.

J'avais grande envie de le voir, mais comme mon conducteur me dit, en secouant la tête, que ce serait *une chance* si je le rencontrais, je continuai mon chemin, d'autant plus qu'à son défaut il me restait à visiter les ruines d'un vieux château que je voyais s'élever à ma gauche, et que mon conducteur se contenta de me désigner sous le nom des ruines de l'Érable. Voici la légende qui a donné lieu à ce nom.

Il y avait déjà deux cents ans que le château n'était plus qu'un monceau de pierres écroulées, et au milieu de ces pierres avait poussé un magnifique érable que plusieurs fois les paysans des environs voulurent abattre sans pouvoir y réussir, tant son bois était dur et noueux. Enfin, un jeune homme, nommé Wilhelm, vint à son tour pour tenter l'aventure; comme les autres, et après avoir jeté bas son habit, saisissant une hache qu'il avait fait affiler tout exprès, il frappa le tronc de l'arbre de toute sa force, mais l'arbre repoussa le fer comme s'il eut été d'acier. Wilhelm ne se rebuta point et frappa un second coup, la hache fut repoussée de nouveau; enfin, il leva le bras, et rassemblant toutes ses forces, il frappa un troisième coup, mais à ce troisième

coup, ayant entendu comme un soupir, il leva les yeux et aperçut devant lui une femme de vingt-huit à trente ans, vêtue de noir, et qui eût été parfaitement belle si sa pâleur n'eût donné à toute sa personne un aspect cadavéreux qui indiquait que depuis longtemps cette femme n'appartenait plus à ce monde.

— Que veux-tu faire de cet arbre? demanda la dame Noire.

— Madame, dit Wilhelm en la regardant avec étonnement, car il ne l'avait pas vue venir, et il ne pouvait deviner d'où elle sortait; madame, j'en veux faire une table et des chaises, car je me marie à la Saint-Martin prochain avec Roschen, ma fiancée, que j'aime depuis trois ans.

— Promets-moi d'en faire un berceau pour ton premier né, répondit la dame Noire, et je leverai le charme qui défend cet arbre contre la hache du bucheron.

— Je vous le promets, madame, dit Wilhelm.

— Eh bien! frappe! répondit la dame.

Wilhelm leva sa hache, et du premier coup il fit dans le tronc une entaille profonde; au second coup, l'arbre trembla depuis son faîte jusqu'à ses racines; au troisième, il tomba entièrement détaché de sa base et roula sur le sol. Alors Wilhelm leva la tête pour remercier la dame Noire, mais la dame Noire avait disparu.

Wilhelm n'en tint pas moins la promesse qu'il lui avait faite, et quoiqu'on le plaisantât fort de ce qu'il faisait le berceau de son premier né avant que le mariage ne fût accompli, il ne s'en mit pas moins à l'ouvrage avec tant d'ar-

deur et d'adresse, qu'avant que huit jours se fussent écoulés, il avait achevé un charmant berceau.

Le lendemain il épousa Roschen, et neuf mois après, jour pour jour, Roschen accoucha d'un beau garçon, que l'on déposa dans son berceau d'érable.

La même nuit, comme l'enfant pleurait et que sa mère, de son lit, le berçait dans son berceau, la porte de la chambre s'ouvrit, et la dame Noire parut sur le seuil, tenant à la main un rameau d'érable desséché ; Roschen voulut crier, mais la dame Noire mit un doigt sur sa bouche, et Roschen, craignant d'irriter l'apparition, resta muette et immobile, les yeux fixés sur elle. La dame Noire alors s'approcha du lit d'un pas lent et qui n'avait aucun écho.

Arrivée à l'enfant, elle joignit les mains, pria un instant tout bas, puis, après l'avoir embrassé au front :

— Roschen, dit-elle à la pauvre mère tout effrayée, prends cette branche sèche et qui vient de l'érable même dont est fait le berceau de ton fils, garde-la avec soin, et dès que ton enfant aura atteint sa seizième année, mets-la dans l'eau pure, puis, quand sur cette branche auront repoussé les feuilles et les fleurs, donne-la à ton fils, et qu'il aille avec elle toucher la porte de la tour du côté de l'Orient, ce sera pour son bonheur et pour ma délivrance.

Puis, à ces mots, laissant la branche sèche aux mains de Roschen, la dame Noire disparut.

L'enfant grandit et devint un beau jeune homme ; en tout ce qu'il faisait, un bon génie semblait le garder ; de temps en temps Roschen jetait les yeux sur la branche d'érable qu'elle avait mise au-dessous du crucifix, avec les buis bénis

des dimanches des Rameaux. Et comme la branche se desséchait de plus en plus, elle secouait la tête, en doutant qu'un rameau si desséché pût jamais porter ni feuilles, ni fleurs.

Cependant, le jour même où son fils eut seize ans, elle n'en obéit pas moins aux injonctions de la dame Noire, et prenant la branche au-dessous du crucifix, elle alla la planter au milieu d'une source d'eau vive qui coulait dans le jardin.

Le lendemain, elle alla visiter le rameau, et il lui sembla que la sève commençait à se glisser sous l'écorce; le surlendemain, elle vit poindre les bourgeons, le jour d'après les bourgeons s'ouvrirent, puis les feuilles grandirent, les fleurs parurent, et au bout de huit jours que la branche était dans la source, on eût dit qu'on venait de la cueillir à l'érable voisin.

Alors Roschen prit son fils, le conduisit à la source, et lui raconta ce qui s'était passé le jour de sa naissance. Le jeune homme, aventureux comme un chevalier errant, prit aussitôt la branche, et s'inclinant devant sa mère, il lui demanda sa bénédiction, car il voulait tenter l'aventure à l'instant même. Roschen le bénit, et le jeune homme s'achemina aussitôt vers les ruines.

C'était au moment de la journée où le soleil en s'abaissant à l'horizon fait monter l'ombre des endroits profonds aux endroits élevés. Le jeune homme, tout brave qu'il était, n'était point exempt de cette inquiétude qu'éprouve l'homme le plus courageux au moment où il va au-devant d'un événement surnaturel et inattendu; en mettant le pied dans les

ruines, son cœur battait si fort qu'il s'arrêta un instant pour respirer. Le soleil alors était caché tout à fait, et l'obscurité commençait à atteindre le pied des murailles, dont les derniers rayons du jour doraient encore le sommet.

Le jeune homme s'avança, son rameau d'érable à la main, vers la tour de l'Orient, et à l'orient de la tour il trouva une porte; il y frappa trois coups, et au troisième coup la porte s'ouvrit, et la dame Noire parut sur le seuil. Le jeune homme fit malgré lui un pas en arrière, mais l'apparition étendit la main vers lui, et d'une voix douce et avec un visage souriant :

— N'aie point peur, jeune homme, lui dit-elle, car ce jour est un jour heureux pour toi et pour moi :

— Mais qui êtes-vous, madame, et ne puis-je savoir quel est le service que je vous ai rendu.

« — Je suis la dame de ce château, reprit le fantôme, et comme tu le vois, notre sort est le même; il n'est plus qu'une ruine et je ne suis plus qu'une ombre. Jeune, je fus fiancée au jeune comte de Windeck, qui demeurait à quelques lieues d'ici, dans le château dont les débris portent encore son nom. Après m'avoir dit qu'il m'aimait, après s'être assuré que je partageais son amour, il m'abandonna pour une autre femme dont il devint l'époux; mais leur bonheur ne fut pas de longue durée. Le comte de Windeck était ambitieux; il entra dans la ligue contre l'empereur, et il fut tué dans un combat où son parti fut vaincu; alors les impériaux se répandirent dans les montagnes, pillant, brûlant les châteaux de leurs ennemis. Le château de Windeck fut pillé et brûlé comme les autres, et la jeune comtesse se sauva, son enfant

dans les bras; mais bientôt épuisée de fatigue, elle cueillit une branche d'érable pour soutenir sa marche. Elle avait vu de loin les tours du château que j'habitais, et comme elle ignorait ce qui s'était passé entre moi et son mari, elle venait me demander l'hospitalité; mais si elle ne me connaissait pas, je la connaissais, moi; je l'avais vue passer dans une chasse, enivrée d'amour, ardente au plaisir, suivie au loin de beaux jeunes gens, qui, échos de mon ingrat amant, lui disaient qu'elle était belle. A sa vue, au lieu de prendre pitié d'elle comme devait le faire une chrétienne, toute ma haine se réveilla. Je la vis avec joie écrasée sous le poids de son fardeau maternel, monter les pieds nus et déchirés à travers le sentier rocailleux qui conduisait à la porte de mon château. Mais bientôt elle s'arrêta sur le plateau qui domine cette pièce d'eau sombre que tu vois; par un dernier effort, enfonçant son bâton en terre pour s'appuyer dessus, elle tendit vers moi ses deux bras chargés de son fils, et mourante, se laissa tomber sans force et serrant encore son pauvre enfant sur sa poitrine. Alors, oui, je le sais bien, j'aurais dû descendre de mon balcon, j'aurais dû aller à elle, la relever dans mes bras, la soutenir sur mon épaule, la conduire en ce château et en faire ma sœur. C'eût été beau et charitable devant Dieu; oui, je le sais, mais j'étais jalouse du comte, même après sa mort. Je voulus me venger sur sa pauvre femme innocente de ce que j'avais souffert. J'appelai mes valets, et je leur ordonnai de la chasser comme une bohémienne. Hélas! ils m'obéirent : je les vis s'approcher d'elle, l'insulter, lui dénier jusqu'à cette couche de terre où elle reposait un instant ses membres fatigués. Alors,

elle se releva folle, insensée, et prenant son enfant dans ses bras, je la vis courir tout échevelée vers le rocher qui domine le lac, monter jusqu'à son sommet, puis jetant une malédiction terrible sur moi, se précipiter dans l'eau, elle et son enfant. Je poussai un cri. En ce moment je me repentis, mais il était trop tard. La malédiction de ma victime était montée jusqu'au trône de Dieu. Elle avait crié vengeance, et vengeance devait être faite.

» Le lendemain, un pêcheur en jetant ses filets dans le lac en tira la mère et l'enfant qui se tenaient encore embrassés. Comme selon le rapport de mes valets elle avait attenté elle-même à sa vie, le chapelain du château refusa de l'enterrer en terre sainte, et elle fut déposée à l'endroit même où elle avait enfoncé son bâton d'érable; bientôt ce bâton, qui était vert encore, prit racine, et, au printemps suivant, il portait des fruits et des fleurs.

» Quant à moi, dévorée de repentir, sans tranquillité pendant mes jours, sans repos pendant mes nuits, je passais mon temps à prier, agenouillée dans la chapelle, ou à errer autour du château. Peu à peu je sentis ma santé s'affaiblir, et j'eus la conscience que j'étais atteinte d'une maladie mortelle. Bientôt une langueur insurmontable s'empara de moi et me força de garder le lit. On fit venir les meilleurs médecins de l'Allemagne, mais tous secouaient la tête en me regardant, et disaient : nous n'y pouvons rien, la main de Dieu est sur elle. Ils avaient raison, j'étais condamnée. Et le jour anniversaire de la troisième année où était morte la comtesse, je mourus à mon tour. On me revêtit de ma robe noire, que je portais toujours, afin, comme je l'avais recom-

mandé, de porter même après ma mort le deuil de mon crime ; et comme, toute coupable que j'étais, on m'avait vu mourir en sainte, on me déposa dans la chapelle funéraire de ma famille, et l'on scella sur moi la pierre de ma tombe.

» La nuit même du jour où je m'y étais couchée, il me sembla, au milieu de mon sommeil mortel, entendre sonner l'heure à l'horloge de la chapelle. Je comptai les coups du battant, et je l'entendis frapper douze fois.

» Au dernier coup, il me sembla qu'une voix me disait à l'oreille :

» — Femme, lève-toi.

» Je reconnus la voix de Dieu et je m'écriai :

» — Seigneur! Seigneur! ne suis-je donc pas morte, et quand je croyais être à jamais endormie dans votre miséricorde, allez-vous me rendre à la vie.

» — Non, dit la même voix, ne crains rien, on ne vit qu'une fois ; oui, tu es bien morte, mais avant d'implorer ma miséricorde, il faut que tu satisfasses à ma justice.

» — Mon Dieu, Seigneur! m'écriai-je tout en frissonnant, qu'allez-vous ordonner de moi ?

» — Tu erreras, pauvre âme en peine, répondit la voix, jusqu'à ce que l'érable qui ombrage la tombe de la comtesse soit assez gros pour fournir les planches du berceau de l'enfant qui doit te délivrer. Lève-toi donc de ta tombe et accomplis ton jugement.

» Alors, du bout de mon doigt je levai la pierre de mon sépulcre, et je descendis pâle, froide, inanimée, et j'errai ainsi autour de mon château jusqu'à ce que se fît entendre le premier chant du coq ; aussitôt, de moi-même, et comme

poussée par un bras irrésistible, je rentrai dans cette tour dont la porte s'ouvrit toute seule devant moi, et je me couchai dans mon tombeau, dont le couvercle se referma de lui-même. La seconde nuit ce fut la même chose, et toutes les nuits qui suivirent la seconde nuit, il en fut ainsi.

» Cela dura près de trois siècles. Je vis chaque année tomber une à une toutes les pierres du château, et pousser une à une toutes les branches de l'érable. Enfin, du bâtiment et des quatre tours, il ne resta que celle-ci ; enfin, l'arbre grandit et grossit au point que je vis l'heure de ma délivrance approcher.

» Un jour ton père vint une hache à la main. L'érable, qui jusque-là avait résisté à l'acier le plus tranchant, amolli par moi, céda au fer de sa coignée; à ma prière, il fit du tronc un berceau où tu fus couché le jour de ta naissance.

» Le Seigneur m'a tenu parole, le Seigneur soit béni, car il est puissant et miséricordieux. »

Le jeune homme se signa.

— Et maintenant, dit-il, ne me reste-t-il rien à faire?

— Si fait, répondit la dame Noire, si fait, jeune homme, il vous reste à achever votre œuvre.

— Ordonnez, madame, dit le jeune homme, et j'obéirai.

— Creusez au pied de l'érable, et vous trouverez les ossemens de la comtesse de Windeck et de son fils ; faites enterrer ces ossemens en terre sainte, et quand ils seront enterrés, levez la pierre de mon tombeau, mettez-moi un rameau de buis béni de la dernière Pâques dans la main, et faites sceller hardiment le couvercle, car je ne le soulèverai plus qu'au jour du jugement dernier.

— Mais comment reconnaîtrai-je votre tombeau?

— C'est le troisième à droite en entrant; d'ailleurs, ajouta la dame Noire en étendant vers le jeune homme une main qui eût été parfaite sans son extrême pâleur, regardez cette bague, vous la reconnaîtrez à mon doigt.

Le jeune homme regarda et vit une escarboucle si pure, qu'elle éclairait non-seulement la main de la dame, mais encore son beau et mélancolique visage, auquel, comme à la main, on ne pouvait reprocher qu'une trop grande blancheur.

— Il sera fait comme vous le désirez, dit le jeune homme en couvrant ses yeux avec sa main, ébloui qu'il était par les feux que jetait l'escarboucle, et cela dès demain matin.

— Ainsi soit-il! répondit la dame Noire.

Et elle disparut comme si elle s'était abîmée dans la terre.

Le jeune homme sentit bien qu'il venait de se passer quelque chose d'étrange, il retira sa main de dessus ses yeux et regarda autour de lui, mais il était seul au milieu des ruines, son rameau d'érable à la main, en face de la porte de la tour de l'Orient, et cette porte était fermée.

Le jeune homme revint chez lui, et raconta tout à son père et à sa mère, qui reconnurent la main de Dieu dans tout cela; le lendemain, on prévint le curé d'Achern, qui se rendit à l'endroit indiqué par le jeune homme, chantant le *Magnificat*, tandis que deux fossoyeurs creusaient au pied de l'érable. A cinq ou six pieds de profondeur, comme l'avait dit la dame Noire, on trouva les deux squelettes, les os des bras de la mère serraient encore l'enfant contre les os de sa poitrine.

Le même jour, la comtesse et son fils furent inhumés en terre sainte.

Puis, en sortant de l'église, le jeune homme prit au-dessous du crucifix un rameau béni à la dernière Pâques, et appelant deux de ses amis dont l'un était maçon et l'autre serrurier, il les emmena avec lui vers la tour de l'Orient. Quand ils virent où on les conduisait, les deux compagnons hésitèrent, mais le jeune homme leur dit avec une telle confiance qu'en lui obéissant ils obéissaient à Dieu lui-même, qu'ils n'hésitèrent plus et le suivirent.

En arrivant à la porte de la tour, le jeune homme s'aperçut qu'il avait oublié le rameau d'érable avec lequel il l'avait touchée la veille, mais il pensa que son rameau béni aurait sans doute la même puissance; il ne se trompait pas. A peine du bout de la branche sèche eût-il effleuré la porte massive, qu'elle tourna sur ses gonds, comme si un géant l'eût poussée, et que l'escalier s'offrit à lui et à ses deux compagnons.

Alors ils allumèrent chacun une torche dont ils s'étaient munis à l'avance, et descendirent : à la vingtième marche, ils se trouvèrent dans le caveau.

Le jeune homme marcha droit au troisième tombeau, et appela ses deux compagnons pour qu'ils lui aidassent à en soulever le couvercle; encore une fois ils hésitèrent, mais leur camarade leur assura que ce qu'ils allaient faire, au lieu d'être une profanation, était une piété, ils réunirent donc leurs efforts aux siens, et découvrirent la tombe.

Elle renfermait un squelette décharné dans lequel le jeune homme hésita d'abord à reconnaître cette belle femme qui lui avait parlé la veille, et à laquelle, comme nous l'avons

dit, on ne pouvait reprocher qu'une trop grande pâleur. Mais à l'os de son doigt, il vit briller cette escarboucle si magnifique qu'il n'y en avait pas deux pareilles au monde; il lui mit donc à la main le rameau béni, et refermant la pierre de la tombe, il invita ses deux amis à la sceller le plus solidement qu'il leur était possible. Les deux compagnons obéirent.

C'est dans cette tombe, que l'on montre encore aux voyageurs assez courageux pour se hasarder sous les voûtes croulantes de la chapelle souterraine, que repose la dame Noire, dans l'attente du dernier jugement.

Et comme nous l'avons dit, quoiqu'il ne reste aucune trace de l'arbre qui leur a donné son nom, ces ruines, que l'on voit à gauche de la route en sortant d'Achern, sont encore appelées les Ruines de l'Érable.

De ce point jusqu'à Kehl la route n'offre rien d'assez curieux pour qu'on s'arrête. Kehl a cela de remarquable que, quoiqu'aussi ancienne que Strasbourg, elle a toujours été neuve; cela tient à ce que de vingt-cinq ans en vingt-cinq ans on la brûle et on la rase, puis on la rebâtit pour la brûler et la raser encore; et cela durera tant qu'il y aura une France et une Allemagne en constante réaction l'une contre l'autre : ce qui fait que Kehl est toujours sur le qui-vive, et que, toute prussienne qu'elle est, elle a la plus vive admiration pour le roi Louis-Philippe, cette clef de voûte de la paix européenne.

C'est à Kehl que l'on passe le Rhin; autrefois, quand nous étions protecteur de la Confédération, nous y avions une magnifique tête de pont qui semblait un ouvrage avancé

de cette belle forteresse de Strasbourg, chef-d'œuvre de Vauban, qui la construisit en 1682, et qui y grava cette devise : *Servat et observat;* là, le fleuve se divise en deux branches : le premier pont est un pont de bateaux, il conduit à une île, auprès de la route s'élève un monument consacré à Desaix. Ce monument consiste en une pyramide tronquée, avec les bas-reliefs sur les côtés. C'est un de ces sarcophages sans conséquence, comme les villes les consacrent par l'organe de leur conseil municipal à leurs grands citoyens. Mais comme on n'en trouve pas beaucoup où il y ait un nom pareil à celui qu'on lit sur celui-là, on s'arrête et on salue.

Grâce à la douane de Kehl, nous n'entrâmes à Strasbourg que vers les sept heures et demie du soir, ce qui fit que je fus obligé de remettre au lendemain ma visite à la cathédrale.

Mon compagnon de voyage me conduisit à l'hôtel du Corbeau ; il y avait demeuré huit jours en venant me rejoindre à Francfort, et il l'avait illustré par des vers que Chapelle ou Bachaumont auraient donné bien des choses, s'ils les avaient connus, pour pouvoir les mettre dans leurs voyages.

Aussi fûmes-nous reçus en ancienne connaissance, et s'empressa-t-on à notre arrivée; le maître d'hôtel quitta sa partie de piquet pour venir au-devant de nous, et son partner lui-même se leva et vint donner une poignée de main à Gérard, qui le salua du nom de général.

— Peste, mon cher ami, lui dis-je, quand nous fûmes attablés en face du pâté de foie gras de rigueur, flanqué d'un côté d'un saucisson, et de l'autre de six knatwurch, je ne sa-

vais pas que vous eussiez de si belles connaissances dans la ville libre de Strasbourg.

— Le général, n'est-ce pas, vous voulez dire.

— Oui, le général. Et comment se nomme le général?

— Le général Garnison.

— Quoique le nom soit des plus guerriers et fort bien approprié au personnage qui le porte, permettez-moi de vous dire qu'il m'est parfaitement inconnu.

— C'est un nom local, et qui, s'il est inconnu dans le reste de la France, est fort en vénération à Strasbourg.

— Et à quelle occasion a-t-il acquis cette popularité?

— Tirez votre montre, me dit Gérard.

— Eh bien? fis-je en lui obéissant.

— Quelle heure est-il?

— Neuf heures moins un quart.

— A neuf heures, le général Garnison se lèvera, prendra son chapeau et sortira : c'est son heure, et le général est fort ponctuel. Alors vous demanderez à notre hôte de vous raconter son histoire, et il vous la racontera; en attendant, encore une cuillerée de pâté de foie-gras, et un morceau de knatwurch.

Comme il n'y avait pas longtemps à attendre, je pris patience; à neuf heures moins cinq minutes, j'allai me planter sur le seuil de la salle à manger, d'où je voyais jusque dans la salle de notre hôte. A neuf heures sonnant, comme me l'avait dit Gérard, le général se leva, prit son chapeau, me salua et sortit.

J'allai aussitôt à notre hôte, et le priai de me raconter l'histoire du général Garnison.

La voici :

LE GÉNÉRAL GARNISON.

C'était vers la fin d'août 1815, deux mois et demi après Waterloo. Le général Rapp, qui commandait en chef l'armée du Rhin, avait été forcé de se retirer dans Strasbourg avec deux divisions d'infanterie décimées par les combats qu'il avait livrés pendant sa retraite, et les débris de deux ou trois escadrons de cavalerie qu'il voulait conserver à la France. Les alliés l'y avaient poursuivi, et soixante-dix mille hommes enveloppaient la petite armée du général, et menaçaient Strasbourg d'un siége désastreux.

Le 5 juillet, le prince de Wurtemberg avait déjà envoyé au général Rapp un parlementaire pour lui demander, au nom de Louis XVIII qui venait de rentrer à Paris, la remise de la place de Strasbourg ; mais alors le général avait demandé à voir l'ordre du roi, et comme le parlementaire n'avait pas d'ordre, il l'avait fait reconduire aux avant-postes.

Ces sommations s'étaient renouvelées le 4 et le 5, mais le 6, le général Rapp, impatienté de cette insistance, s'était

mis à la tête d'une poignée d'hommes, et poussant une reconnaissance sur les positions autrichiennes, il avait enlevé plusieurs postes, sabré les grands-gardes de cavalerie, et était rentré, après avoir donné cette preuve de son peu de disposition à traiter avec l'ennemi.

Mais il n'y eut plus du tout moyen de s'y méprendre, quand, deux jours après, dans une attaque de nuit du côté de Strasbourg, le général Rapp surprit et emporta à la baïonnette le camp retranché des alliés, culbuta leur cavalerie, fit prisonniers au saut du lit un nombre d'officiers autrichiens, et força malhonnêtement plusieurs généraux à s'échapper en chemise. On essaya bien d'inquiéter la retraite des nôtres ; mais les assaillans furent deux fois repoussés avec perte et complétement désorganisés. Les troupes françaises rentrèrent au camp, après avoir acquis la certitude qu'elles avaient devant elles des forces infiniment supérieures en nombre.

Une convention militaire suivit, qui mit un terme aux hostilités dans toute l'étendue du commandement du général Rapp. En vertu de cette convention, le général autrichien Wolkmann s'établit dans la place.

Mais en renonçant à prendre Strasbourg, les alliés résolurent du moins de la surprendre. Ils avaient échoué avec le fer, ils voulurent essayer de l'or. Une révolte habilement ménagée pouvait donner ce qu'avait refusé une guerre loyale, et les agitateurs seraient peut-être plus heureux que les soldats.

La moitié de leur besogne était d'ailleurs faite. Dans ce grand désarroi de l'empire, un doute inquiet et farouche

travaillait tous les esprits. Il était avéré que l'empereur était invincible, et l'empereur avait été vaincu. Il fallait donc qu'il eût été trahi, trahi par des généraux, par des officiers, par des soldats. Pourquoi les troupes avaient-elles cessé de tenir la campagne? Les ennemis étaient vingt fois plus nombreux qu'elles! Belle raison! Assurément les chefs s'entendaient avec les alliés.

Voilà ce qu'on se disait tout bas aux bivouacs et dans les chambrées, et ce qu'on se dit bien bas s'entend bien loin.

Pendant que chacun se méfiait ainsi de tout le monde, le comte Rapp reçoit du gouvernement royal l'ordre de licencier ses troupes, et de renvoyer chaque homme isolément et sans armes. Mais de la solde il n'en est nullement question. On lui enjoint en outre de livrer à des commissaires russes dix mille fusils de l'arsenal de Strasbourg. Qu'on juge de l'agitation et encore plus de la tristesse des soldats. Tous ces courriers échangés avec les alliés, ces armes nuitamment transportées dans le camp ennemi! Le général en chef était donc vraiment vendu aux Autrichiens! Il avait donc, comme on le disait, reçu d'eux des millions pour leur livrer les Français.

Rapp cependant faisait des efforts inouïs pour obtenir du gouvernement la solde des troupes avant de les licencier, et n'arrachait que 560,000 francs, à-compte dérisoire qu'il n'osait pas leur offrir.

Alors commença le soulèvement le plus calme, la révolte la plus juste, le désordre le plus régulier, l'insubordination la plus respectueuse du monde.

Le 2 septembre, dans la matinée, le général en chef, alors

malade, était dans le bain. On vient lui dire que cinq officiers subalternes de divers régimens demandaient à lui parler au nom de leurs camarades. Il donne ordre qu'on introduise.

— Mon général, dit un des délégués, nous venons pour avoir l'honneur de vous soumettre une délibération de l'armée, concernant l'ordre de licenciement.

Et il lit :

« Au nom de l'armée du Rhin, les officiers, sous-officiers et soldats n'obéiront aux ordres donnés pour le licenciement qu'aux conditions suivantes :

« Art. 1er. Les officiers, sous-officiers et soldats ne quitteront l'armée qu'après avoir été soldés de tout ce qui leur est dû.

» Art. 2. Ils partiront tous le même jour, emportant armes, bagages, et cinquante cartouches chacun.

» Art. 3... »

Le général Rapp ne laissa pas achever. Il n'était guère plus commode à ses soldats qu'aux ennemis. Furieux, il s'élance du bain, arrache le papier des mains du malencontreux orateur : Des conditions à moi ! Ah ! vous m'imposez des conditions !...

Et les envoyés ne le laissent pas achever non plus, et font volte-face au plus vite pour aller rendre compte aux troupes de l'accueil peu gracieux du général en chef.

Les sous-officiers, au nombre de cinq cents, les attendaient gravement sur la place d'Armes. Le rapport des députés est écouté avec calme. Puis, on voit ces cinq cents hommes se rapprocher, se réunir en groupes, et chuchotter entre eux

quelque chose à voix basse. Au bout de dix minutes, le silence le plus profond se rétablit.

— Sergent Dalouzi, dit une voix.

Dalouzi, sergent au 7e régiment d'infanterie légère, s'avance. C'est un homme de trente-cinq ans, à la mine honnête, sérieuse et froide, au geste sobre et solennel, à la parole brève et imperturbable. Sa bouche ne sourit pas souvent, son regard ne s'étonne jamais.

— Sergent Dalouzi, à l'unanimité des suffrages, vous êtes élu général en chef. Acceptez-vous?

Dalouzi répond : J'accepte l'honneur et le péril. Vous allez me promettre trois choses : Vous vous abstiendrez de tout désordre, vous respecterez les propriétés, vous protégerez les personnes. Je vous jure sur ma tête, moi, que vous serez payés avant vingt-quatre heures.

Mille acclamations de joie s'élèvent. Dalouzi ne sourcille pas. Il impose silence aux siens d'un geste remarquable de dignité, et sans embarras, sans émotion, reprend :

— Major Garnier?

Le tambour-maître du 58e sort d'un groupe.

— Major Garnier, je vous nomme chef de mon état-major.

— Sergent Dupuis?

— Vous remplirez les fonctions de gouverneur de la place.

— Caporal Simon?

— Vous commanderez la première division d'infanterie.

— Caporal Adonis?

— Vous prendrez le commandement de la cavalerie...

En cinq minutes, les régimens ont des colonels, les bataillons et les escadrons des chefs, les compagnies des capi-

taines. Voilà un état-major complet en galons et en épaulettes de laine.

Alors on bat la générale. Infanterie, cavalerie, artillerie se dirigent en bon ordre et au pas de course sur la place d'Armes. Dalouzi fait reconnaître les nouveaux chefs, et assigne aux différens corps les points de la ville qu'ils doivent occuper.

Bref, le général Rapp, si vite qu'il se fût habillé, ne sortit de son logement à la tête de son état-major que lorsque l'état-major Sosie fut en plein exercice de ses fonctions usurpées. Et on ne laissa même pas à Rapp le temps de quitter la place du Palais; car, de toutes les rues qui aboutissaient à cette place, les colonnes débouchaient en courant, se rangeaient précipitamment en bataille, et croisaient la baïonnette dès que le général essayait de passer. Huit pièces de canon chargées à mitraille barrèrent formidablement une des issues.

Dire la stupéfaction et la fureur du comte Rapp quand il se vit ainsi cerné et emprisonné par ses propres troupes, ce serait assurément difficile. Il courait d'un bataillon à l'autre, mais sa colère se brisait contre l'attitude morne et résolue des soldats. Il voulait parler, mais sa voix était couverte par les huées du peuple, et surtout par les vociférations des agitateurs. Il s'élança vers un obusier près duquel se tenait debout le canonnier, mèche allumée.

— Misérable, veux-tu me tuer? Mets le feu : me voici à l'embouchure.

L'artilleur jette son boute-feu.

— Ah ! général, dit-il simplement, j'étais au siége de Dantzig avec vous.

Néanmoins, derrière les rangs des soldats immobiles et muets, les cris et les provocations continuaient.

— Tirez... il a vendu l'armée!... Tirez donc !... Quelques jeunes soldats égarés couchaient en joue le général. Le chef d'état-major Garnier accourt à lui bride abattue.

— Mon général, pour Dieu ! retirez-vous ; n'exposez pas inutilement votre vie. Que pourriez-vous faire? Nous sommes absolument décidés à nous faire payer... Ainsi, rentrez au palais, et le général Garnison répond de tout.

— Qu'est-ce que le général Garnison, s'il vous plaît?

— Mon général, c'est notre nouveau général en chef.

Tel était, en effet, le nom collectif que venait d'adopter spirituellement Dalouzi, pour mettre quelque peu sa responsabilité à couvert. Ulysse avait dit à Polyphême : Je m'appelle *Personne*. Dalouzi dépassait Ulysse de toute la hauteur de l'homme civilisé sur l'homme primitif. Dalouzi avait l'honneur d'appartenir au siècle qui devait être le siècle du gouvernement représentatif et de la presse. Soyez sûr que Dalouzi eût fièrement répondu au Cyclope : Je m'appelle *Tout-le-Monde*. — *Personne*, *Tout-le-Monde*, il y a cinq mille ans entre ces deux mots-là. *Personne*, *Tout-le-Monde*, n'est-ce pas au fond la même chose?

Rapp savait que son armée n'était pas tendre à l'ennemi, et il lui répugnait d'être l'ennemi pour elle. Il se retira dans le palais. Aussitôt mille hommes d'infanterie, huit escadrons et huit pièces d'artillerie l'y suivirent et en prirent la garde extérieure. Un bataillon de grenadiers vint s'établir dans la

cour, et s'intitula garde intérieure. Soixante factionnaires furent placés deux à deux sur tous les escaliers, à toutes les portes, et jusqu'à la porte de la chambre à coucher du comte.

Rapp était d'ailleurs merveilleusement suppléé : le général Garnison multipliait les ordres comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Il commandait comme un dictateur; on lui obéissait comme à un ami.

— On va s'emparer du Télégraphe et de la Monnaie, lever les ponts, et nul ne pourra communiquer avec le dehors sans une permission signée du gouverneur de la place.—Afficher la défense, *sous peine de mort*, d'entrer dans les cabarets et tavernes. Même peine contre les fauteurs du désordre, du pillage et de l'*insubordination*. — Des bivouacs permanens seront organisés sous deux heures dans les rues principales et sur les places. Voilà pour les ennemis du dedans. Quant aux ennemis du dehors, que la ligne extérieure et les postes de la citadelle soient doublés. De plus, des gardes aux poternes du Marché-Vieux et du boulevard Saint-Louis : je ne sais pas comment le général Rapp pouvait négliger ces points-là; c'était d'une étourderie ! — Commandant Adonis, faites dire au général autrichien Wolkmann qu'il n'a absolument rien à craindre, et mettez un détachement à sa disposition. Il faut être poli, sarpejeu ! — Vous, major Garnier, rendez-vous avec un trompette au quartier-général des alliés, et signifiez-leur que, s'ils respectent la trève, la garnison ne se portera à aucun acte d'hostilité; mais que s'ils font mine de nous attaquer, ou seulement de mettre le nez dans nos affaires de ménage, nous les recevrons peu fraternellement.

— Eh bien! colonel Lenrhumé, qu'est-ce que c'est? Vous avez l'air tout penaud.

— Pardon, mon général, c'est le fusilier Lebertre qui m'appelait colonel postiche.

— Eh bien?

— Eh bien! avec votre permission, mon général, je l'ai fait mettre aux fers.

— A merveille.

— Oui, à merveille; mais au moment où je disais : — Aux fers cet insurgé-là! je me suis trouvé nez à nez avec mon colonel, l'autre, l'ancien, le vrai... qui m'a dit comme ça tout uniment : — S...é gredin!—Est-ce qu'il fallait aussi le faire mettre aux fers?

— Ah diable! fit le général Garnison. — Eh bien! dit-il après avoir réfléchi, la chose est fort simple : tous les généraux et tous ceux qui ont un commandement de quelque importance sont consignés dans leur logement jusqu'à nouvel ordre. Chacun d'eux sera gardé par des soldats d'un corps étranger au sien. Les plus minutieux égards. Si quelque chef se révolte, on lui représentera doucement que la discipline et la subordination militaires passent avant tout, et qu'il est de son devoir de donner l'exemple en s'y soumettant. On n'agira de rigueur qu'à la dernière extrémité.

A midi, toutes les mesures de police étant bien prises, et la sûreté intérieure et extérieure parfaitement assurée, le général en chef Garnison fit place à Garnison l'administrateur. Il constitua messieurs les fourriers en commission des vivres, et messieurs les sergens-majors en commission des finances. Puis il manda l'inspecteur aux revues et le rece-

veur-général. Le premier fit un état approximatif des sommes nécessaires pour mettre la solde au courant; le second présenta le montant de son avoir en caisse. Alors Dalouzi convoqua le conseil municipal, et, avec une politesse exquise, pria le maire d'aviser aux moyens de réaliser les fonds nécessaires pour acquitter l'arriéré.

Pendant que les conseillers municipaux discutaient à l'Hôtel-de-Ville, les bourgeois tremblaient dans les rues, ce qui avançait un peu plus les choses. Il faut vous dire que l'armée, après avoir exécuté divers mouvemens, marches et contre-marches, s'était immobilisée et comme pétrifiée aux bivouacs et dans les postes. C'était véritablement terrible à voir, pour peu qu'on fût époux et père de famille. Les troupes se tenaient l'arme au bras, sombres, inertes et imposantes, sans parler, sans bouger, dans ce calme majestueux et sinistre qui précède l'orage. Les soldats s'étaient faits statues. En vain les boutiquiers, saluant, souriant, tout aimables, leur faisaient les plus coquettes avances, leur insinuaient les plus paternelles questions, un brutal « *au large!* » les faisait sauter à dix pas.

Il fallait donc transiger à tout prix, et les bons habitans, qui ne rêvaient plus que pillage, massacre et incendie, consentirent enfin à avancer les sommes nécessaires.

Garnison avait été plus habile et plus persuasif que Rapp.

Celui-ci envoya alors son chef d'état-major auprès des autorités, pour régler la répartition de l'emprunt. Un caporal et six hommes conduisirent cet officier à l'Hôtel-de-Ville, il y termina ses comptes, et revint au palais sous la même escorte.

A la nuit, les alarmes des honnêtes Strasbourgeois se calmèrent un peu ; des patrouilles multipliées battaient toutes les rues, et la ville avait reçu ordre d'illuminer, afin qu'il fût plus facile d'exercer une surveillance sévère. En même temps que les habitans se rassuraient, les soldats s'humanisaient, car le général-sergent avait fait lire dans tous les postes cette proclamation :

« Tout va bien. Les bourgeois financent. Les paiemens » vont commencer.

» *Signé* GARNISON. »

Le lendemain, 2 septembre, les Autrichiens essayèrent de se mêler au drame pour l'animer. D'abord, arrive au galop sur la place d'Armes un chasseur à cheval. Il annonce à Dalouzi qu'on vient d'arrêter trois fourgons chargés d'or, appartenant au général Rapp, qui les faisait sortir sous la protection des Autrichiens. Ces trois voitures, ajoute-t-il, ont été conduites au Pont-Couvert, et voici le reçu que je vous apporte. Vengeance ! Le général Rapp nous a vendus à l'ennemi ; c'est un traître. Il faut fusiller les traîtres.

— C'est juste, répondit Dalouzi. Six hommes et un caporal.

— Présent, dit le général Simon en s'avançant.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites, général ? Etes-vous fou que vous oubliez votre grade ? Commandez six hommes et un caporal, et qu'on fusille tout de suite cet honnête espion.

Deux heures après, des individus en uniforme et revêtus

des insignes de caporal et de sergent, se présentent successivement au palais, et, trompant les gardes extérieure et intérieure, veulent user de violence pour s'introduire dans la chambre à coucher du général. Mais ils sont repoussés, faits prisonniers, et conduits en lieu de sûreté.

Les soldats avaient mis en état de siége leur général, parce que leur général les gênait; mais ils se seraient tous fait tuer pour défendre sa vie, parce qu'ils le respectaient et l'aimaient.

Au milieu du jour, on vint dire au général Garnison que dans la matinée la ligne ennemie avait resserré ses cantonnemens et reçu des renforts. La situation devenait grave et la responsabilité immense. Dalouzi garda un calme majestueux. Il fit encore renforcer la division du dehors, doubla ses grand'gardes, et attendit. L'ennemi fit le mort.

Cependant l'emprunt avait été réalisé. Les officiers-payeurs, suivant l'ordre numérique de leur régiment, furent conduits, bien escortés, chez le payeur général, et là touchèrent les sommes nécessaires pour aligner la solde de leur corps; mais il leur fut prescrit de n'effectuer les paiemens individuels que lorsque tous les régimens auraient touché leur dû.

Les fonctions temporaires du général Garnison touchaient à leur fin; mais il ne permit pas qu'on se relâchât de la plus exacte discipline, et à trois heures il voulut parcourir lui-même la ville, à la tête de son état-major improvisé.

Pour peindre cet état-major-là, il faudrait le crayon de Charlet. Tous étaient à cheval, mais Dieu sait comment;

Mazeppa aussi était à cheval! Les uns élargissaient les jambes en cerceau, et ne se maintenaient ainsi que par la force du poignet; les autres n'étaient pas assis, mais couchés. Les pantalons de plusieurs découvraient le genou, et n'étaient plus que des culottes courtes. Tous les visages étaient pâles ou cramoisis, selon les tempéramens. Dalouzi, droit, raide, mordant sa lèvre, conservait sa prestance imposante et sa gravité sénatoriale.

Il avait lieu d'être content : partout il trouvait la tranquillité la plus parfaite, l'ordre d'une ruche, le silence d'un cloître. Sur son passage, les tambours battaient aux champs; on lui rendait tous les honneurs dus à un général en chef. Le brave sergent était quelque peu ébloui, enivré, il faut le dire. Son front restait calme, mais sous ce front bourdonnaient de tumultueuses pensées. Il avait fait enfin ce que le général Rapp n'avait pu faire : il s'était servi puissamment de la sédition pour régler la sédition; il avait vaincu la tempête par la tempête. La volonté de toute une armée, il l'avait accomplie. Ses camarades recevraient du moins le faible dédommagement de leur sang répandu et de leurs blessures; ils auraient de quoi faire leur route et se retirer dans leurs foyers. C'était lui, Dalouzi, qui avait fait tout cela, et en contenant par sa fermeté un ennemi tout prêt à profiter de ses fautes. Certes, un maréchal de France n'eût pas montré plus de sang-froid, de méthode et d'énergie. Une si remarquable capacité dans un simple sergent! Le gouvernement l'apprendrait, et qui sait?... Une musique guerrière berçait ces doux rêves et donnait le ton à ces ambitieuses idées, et Dalouzi ne savait plus trop si ce n'était pas Rapp qui avait

usurpé sa place, et s'il ne rentrait pas en triomphe dans ses honneurs et dignités légitimes.

Mais, le lendemain, ces derniers vestiges de l'humanité avaient disparu dans l'âme modeste et honnête du bon sergent.

Ce jour-là, à neuf heures, la répartition des fonds étant achevée, la générale se fit entendre, l'armée se rassembla, retira ses postes, leva le siége du palais, et se rendit à la place d'Armes. Dalouzi, accompagné de son état-major, fit mettre les troupes en bataille, commanda le silence par un geste *historique*, comme dirait Saint-Simon, et lut la proclamation suivante :

« Soldats de l'armée du Rhin,

» La démarche hardie qui vient d'être faite par vos sous-officiers, pour vous faire rendre justice et pour le parfait paiement de votre solde, les a compromis envers les autorités civiles et militaires. C'est dans votre bonne conduite, votre résignation et votre excellente discipline, qu'ils espèrent trouver leur salut : l'attitude que vous avez gardée jusqu'à ce jour en est le sûr garant. Ils espèrent que vous ne vous démentirez pas. Soldats, les officiers-payeurs ont entre les mains tout ce qui leur est dû; la garnison rentrera à sa première place; les postes resteront jusqu'à ce que le général en chef ait donné les ordres en conséquence. Sitôt la rentrée, les sergens-majors et les maréchaux-des-logis se rendront chez leurs officiers-payeurs, et prendront, avant de solder la troupe, les ordres de messieurs les colonels, afin

d'exercer la retenue de qui de droit. L'infanterie doit être licenciée : elle prendra des ordres supérieurs ; et la cavalerie, n'ayant encore aucun ordre, attendra son sort, afin de rendre au moins, avant de partir, chevaux, armes, et tout ce qui appartient au gouvernement. Et l'on pourra dire : Ils sont Français ; ils ont servi avec honneur ; ils se sont fait payer ce qui leur était dû, et se sont soumis aux ordres du roi avec ce beau titre d'armée du Rhin. »

— Et maintenant, ajouta le général Garnison, faites prévenir le général Rapp qu'il peut venir passer son armée en revue.

Et le sergent Dalouzi alla se placer en serre-file derrière sa compagnie.

Deux jours après, on déposa les armes à l'Arsenal, et tous les corps furent licenciés. Dalouzi, chef de révolte, avait encouru la peine capitale : le ministre lui donna l'épaulette de sous-lieutenant.

Mais, comme la paix menaçait de se prolonger indéfiniment, dès qu'il eut le temps voulu pour la retraite, le bon sergent demanda son congé et rentra dans la vie privée, ne conservant de ses honneurs passés que le titre honoraire de général.

C'est encore ainsi, comme on l'a vu, qu'on l'appelle généralement dans la ville libre de Strasbourg.

Sur ce, parfaitement satisfait de la narration de notre hôte, nous prîmes congé de lui, allâmes nous coucher, et dormîmes comme de véritables Alsaciens.

Le lendemain, à neuf heures du matin, j'étais devant la cathédrale de Strasbourg.

C'était encore ce que j'avais vu de plus beau dans tout mon voyage. Ce qui fait que je n'essaierai pas de la décrire, mais que j'y renverrai tout bonnement mes lecteurs, comme à la huitième merveille du monde.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Le Drachenfelds. — Coblentz. 1
Marceau. 34
Saint-Goar. 49
La Lore-Lei. 57
M. de Metternich et Charlemagne. 72
Francfort. 93
La rue des Juifs. 102
Excursion. 111
Manheim 125
Karl-Ludwig Sand. 140
La Maison de force. 150
L'Exécution. 164
Le docteur Widemann. 178
Heidelberg. 185
Carlsruhe. 198
Pierre de Stauffenberg. 211
Baden-Baden. 229
Turenne. 242
Le général Garnison. 265

Paris.—Typ. Dondey-Dupré, r. St-Louis, 46.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building